

AVANT-PROPOS

L'ensemble de textes sur l'Ukraine que l'on trouvera ici est le fruit de deux colloques organisés par l'Institut Européen de Genève, respectivement en juin 1994 et juin 1995. Nous avons organisé ces colloques à cet Institut parce qu'aucun exemple ne nous semblait mieux illustrer les problèmes de la renaissance de l'Europe de l'Est, de son émancipation de la Russie, et de la difficulté qu'a l'Europe à se situer par rapport à certains des nouveaux pays issus de la chute de l'URSS. L'Ukraine, pays d'antique civilisation qui, au Moyen Age, avant les Tatars, fit pleinement partie de la *koinè* chrétienne et européenne, sort aujourd'hui de trois siècles de provincialisme à l'intérieur de l'ensemble russe. Ses habitants ne sont pas tous d'accord sur les rapports qu'ils doivent entretenir avec la Russie d'un côté, avec l'Europe de l'autre.

Il est d'autant plus important d'éclairer ces problèmes, dans leur profondeur historique comme dans la situation actuelle dessinée par les sondages d'opinion publique, que l'Occident et le monde vivent aujourd'hui sous la menace de catastrophes plus fantasmées que réelles, dont l'une est le retour de l'impérialisme russe. Certains nationalistes ukrainiens confortent cette vision en dénonçant les forces séparatistes à l'intérieur de l'Ukraine actuelle, en corrélation avec le retour de l'« idée communiste ». Certains nationalistes russes rêvent, eux, d'un retour à l'Union Soviétique. Mais beaucoup de Russes s'y opposent et demandent que l'on aborde le problème russo-ukrainien hors des catégories romantiques, utopiques ou impériales, avec une analyse plus froide des intérêts de chacun. Il est des Ukrainiens qui se sentent russes, il est des Ukrainiens qui se sentent totalement étrangers à la Russie et à sa culture, surtout dans les provinces ukrainiennes acquises par Stalin à la suite de la Seconde Guerre mondiale, acquisition qui a créé une entité ukrainienne qui n'avait jamais existé, englobant la Volhynie et la Galicie, terres d'irrégentisme qui relevaient de l'Autriche, puis de la Pologne.

L'Ukraine hésite, certes, entre un comportement de grande puissance et un comportement d'enfant irresponsable, par exemple dans le problème de Tchernobyl. Mais, inversement, l'Occident hésite aussi dans ses rapports avec l'Ukraine : la traiter en partie intégrante de l'Europe, et arrêter l'Europe à la nouvelle frontière entre Ukraine et Russie, ou bien l'inviter à s'entendre mieux avec la Russie, et arrêter l'Europe à la frontière ukraino-polonaise ? Piotr Rawicz, qui préfaça la traduction française de l'extraordinaire *Prince jaune* de Vasyl Barka, écrivait en 1981 :

« L'action se passe en Pologne, c'est-à-dire nulle part — a pu dire Alfred Jarry. À ce compte-là, l'Ukraine serait le nulle-part-de-nulle-part. » L'indépendance de l'Ukraine a eu pour résultat que ce nulle-part-de-nulle-part s'est quand même rapproché de nous. L'heure de vérité a même sonné tant pour les Ukrainiens que pour l'Europe occidentale. Pour Polonais et Russes, l'Ukraine est un problème qui n'est pas seulement politique, mais également, comme le dit Adam Michnik, moral. Pour le reste de l'Europe, c'est surtout un problème peu connu, et qui dérange : l'Europe actuelle ne se sent pas assez solide pour accueillir en frères les Européens de l'Est, et surtout ces nouveaux venus : les Ukrainiens. Il serait vain de croire que cette incertitude, pour ne pas dire ce dédain de l'Occident vis-à-vis d'un grand pays qui cherche à s'affirmer, soit sans conséquence ; le sociologue Leonid Finberg a déjà relevé dans ses enquêtes d'opinion des courants anti-occidentaux forts.

Notre recueil rassemble des communications qui ont porté sur la problématique de la culture ukrainienne à l'époque du métropolitite Mohyla, fondateur de l'Académie qui porte son nom, aujourd'hui ressuscitée, et qui essaima à Moscou, contribuant si fort à mettre la Russie au niveau de l'Europe savante, dès avant les réformes de l'empereur Pierre I^{er} ; sur les problèmes de la renaissance culturelle du XIX^e siècle, sur le rôle du décembrisme dans une certaine idée de l'Ukraine que se firent les Russes, en particulier avec la figure tragique du poète Ryleev, sur la symbiose entre l'opposition russe et l'opposition ukrainienne au tsarisme, symbiose que représente un homme comme Drahomanov, qui écrivit en russe et en ukrainien, séjourna sept ans en exil à Genève, et imagina une Fédération des Slaves qui aurait pu changer le cours de l'histoire, enfin sur les problèmes politiques et moraux de la séparation, tels qu'ils se présentent après l'effondrement de l'Union Soviétique et la naissance de l'État ukrainien. Nous avons jugé utile d'inclure une partie des débats qui eurent lieu en juin 1994 ; on excusera la forme parlée qu'ils conservent inévitablement. Enfin nous avons fait suivre ces débats de l'analyse plus actuelle que fit Leonid Finberg, en juin 1995, de la situation économique et sociale de l'Ukraine d'aujourd'hui en fonction des sondages d'opinion.

Les deux colloques qui ont donné naissance à cet ensemble de textes ne sont pas représentés ici *in extenso*, il s'en faut de beaucoup. Ils ont eu la particularité de réunir, en plus de spécialistes occidentaux, des Ukrainiens, des Polonais et des Russes ; c'est-à-dire que les participants ukrainiens étaient entourés par des représentants des deux voisins avec qui ils ont eu, au cours de l'histoire, le contentieux le plus vif. La géographie de l'Ukraine a changé, comme le remarquait l'historien de l'Ukraine, Roman Szporluk : elle a aujourd'hui un « nouveau voisinage », et dans ce voisinage même s'inscrit une partie de ses problèmes. Le contentieux avec la Pologne, miraculeusement, semble enterré ; celui avec la Russie, malgré l'abcès de fixation de la Crimée, est peut-être en voie de disparition, en tout cas il n'a pas donné lieu au moindre geste irréparable. « L'Ukraine d'aujourd'hui est mal comprise », disait au colloque de juin 1994 le recteur de la nouvelle Académie Mohyla, le professeur Brjuchovec'kyj, pour qui la culture ukrainienne est une culture qui s'est exprimée en plusieurs langues : russe, polonais, allemand, et même grec, sans oublier l'anglais de la diaspora américano-canadienne... Les persécutions, l'oppression, l'exil peuvent expliquer une telle diaspora linguistique, dont Gogol' est le plus célèbre exemple. La muse ukrainienne a souvent été désespérée, comme en témoigne ce poème d'Eugène Malanjuk, datant de 1924, « À la frontière de deux époques » :

La lune morte éclaire à travers la grisaille d'un nuage
La folle Ophélie des steppes redevenues polovtsiennes¹.

L'Ukraine n'est plus Ophélie, ses steppes ne sont pas redevenues polovtsiennes... Le génocide ukrainien dû à Stalin, dont le livre de Barka donne la plus saisissante expression (avec Vasilij Grossman, auteur juif russe), n'est plus un non-dit oppressant. L'Ukraine est à nouveau dans l'Europe, mais encore faut-il que l'Europe le sache.

Genève, 1995

Georges NIVAT

1. Cité d'après *La Revue de Prométhée*, II, 3-4, juillet 1939, p. 292.

МИРОСЛАВ ПОПОВИЧ

УКРАИНСКАЯ КУЛЬТУРА:
ИСТОКИ, СВОЕОБРАЗИЕ И ЛЕГЕНДА

Начать характеристику украинской культуры необходимо с уточнения понятия «культура». Среди более чем сотни употребляемых определений этого понятия можно выделить принятое в 1982 г. Международной конференцией по культурной политике, проведенной под эгидой ЮНЕСКО. Здесь подчеркивается, что культура представляет собой комплекс характерных материальных, духовных, интеллектуальных и эмоциональных черт общества, включающих не только различные искусства, но и образ жизни, основные правила человеческого бытия, системы ценностей, традиций и верований. Не подвергая сомнению правильность сформулированного таким образом подхода, следует сразу сказать, что с этой точки зрения характеристика украинской культуры угрожала бы стать совершенно безбрежной. Практически принятие такого взгляда на культуру встречает еще и ту трудность, что не позволяет уверенно сказать, когда мы имеем дело с одной и той же, а когда — с двумя разными культурами.

Поэтому я предлагаю начать с обобщения подхода, принятого в лингвистике, где так же сложно решить вопрос, когда перед нами диалекты одного и того же языка, а когда — два разных языка. Возможно, ответ на такой вопрос возникает и под воздействием внелингвистических, чаще всего — политических факторов, но лингвисты все же в основном справляются с трудностями. А именно, с лингвистической точки зрения языком называется совокупность диалектов, по которым проходят одни и те же лингвистические события (лингвистические изменения или новации).

Славянская филология представляет собой хороший пример продуктивности такого подхода при чрезвычайной трудности и даже парадоксальности славянской лингвистической ситуации. Как показал еще князь Н. С. Трубецкой, с предложенной точки зрения можно говорить об общеславянском языковом единстве вплоть до XIV ст., так как до этого времени через все славянское языковое море проходят общие лингвистические явления. Имеются в виду превращение музыкально-интонационной

системы в систему с экспираторным ударением, «падение еров», то-есть исчезновение полугласных звуков, обозначавшихся на письме «твердым» и «мягким» знаками, а также исчезновение «ятя», превращение этого звука в «и» на юге, «е» на севере. Парадоксальность ситуации заключается в том, что к тому времени уверенно можно говорить уже о существовании различных славянских языков, не только диалектов общеславянского. Это значит, что, несмотря на существование общеславянского языка, внутри него существовали не только диалекты, но языки с относительно замкнутыми языковыми границами, по которым в свою очередь уже проходили лингвистические события, не заходившие в другие лингвистические зоны. На западе Европы такой ситуации не было: распад единства совершался одновременно с образованием новых языковых зон.

Продолжая аналогию, можно говорить также о парадоксальности славянского культурного мира или по крайней мере восточно-славянского культурного мира: можно говорить о наличии общего для украинцев, белорусов, русских культурного пространства и тогда, когда национальное украинское культурное пространство заведомо существовало.

Характерной чертой славянского языкового мира было то обстоятельство, что хотя проходили через него одни и те же языковые события, эти события в разных его регионах совершались в различное время и в различном порядке. Разновременность лингвистических событий создавала различие в лингвистических ситуациях, и языковая среда севера уже сопротивлялась новациям, идущим с юга. Иными словами, комбинации одних и тех же событий могут быть различными, и это может оказывать влияние на ситуацию в целом.

Аналогичным образом я буду говорить о культурных событиях (изменениях, новациях) вообще, об их распространении на определенном культурном пространстве. Если события встречают сопротивление за пределами некоторой культурной зоны и перестают там распространяться, можно говорить о границах, за которыми лежит другая культура. Единое культурное пространство как бы разваливается. Для наглядности можно привести пример из области политической культуры современной Украины: если ее западные регионы более чувствительны к изменениям в сфере национальных отношений, наступивших в посткоммунистическое время, и затем уже принимают общедемократические события, то остальная часть Украины оказалась более чувствительна к иным посткоммунистическим новациям, а восток прежде всего — к социально-экономическим изменениям, что угрожает даже развалом единого политического пространства современной Украины, хотя везде речь идет об одних и тех же ценностях: независимость, демократия, благосостояние через рыночное хозяйство.

При всей практической полезности такого способа рассмотрения культуры не следует закрывать глаза на то обстоятельство, что мы себя немножко обманываем, не желая прямо обращаться к структуре. В самом деле, культурные события, в том числе языковые новации, распространяются по некоторому пространству именно потому, что оно является чем-то целостным благодаря своей организации или структуре. Не учи-

тивная структуры, мы всегда окажемся перед лицом разрозненных явлений, объединяемых неизвестно чем.

Приведу пример, звучащий несколько по-школьному, но, на мой взгляд, выразительный. Вот последовательность предложений: (1) Сегодня отличная погода. (2) Дождя нет, но туман очень густой. (3) Я не люблю рисковать. (4) Я очень спешу. (5) Нас подобралось как раз четверо, и мы старые друзья.

Можно продолжить список и подобрать предложения не менее, казалось бы, лишённые внутренней связи. Однако, связь появится, если я скажу, что все это — ответы на вопрос: «летишь ли ты самолетом или едешь поездом?» Что касается варианта с четырьмя старыми друзьями, то европеец должен знать, что спальные вагоны в бывшем СССР состоят из купе на четырех человек и догадываться, как обычно проводят время в таком купе старые друзья. В общем случае отдельные предложения обретают смысл в контексте, в зависимости от того, ответом на какой вопрос они являются.

Предложение — событие речи, а не языка. Но предложение (в терминологии М. М. Бахтина — «высказывание») можно рассматривать обобщенно, как любой текст, отвечающий на некоторый — трактуемый тоже достаточно общим образом — вопрос. Для М. М. Бахтина высказыванием был, например, роман Льва Толстого *Война и мир*. Такое «высказывание» может иметь в контексте культуры весьма различный смысл — в зависимости от того, какой «вопрос» вызывает у общества интерес к этому роману и какие выводы оно способно из него сделать.

Здесь, кстати сказать, заключается ответ на вопрос, который можно сформулировать следующим образом: является ли, например, музыка Бетховена составной частью современной украинской культуры? Я бы ответил на этот вопрос положительно в том смысле, что современная украинская культура такова, что Бетховен в ней может быть услышан. Существо дела, таким образом, как раз в той структуре, в которую входит или же не входит некоторое культурное событие.

Поэтому когда мы говорим о пространстве, по которому распространяются культурные события, надо уточнить, что речь идет не просто о территории в обычном смысле слова. Пространство я буду понимать как систему, в которую организованы некоторые измерения (dimensions). В случае «обычного» пространства это — «обычные» длина, ширина, высота, но можно говорить и о культурных пространствах одного и более (взаимосвязанных) измерений. В случае лингвистического пространства речь может идти о различных подпространствах, например, фонологическом, где качество звука «измеряется» в каждом языке различным образом, и то, что в одном языке будет особенностью личного произношения, в другом окажется лингвистическим значимым. Я предпочитаю, таким образом, говорить не о структурах, а о пространствах как о системах измерений, что приближает к интуитивному представлению о вопросе и системе вопросов, образующих основу целостности культуры. Если говорить о философии, то это приближает структурализм к позициям Р. Коллингвуда и М. М. Бахтина.

Исследование культурных пространств на востоке славянского мира усложняется тем обстоятельством, что регионы, выделившиеся там за последний десяток столетий, не имели оснований в первичных славянских этнических реалиях. Если сербы, хорваты, чехи и другие славянские этносы существовали и в эпоху славянского единства и сохранились, ассимилировав другие мелкие этносы, то русские, украинцы и белоруссы не имели аналогов в ту эпоху. К тому же очень позднего происхождения и этнонимы (этнические имена). Например, слово «Украина» до XVII ст. обозначало по преимуществу ту узкую, километров в сто-триста, полосу, которая отделяла северную лесостепь от южных степных и лесостепных районов и была территорией земледельческой колонизации, похожей на американский «дикий Запад». Когда в некоторых местностях украинцы говорят о себе «мы — русские люди», это вовсе не означает отождествления с этническими великороссами: ведь термин «Русь» обозначал, как известно, в эпоху Киевской Руси две реалии — собственно Русь, то-есть Киевскую и Черниговскую земли, и «всю Русь», территорию, на которую распространялась власть Киевских князей, сколь бы она ни была номинальной.

Тем не менее уже в ту древнюю эпоху выделяются два региона: юг и север. Юг, территориально совпадающий с северной частью современной Украины (степная южная ее часть колонизована только в XIX веке), был первичной территорией славянского расселения на востоке Европы. Север колонизован славянами позже, притом главным образом не с юга, а с запада, из междуречья Вислы и Немана. Киев и Новгород представляли собой два соперничавших центра восточной Славии, к которым тяготели культурно различные зоны. Промежуточную область представляли будущая Белая Русь и этническая группа, о которой следует сказать особо. В нее входили два небольших этноса, пришедшие на восток, согласно летописям, «из ляхов», то-есть скорее всего тоже из междуречья Вислы и Немана, — вятичи и радимичи. Вятичско-радимичские диалекты образовывали особую диалектную зону, более близкую, согласно Н. С. Трубецкому, к югу, чем к северу. Они вместе с северными диалектами составили основу будущего великорусского языка, так что последний имел не один, а два источника. Новгородский Северо-Запад был не просто ассимилирован, но жестоко политически и культурно разгромлен Московскими великими князьями и в особенности Иваном Грозным.

Сегодня по лингвистическим материалам и по данным антропологов невозможно восстановить историю этих двух регионов России: антропологически русские очень однородны на всем огромном пространстве их расселения, а картина нынешних диалектов не соответствует древнему диалектному членению в силу больших перемещений русского населения. Северный регион был более склонен к восприятию лингвистических новаций из финских языков, так как вообще первоначально преобладающим там было финноязычное население. Следы финских влияний видны и в бытовой культуре, например, в обычае мыться в парных банях, беспощадно исхлестывая себя вениками, что удивляло южан и вызывало у них насмешки. Есть множество других явлений материальной культуры,

распространенных на севере и не имеющих аналогов на юге. В этом смысле северо-восток был особым культурным регионом, постепенно все более обособливающимся как от юга, так и от северо-запада. Междуречье Волги и Оки было территорией, на которой сходились влияния обеих культурно-политических зон и где в конечном итоге возникло ядро русской государственности.

Существует представление, согласно которому великорусский Север — как Новгородский Северо-Запад, так и Московский Северо-Восток — обрел свою специфику вследствие влияния финноязычного населения, преобладавшего в этом регионе и ассимилированного славянскими пришельцами. Данные антропологов говорят о том, что процесс был не столь прост: в междуречье Волги и Оки происходил не столько процесс ассимиляции финнов, сколько процесс их вытеснения и образования смешанного, «обобщенного» великорусского типа на славянской, а не на субстратной основе. Подобно этому «немец вообще» формировался культурно и антропологически в восточно-германских марках на основе смешивания разных германских колонизирующих типов и вытеснения славянских аборигенных.

Обращаясь к культурным новациям и их распространению через территорию восточной Славии, можно указать на наиболее характерный пример: ритуальные зимние святочные песни.

Эти песни на Украине и в Белоруссии называются «колядки», что отражает их южное, греческое происхождение от «календ» Византийского времени. Мы имеем много примеров того, как дохристианские, языческие культурные явления распространяются из Греции и Болгарии в Восточную Славия и в более поздний, христианский период, а «колядки» имеют отчетливо дохристианский характер. В Белой Руси «колядки» имеют вполне южную структуру, на Московском Северо-Востоке им соответствует «овсень» или «усень», на Северо-Западе — «виноградье». Что касается последнего, то это — обычные светские песенки, которым сакральный характер придает лишь припев «виноградье красно, зеленое», содержащий чисто христианский, литературный образ винограда, не имевший, совершенно очевидно, никакого «права на существование» в естественных условиях севера и державшийся на книжной традиции. Северо-запад греческих «календ» просто не принял. Что же касается северо-восточного «овсеня», то он отличается от украинского стандарта «колядок» в одном существенном пункте. В «колядках» выделяются особыми обращениями и особыми символизациями три элемента семейного микрокосма: отец, мать, дети. В северо-восточном «овсене» существует только отец, домовладыка, *pater familias*.

Эта фольклорная особенность соответствует хорошо известной этнологам особенности быта северо-восточной Славии: деспотическому характеру семьи с неограниченной властью домовладыки. Можно провести аналогию между Римом и Грецией, с одной стороны, и Московской и Киевской Русью, с другой стороны. Новгородский Северо-Запад и особенно русский Север, продукт Северо-Западной колонизации, значительно мягче центральной России в этом бытовом отношении. Попытки объяснить деспотический характер семьи на русском Северо-Востоке якобы

более развитыми частнособственническими отношениями не имеют никаких оснований. Просто так было в славянском мире, и это надо принимать во внимание. Римский мир ничем не хуже греческого — он просто другой и внес в цивилизацию совсем иные ценности, но римляне были правы, когда говорили, что ни один народ не знает такой власти отцов над детьми, как римский народ.

История Рима, как и история России, показывает, что культура власти в семейных отношениях связана с культурой власти вообще. И, повидимому, культура власти и свободы составляет ту сердцевину, вокруг которой группируются все остальные измерения человеческой культуры.

В эпоху Киевской Руси существует система, имеющая аналоги на Западе и характеризующаяся наличием нескольких относительно независимых миров: княжеского мира, мира города, мира церкви и мира сельского. Подобно античным полисам, города Руси представляли собой некое подобие системы, — некоторые из них были более, некоторые менее значимы, одни были «градами», другие «пригородами» (как бы колониями), и над всеми возвышался Киев — «мать городов русских». Структура княжеского мира приспособлялась к структуре городов, так что князь со своими военными отрядами — «дружинами» постоянно боролись за престол в более престижном и богатом городе. Лишь к концу XII ст. князь и бояре — старшие дружинники, не вполне то же самое, что западные вассалы — обретают известную самостоятельность, основанную на том, что источником их богатства становятся их земельные владения. Церковная структура служила основой того мира книжной культуры, который действительно был общим для будущей Украины, России и Белоруссии, и не только для них, но в значительной степени для всего восточно-христианского мира. С большими сомнениями можно назвать эту систему феодальной, так как, во-первых, в ней широко распространено было рабовладение и работорговля, а, во-вторых, крестьянский мир с трудом можно считать феодально зависимым от княжеского.

Можно сказать, что здесь мы имеем некоторую разновидность системы «одни молятся, другие воюют, третьи пахут», характерную по крайней мере для всего индо-европейского мира. Как же сочетаются мир тех, которые воюют, имея поэтому власть, и миры, которые молятся и пахут, а равно пишут, куют, слесарят, строят, торгуют и так далее?

Система власти складывается по-разному в различных регионах. В общем как будто она заключается в некотором подобии «общественного договора», заключаемого княжеской властью с городом. Однако, скорее всего это — некое *als ob* больше, чем реальный договор. Ближе всего к договорным отношениям был Новгородско-Псковский Северо-Восток: князь там превратился в командующего армией и начальника полиции, приглашаемого и увольняемого городской республикой, возглавляемой церковным владыкой. На противоположном полюсе — первоначально Владимиро-Суздальский, затем Московский Северо-Восток: здесь князь является полным хозяином положения, обладает всей полнотой власти, и все более укрепляется жесткая система, при которой прерогативы человека из княжеского окружения теоретически полностью определяются его

происхождением и местом, которое предки его занимали при престоле (в том числе буквально — за княжеским столом). Наконец, на юге, на Украине и Белой Руси, система так и не устоялась, вроде бы как бы заключался «ряд», договор между городом и князем, но князь в зависимости от своей силы мог и проигнорировать желания города, насильственно навязать ему свои услуги, а город в свою очередь в зависимости от обстоятельств мог и свергнуть князя, посадить его в «поруб» (тюрьму), а то и вовсе убить.

Это неустойчивое равновесие сил является характернейшей чертой социально-политического быта Юга Руси и определяет соответствующую традицию Украины.

И правовая, и этическая традиция складывается на столь различных основах. Каждый мир имел свое право и даже свою властную структуру. Князь не расследовал преступления, совершенные в деревенской общине — он лишь требовал огромных штрафов за уголовные преступления, а преступника должна была искать община. Будет ли убийца наказан смертью, это было дело традиционного мира, князь в любом случае получал денежный штраф. Свои представления о ценности человеческой жизни вносило христианство, но оно могло добиться лишь моральных и религиозных санкций в случае, если убивал домовладыка кого-либо из «челяди», *familia*, включавшей и собственно членов семьи, и всех подчиненных. Там, где, как на Северо-Востоке, основой структуры была княжеская власть, все строилось по нормам деспотизма *pater familias*. Там, где господствовали договорные отношения, собственно, и была написана «Русская Правда». Там же, где все зависело от реального отношения сил, все могло пойти по любому историческому сценарию.

Я не собираюсь писать историю Украины или восточно-славянского региона. Исторический экскурс нужен для того, чтобы прорваться через историческую легенду, образующую фольклорный фон для украинской культуры. Я имею в виду период религиозных и национальных войн, начавшийся на Украине как раз тогда, когда Вестфальский мир положил конец аналогичным войнам в Западной Европе. «Козаччина», страдания и подвиги защитников отечества, романтический облик Запорожской Сечи — все это составляет ту легенду, которая вырастает из героического периода истории и до сих пор многими на Украине воспринимается как единственно адекватная, подлинная национальная картина мира. Подобные героические эпохи известны каждой национальной истории, иногда они сохраняются в культуре с фантастически глубоких времен, как, например, *Риг-веда* в индоарийском сознании. Иногда такие события относятся к более поздним временам, но всегда они отрезают прошлое и деформируют историческую перспективу.

Историческая легенда XVI-XVII веков сложилась в крестьянско-козацкой среде и отразила чрезвычайную популярность нового военного сословия — козачества. Характерно, что в любовной лирике Украины девушка всегда стоит с козаком, мечтает выйти замуж за козака, хотя во времена Стефана Батория, когда козачество было узаконено, численность его составляла всего 6 тыс. чел. При всем уважении к достоинствам мужест-

венных козаков совершенно невероятно, чтобы с двумя-тремя десятками тысяч молодых людей стояли по вечерам все украинские девушки.

Попытки объяснить феномен козачества сразу обнаруживают картину украинского общества, уходящую корнями в прошлое Киевской Руси. Я бы сказал, что это общество и тогда, и раньше было «плохо сшито». Сословные общества всегда устроены так, что мир своей аристократии, например, ближе к миру чужой аристократии, чем к миру своего крестьянства. Конфессионально единый мир церкви вообще практически не делится национально-культурными границами. По крайней мере так представляется на первый взгляд. Если это справедливо вообще, то по отношению к Украине в особенности. То общество, которое держалось на консенсусе еще в Киевские времена, разваливалось при серьезных социальных потрясениях на различные социально-культурные зоны и группы. На Украине существовала своя собственная княжеская аристократия, которая составляла самый богатый и титулованный слой магнатов польско-литовского государства. Вместе с тем с точки зрения политической эта высшая аристократия в Великом Княжестве Литовском находилась в неравноправном положении, — большинство в высшем совете государства принадлежало католикам, литовцам и полякам. Однако, складывается впечатление, что русинских князей это не очень беспокоило. Они и так обладали огромной силой и властью.

Традиция очень рано стала относить князей к полякам, чаще всего без всяких на то оснований. В одном памятнике XVII века автор обращается к представителям 21 высших княжеских родов, упрекая их в превращении в поляков и католиков, отходе от православных традиций. Исследования архивов показали, что только 7 из этих родов в то время действительно отошли от православия и частично полонизовались.

Поляками народная дума называет даже тех козацких полковников, которые пострадали за свою приверженность к православию и России. Поляком называл себя украинский шляхтич того времени, писатель Ориховский — по тем же мотивам, по которым многие современные украинцы, живущие во Франции, называют себя французами. Что же касается церкви, то этот мир распадается на Украине еще более радикально. Помимо украинцев-православных и украинцев-римокатоликов, в ту пору были украинцы-грекокатолики (униаты), украинцы-кальвинисты и украинцы-социниане. Во время войны второй половины XVII ст. массовый террор был обращен не только против поляков и евреев, и даже не только против украинцев-униатов. В украинских городах в ту пору молодежь перенимала у польских шляхтичей моду подбривать виски, вроде как бы у современных панков, но только посильнее, — но не совсем, как это делали запорожские козаки, оставлявшие на макушке только пук волос. И этих модников козацко-крестьянские войска, занимавшие город, беспощадно вырезали. Противоположность «свой — чужой» трудно даже описуема в современных рациональных терминах, но во всяком случае она не совпадала с этническим противопоставлением украинцев и не-украинцев.

Национально-религиозные войны XVII ст. породили и высокий подъем патриотических чувств, и множество трагедий, окончившись в конце концов национальной катастрофой. Эпоха, отраженная в народном сознании как великая героическая эпоха, до сих пор разделяет украинцев и поляков, украинцев и евреев, у которых она запечатлелась как время жесточайшего геноцида. Можно ли не остаться на национально-эгоистической позиции, найти исторический компромисс задним числом, одновременно сохраняя культурные ценности каждого народа?

Для начала следует бесстрастно определить, в чем же заключалась основная коллизия, вызвавшая к жизни всю ту бурю чувств, которая и легла в основу украинской национальной легенды. А существо дела весьма прозаично. К тому времени, когда уложились в некую систему правовые нормы, по которым жило и украинское, и белорусское, и литовское общество XVI ст., историческая функция этих правящих классов уже была выполнена. Я имею в виду класс *milites*, который к тому времени уже проделал эволюцию, совершенную его западно-европейским аналогом, отделил от себя нижний слой «военных слуг» и стал тем же, чем на западе рыцарство. Именно конституциями и называются в латиноязычных текстах «Литовские статуты» XVI века, опирающиеся на традиции Киевской Руси, но юридически кодифицированные лучше, чем это было возможно в другом месте Европы. Свобода, права личности, — лозунги, в ту пору в абсолютистской Европе немыслимые, — реализуются в этих восточно-европейских конституциях, хотя и только для рыцарства-шляхты.

Этот феноменальный исторический результат был достигнут тогда, когда восточное рыцарство уже не в состоянии было выполнять свои социальные функции военной защиты общественного спокойствия. Особенно это стало очевидным, когда после объединения Польши и Литвы в единое конфедеративное государство началась колонизация южных земель, собственно «Украины». Обычно организатором колонизации выступают тогда феодалы, обеспечивая защиту крестьянам-колонистам в обмен на частичную (феодалную) зависимость. На Украине такую защиту обеспечивали крестьянам скорее военные колонисты — козаки. К тому же козаки были такими же — по социальному тесту, из которого они были сделаны — крестьянами, но наиболее предприимчивыми, бесстрашными, способными и воинственными.

Вот и все. Еще раз проявилась «плохая скроенность» и «плохая сшитость» украинского общества. В огне вспыхнувшей войны оно развалилось, его аристократическая и шляхетская элита все более ориентировалась на Польшу, следствиями жестоких погромов греко-католиков было не поражение, а утверждение униатства на западе Украины, восток стал «Малороссией».

Но есть еще и чисто эстетическое обстоятельство, которое также может быть проанализировано спокойно и объективно. Я хочу обратить внимание на самый, может быть, характерный элемент культуры, формулирующей «украинскую легенду», — так называемые «думы».

Я назвал украинскую легенду крестьянско-козацкой. Анализ эстетики дум может внести в эту характеристику существенные коррективы.

Думы являются преемниками эпической поэзии, восходящей своими корнями в индо-европейскую эпическую поэзию. В ту древнюю эпоху формальным признаком эпоса была несимметричность цезуры, разделявшей строфу. Эта ритмическая особенность более подвержена разрушающим поэтике изменениям, вызванным потерей музыкальной интонации, экспираторным ударением, исчезновением некоторых звуков и другими лингвистическими новациями. Вследствие таких лингвистических новаций эпос как жанр вообще исчез в западно-славянском фольклоре. В восточной Славии мы встречаемся с его новыми формами в виде северо-русских былин, в том числе построенных на воспоминаниях о Киевском периоде истории. Русские былины очень сильно разрушили эпическую ритмику древности, но еще не совсем ритмически развалились.

Украина не сохранила, как ни странно на первый взгляд, былин с киевскими сюжетами. Однако, анализ поэтической структуры украинских дум подтверждает предположение о том, что что-то близкое к русским былинам жило и в эпической поэзии украино-русского Юга. Думы представляют собой тот этап развития ритмической структуры эпоса, на котором старая ритмика полностью разваливается. Другое отличие дум от былин — рифма, появившаяся в украинской поэзии под влиянием латинской через Чехию и Польшу и совершенно неизвестная старой русской поэзии.

При чем здесь социальные катаклизмы и плохая либо хорошая «сшитость» культуры? Прежде всего дело в том, что как продолжатель традиции украинская народная, крестьянско-козацкая дума представляет собой не чисто социально-групповое явление, — она развивает наследие Киевского времени, наследие, вытесненное напрочь из народной памяти под влиянием более острых ощущений героического времени, но общенациональное и живое. Однако, дело даже не в этом.

Возможно, эпическая форма с разваленной ритмикой и не выжила бы вовсе, если бы не была поддержана аналогичными явлениями в другой, более мощной сфере. Я имею в виду церковную музыку. Христианская служба возникла на основе еврейского ритуала и службы христиан-сирийцев, то-есть на семитской языковой основе. При переводе на греческий язык ее ритмический базис совершенно развалился. Греческая, а за нею и церковно-славянская служба совершенно лишены ритмической поддержки, церковное пение — это речитативы, не имеющие ничего общего с мелосом лирической поэтики. В музыкальной культуре народа существовали, таким образом, и нехитрая, но законченная и выразительная лирическая поэтика народной песни, и поэтика эпического жанра, близкая своей речитативностью к сакральной музыке.

Здесь иллюстрируется хорошо известное историкам культуры обстоятельство: «низовая», фольклорная культура города и деревни всегда является продолжателем не только традиций своих «низовых» предшественников, — она впитывает также и профессиональные культурные формы, и, таким образом, «верхний», профессиональный культурный слой «опускается вниз». Иногда это сопровождается вулгаризацией высоких форм, иногда — возвышением форм традиционных.

В случае с народными думами мы видим появление высоких, благородных форм эпической поэтики и высоких благородных чувств.

И здесь я хотел бы сделать замечание, которое представляется средством найти межнациональные компромиссы и принять на себя историческую ответственность.

Войны украинского легендарно-героического периода были кровавы и ужасны. Подобные катастрофы украинское общество переживало и позже, и все они сопровождалось кровавыми и тяжкими испытаниями как для украинского, так и для еврейского, польского, татарского и других народов. Бесперспективны поиски главного виновника в нашем кровавом прошлом. Но каждый может войти чистым в историю завтрашнего дня только при условии, когда он скажет: «*mea culpa*». Признание исторической вины как своей личной вины есть условие отнесения себя к данной исторической общности. Как украинец я ответственен за все беды и горести, которые моя нация принесла другим народам — если я, конечно, сознательно хочу относить себя к украинцам даже не в этническом, а политическом смысле.

Но вслушайтесь внимательно в то, чем наполнены думы, сочинявшиеся в ту грозную эпоху. Вы не найдете там славословия жестокости и кровопролитию. Основное чувство, которое буквально захлестывает творцов и слушателей исторической поэзии того времени, которое невозможно не воспринять и сегодня, — это мощный, неукротимый зов к свободе. Человек осознавал себя свободным и достойным существом независимо от того, в каком социальном коконе он родился — вот та основа великой радости бытия и великой печали, на которой строилась украинская легенда.

Не все знают, что великие декларации Французской революции в защиту свободы и прав человека не были первыми конституционными актами в Европе. Немногим известны положения замечательной польской конституции 3 мая 1791 г., а если известны, то как отражения влияния революционной Франции. И уж почти никому неизвестен конституционный акт Пилипа Орлика, украинского эмиграционного гетмана, в начале века Просвещения, открывшего эру конституционного оформления идей свободы.

Идея свободы шла разными дорогами. Одна из ее дорог пролегла через Украину XVII – XVIII веков. Немеркнувшая заря свободы светит нам и в украинской легенде. Это, а не кровь и ужас восстаний, оказалось той силой, которая наполнила украинскую культуру, в частности культуру дум и исторических песен. Эту культуру и эту идею мы впитали с молоком матери, и от нее нельзя отказываться.

Все эти разговоры могут показаться сегодня, в канун XXI века, театральностью и анахронизмом. Сегодняшняя Украина и украинская культура — нечто трудно соизмеримое с реалиями трехсотлетней давности. Две трети населения Украины живут в городах, по преимуществу очень больших городах. По некоторым оценкам, почти 70 % промышленности нашей страны так или иначе связано с военно-промышленным комплексом; 40 % занятых в городах работают в сфере «*computer science*» и

приборостроения. Что оружие Советская власть делала хорошее, об этом можно не рассказывать. Современная Украина — страна мощной технической цивилизации с уклоном в высокие технологии.

Но СССР распался вместе с падением идеологии победы мирового социализма. На Западе нет проблемы культурно-идеологической основы государственности. Что такое Франция? Иди и смотри — Франция вокруг тебя. На Востоке Европы эта проблема всегда возникала вдруг и оказывалась болезненной.

Невозможно просто пересадить историческую легенду на современную почву: есть энтузиасты исторического театра, но они не могут иметь длительного успеха. Что может стать основой нового социально-исторического самоощущения Украины XXI столетия? Я думаю, идея свободы, прав и достоинства человека. Это объединяет нас и с нашей историей, и с народами цивилизованного мира.

Kiev, 1994.

VADIM SKURATOVSKIJ

POUR UNE TYPOLOGIE DES RELATIONS CULTURELLES RUSSO-UKRAINIENNES

Ce qu'on nomme l'« idée nationale » a acquis toute sa force historique sous le Nouveau régime, seulement après la Révolution française, qui a élaboré une terminologie autour de cette « idée » (par exemple les termes « patriote », « patriotique », etc.). Auparavant, les Européens étaient tout à fait indifférents au problème « national » : ils appréhendaient le monde par son « axe » non pas ethnique, mais confessionnel et juridico-politique. Mais la rétrospective littéraire et historiographique des origines européennes de cette humanité, qui a commencé à l'époque du romantisme, a coloré le Moyen Âge tardif et le début du Nouveau régime avec les couleurs nationales et même simplement nationalistes les plus vives — alors même que ces couleurs, en fait, n'existaient pas encore. D'abondantes « implications patriotiques » du XIX^e siècle semblent remplacer la situation historique réelle du XVII^e siècle.

Au XVII^e siècle, après sa période princière, par sa destinée historique, l'Ukraine est politiquement très dépendante d'abord de la Pologne, puis de l'empire moscovite. Ses initiatives politiques propres, qui se sont fondues en une suite ininterrompue de guerres (la guerre, comme on le sait, c'est « la prolongation de la politique, mais avec d'autres moyens »), ont été dirigées, contrairement à ce que veut une légende patriotique plus tardive, non pas contre les États précités en tant que tels, mais pour l'acquisition, entre autres par l'élite militaire ukrainienne, d'une place juridiquement garantie dans la structure de ces États.

L'élite militaire et politique n'a pas obtenu une telle place dans la structure polonaise, et s'est nécessairement détournée de cette dernière (ce qui, en fait, a provoqué peu après une catastrophe pour l'État polonais). Au prix de très gros efforts, elle a cherché sa place dans la structure russe pendant presque cent cinquante ans et, l'ayant enfin trouvée, elle s'y est trouvée extrêmement bien jusqu'à la catastrophe de 1917.

Mais l'élite intellectuelle ukrainienne, dans la seconde moitié du XVII^e siècle encore, ne trouve pas instantanément sa place dans la « hiérarchie des sujets » de la Russie de l'époque — cette place apparaissant immédiatement comme très importante et honorifique.

Pendant le célèbre laps de temps de l'histoire kiévo-moscovite qui va de la fondation de l'« université » de Kiev par le métropolite Petr Mohyla sur le modèle

médiévalo-aristotélien jusqu'à la fondation de l'Université de Moscou — qui est d'un type plus moderne — par Lomonosov, apparaît le phénomène extrêmement caractéristique de l'« exportation intellectuelle » de l'Ukraine noble vers la Russie — d'abord moscovite, puis pétersbourgeoise.

Un très grand nombre d'intellectuels ukrainiens, après avoir reçu une formation à Kiev, émigre de manière systématique dans le royaume de Moscou, et ensuite dans la Russie impériale, créant là-bas les différentes institutions culturelles de l'époque : de la théologie aux discussions politiques, de la philologie sous toutes ses formes possibles à la musique et, ensuite, aux arts plastiques, de la jurisprudence à la médecine.

La présence de la culture ukrainienne dans la Russie de l'époque était à ce point significative et grandiose que le prince Nikolaj Trubeckoj — le grand linguiste — proposa de considérer la culture russe de cette époque comme une dérivation à partir de la culture ukrainienne, produite par une sorte d'« ukrainisation » complète du pays...

Le patriotisme ukrainien contemporain considère parfois la gigantesque exportation intellectuelle ukrainienne des XVII^e-XVIII^e siècles quasiment comme une « catastrophe nationale ». Mais les intellectuels nobles ukrainiens, eux, considéraient ce phénomène comme ontologiquement irréprochable, comme une somme d'efforts tout à fait indispensables pour le processus de construction de la vie chrétienne.

Les personnes qui ont fait le plus autorité dans ce mouvement — Stefan Javoriskij et Feofan Prokopovič — sont les figures clés du processus de réorientation « occidentophile » de la Russie, car ils ont donné une sorte de sanction philosophique à cette réorientation. Ils étaient intéressés non pas par l'aspect « national », qui restait alors tout à fait embryonnaire, mais par les aspects exclusivement confessionnel, politique et étatique.

À la fin du XVIII^e siècle, la partie la plus influente de l'élite ukrainienne ne conserve pas seulement, mais augmente encore parfois à l'extrême sa présence politique et intellectuelle dans la civilisation russe de cette période nouvelle (le prince Bezborodko, D. Troščinskij, et bien d'autres encore).

Se pose alors la question de savoir si la présence de ces personnes dans la civilisation russe a réellement été une perte pour la culture ukrainienne, si elle a été son défaut originel. Cette question (de même que n'importe quelle autre, d'ailleurs) reste ouverte pour nos contemporains, mais pour les générations d'alors, au fond, elle n'a jamais surgi : l'homme de cette époque se réalisait non pas par son ethnie, mais par sa tradition confessionnelle et politique. Pendant la période qui va de 1654 à 1798 (le cadre temporel de l'exportation mentionnée), on ne trouve pas la moindre trace de résignation ou de réflexion spécifiquement nationale. C'est pour cela qu'il convient de considérer cette époque d'exportation comme une page aussi particulière que brillante de la culture nationale ukrainienne. Cette page a été placée dans le livre de la culture nationale russe par la volonté des destins historiques ; elle communique à ce livre un éclat particulier et elle conserve entièrement, dans le même temps, sa signification pour l'actualité ukrainienne.

On peut parler ici d'une sorte de culture chrétienne « œcuménique » de l'Europe orientale, qui contient en elle de manière syncrétique des traditions qui ne se différencient que par la suite.

Cette différenciation prend forme précisément à l'époque du romantisme, qui a pour la première fois dans l'histoire européenne commencé à assimiler intensive-

ment le caractère « ethnique » et à le transformer en « national » sur des bases culturelles communes, philosophiques, esthétiques, etc.

Mihail Maksymovič, l'un des représentants les plus intéressants des « philosophes » moscovites qui ont en grande partie déterminé l'aspect de la culture russe du siècle dernier, devient le fondateur de presque toute la stratégie postérieure de la culture ukrainienne du siècle passé.

Nikolaj Gogol', qui fait partie des plus hauts cercles culturels russes, apparaît en même temps comme le représentant le plus jeune — mais il fait encore plus autorité — de cette stratégie. Même chez le très grand poète ukrainien Taras Ševčenko, on sent parfaitement tout un système de gestes qui tendent vers son émancipation de la culture russe — on les trouve également chez Maksymovič et Gogol'.

Ensuite, tout le siècle sera rempli d'innombrables manifestations de cette émancipation, qui constitue la substance même de la culture nationale de l'époque ; ces manifestations ont déterminé dans une large mesure le caractère de la culture russe, depuis quelques cas à l'époque pouchkinienne jusqu'à l'« Âge d'Argent ».

C'est pour cette raison qu'il est préférable aujourd'hui, plutôt que de faire une nomenclature ethnique naïve des acteurs culturels de ce siècle, d'étudier la somme des faits et d'explorer le paysage socioculturel dans lequel tel ou tel phénomène s'est constitué précisément comme ukrainien, de manière plus ou moins consciente.

Le grand-père de Dostoevskij, un prêtre gréco-catholique ukrainien, apparaît comme un poète lyrique religieux ukrainien (le recueil qui réunit cette lyrique, *La bonne voix (Dobroglasnik)*, où ces vers parurent à la fin du XVIII^e siècle fut célèbre à une époque), mais le romancier Dostoevskij, bien sûr, appartient déjà à une tradition nationale tout à fait différente ; ses souvenirs sur son grand-père, le poète catholique, ne se sont visiblement conservés que dans la grande polémique anticatholique qu'a soulevée son petit-fils.

À la fin du XIX^e siècle se produit l'auto-identification nationale des frères Berdjajev : l'aîné, Sergej, devient un écrivain ukrainien (surtout de poésie), et le cadet, Nikolaj, se lie à la tradition littéraire et philosophique de l'« idée russe ».

Les échos les plus inattendus et les plus bizarres de cette émancipation résonnent dans les œuvres du Kïévien Mihail Bulgakov, qui est autant parti en guerre contre l'aspect politique de cette émancipation¹ qu'il a conservé l'originalité ukrainienne. L'important n'est pas seulement que Bulgakov soit le filleul du professeur Petrov de Kiev, l'un des ukrainistes du siècle dernier qui a fait le plus autorité, ni que ces écrivains très proches aient été liés avec le mouvement ukrainien des chanteurs (à cette époque, c'était une opinion, et même toute une *Weltanschauung*) ; l'important, c'est que le projet du roman *Le maître et Marguerite (Master i Margarita)* est rendu à travers le poème dramatique « néotestamentaire » de Lesja Ukrajinka « Sur le champ du sang » (*Na pole krovi*). Le phénomène boulgakovien s'éclaire de la manière la plus convaincante justement sur ce fond d'émancipation continuelle de l'« ukrainien » par rapport au « russe », émancipation qui forme presque le sujet le plus important de la culture nationale de l'époque post-romantique.

L'« empire » intellectuel de Mihail Dragomanov s'est lui aussi répandu de manière originale simultanément sur le territoire de la culture russe — où il a été le précurseur de la tradition libérale plus tardive du type de P.B. Struve ou de V.I. Vernadskij — et sur le territoire de la culture ukrainienne telle qu'il l'a lui-même fondée (dans ses formes nouvelles) par ses efforts héroïques.

Quant à V.I. Vernadskij, il appartient à la science tant russe qu'ukrainienne — qu'il a institutionnalisée lui-même en fondant l'Académie ukrainienne des sciences, qui existe encore aujourd'hui. Toute son œuvre scientifique et sociale prend naissance précisément à la frontière de ces deux cultures, tendant assez fortement vers le côté ukrainien.

Après la Première Guerre mondiale et la révolution, l'« émancipation » intellectuelle et esthétique ukrainienne prit fin, de manière générale, bien que cela se soit produit dans l'ombre (parfois sinistre) du double jeu idéologique communiste, qui n'a autorisé une telle émancipation politique que tout à fait partiellement.

À notre époque, la généalogie précitée de la culture ukrainienne contemporaine est devenue, avec l'acquisition par l'Ukraine de l'indépendance politique définitive, le sujet de discussions extrêmement violentes, et parfois également de diverses mystifications idéologiques, aussi bien du côté russe que du côté ukrainien.

Malgré leur aspect quelque peu conjoncturel, ces discussions sont tout à fait naturelles dans les circonstances si particulières de la société actuelle.

Mais, scientifiquement, elles doivent être épuisées dans l'avenir le plus proche — si l'on étudie le passé de l'Ukraine d'un point de vue strictement objectif —, car elles appartiennent à une époque qui ne connaissait pas encore le concept « national » et où ce dernier, dans un grand nombre de « genres », est entré dans la civilisation mondiale au début du siècle.

M.M. Bahtin fit une fois la remarque que la culture se développe entièrement « sur les frontières » (rarement au sens géopolitique, bien sûr). Le destin de la culture ukrainienne a été, en grande partie, déterminé précisément par quelques « frontières », qui furent soit de manière soulignée non pertinentes — comme par exemple pendant l'époque baroque —, soit parfois précisément « soulignées » — pendant le romantisme, le *narodničestvo* romantique et réaliste —, puis enfin définitivement fixées, à l'époque des récents grands arpentages et découpages nationaux de l'Europe centrale et orientale.

Conservé un sentiment sain de la mémoire historique véritable, un sentiment qui n'offense aucun des sujets de ces « arpentages », et recréer dans l'amitié avec cette mémoire tout le paysage historique véritablement capricieux de l'édification de la nation est une mission de la création culturelle ukrainienne actuelle, aussi difficile à réaliser qu'indispensable.

Kiev, 1994.

1. En fait, un tableau sceptique, quoique rendant tout le caractère grandiose des dimensions historiques réelles de la formation de la République Populaire d'Ukraine souveraine, se trouve dans *La garde blanche* (*Belaja gvardija*).

АЛЕКСАНДР АРХАНГЕЛЬСКИЙ

МИСТИКА ИМПЕРИИ В РУССКОЙ ПОЛИТИКЕ И КУЛЬТУРЕ НАЧАЛА XIX ВЕКА

Известно, что одним из первых указов (23 марта 1801 года, не только в самый день похорон Павла I, но и в Страстную Субботу, как бы делая стране пасхальный подарок) Александр I вернул казаков из похода на Индию через Оренбург¹. Не секрет также, что «индийская кампания» служила существенным доказательством ненормальности покойного императора, а значит — косвенным оправданием царевубийства².

Между тем, поход на Индию всерьез обдумывался еще Екатериной Великой³, чье имя в политическом лексиконе было символом государственной мудрости. Уже в павловские времена к индийской кампании собирался присоединиться Наполеон⁴. А спустя годы оставшийся не у дел славный партизанский генерал Сеславин составил свой проект кампании и поделился им с П. М. Волконским⁵. Что же до намерения Павла воевать Испанию, не имеющую с Россией общих границ (еще один довод в пользу его умственной неполноценности), — то ни Англия не граничит с Дели, ни Франция с Каиром, однако их военные действия на зарубежных территориях ни у кого смеха тогда не вызывали. Скорее слезы. Но казаки, воюющие Индию — это было очень смешно. (Почти так же смешно, почти так же нелепо, как намерение одного из российских политиков 1990-х годов омыть сапоги русских солдат в водах Индийского океана). Наполеон, распространяющий пределы своей власти на Папу Римского — это серьезно, а Павел I, намеревающийся своим Манифестом соединить христианские церкви под протекторатом все того же Папы⁶ — это невероятно комично.

В чем тут дело?

Очевидно, прежде всего в том, что Россия XVIII — начала XIX века, как всякая империя, стремилась к расширению, — но, в отличие от других имперских образований, колониальным войнам предпочитала экспансию⁷, как бы подгрывая под себя соседние территории. Скорее всего, так сложи-

лось исторически; во всяком случае, не стоит выискивать тут проявления «русского национального духа». Но, даже случайно возникшая, историческая данность рано или поздно осмысливается национальной культурой как закономерность, вступает в сложное взаимодействие с другими идеологическими моделями и социальными мифами. И, в свою очередь, оказывает столь сильное влияние на конкретные политические решения, столь сужает их возможный спектр, что редкие отклонения от «типового проекта» в лучшем случае кажутся недоразумением, в худшем — свидетельством умопомрачения политика.

Это первое обстоятельство, которое следует учитывать, приступая к заявленной теме.

Есть и второе обстоятельство.

Начало прошлого века — это не только пора окончательного оформления основных категорий современного (в широком смысле) русского культурного сознания, но также эпоха обостренных мистических чаяний, эсхатологических ожиданий. Ожидания эти одушевляли не только «простых» людей, но и образованные слои европейского общества.

Государия исключения не составляли.

Едва пережившие крах рационалистических концепций государственного строительства, они были поставлены Наполеоном перед проблемой случайности, ненадежности, незакономерности Истории. И пытались найти новую смысловую опору в сфере не просто иррационального, но именно — в оккультной сфере. Недаром в 1803 году герцог Баденский назначает народного мистика и хилиаста Юнга-Штиллинга гофратом⁸ — в надежде на то, что он поставит на серьезную государственную основу давно ведомую им оккультную борьбу с плодами Великой Французской Революции и начнет строительство Нового Иерусалима на берегах Рейна.

Иначе, но тоже в расчете повернуть течение Истории вспять, действовали в начале XIX века английские методисты, члены Библейских обществ. Они отправлялись во все концы света, содействуя переводу Св. Писания на местные наречия и как бы рассеивая светом Божественной истины тьму революционного невежества. Даже в идее ланкастерских школ взаимного обучения, столь популярных в тогдашней Европе⁹, несомненна мистическая подоплека. Эти школы призваны были нести в мир новое просвещение, отменяющее неудачный опыт Просвещения — Французского. Естественно, мистической «обработке» подвергались как вполне рациональные модели государственного устройства, так и принадлежащие сфере «коллективного бессознательного». Имперская модель исключения не составляла.

Наконец, третье обстоятельство.

Сфера интересов империи — весь мир; на меньшее она не согласна. Недаром все, что лежало по западную часть ее государственной границы, Россия воспринимала одновременно как источник для подражания и как объект для исправления. Применительно к первой трети XIX века это может быть сформулировано следующим образом: раньше вступив на путь создания просвещенной христианской цивилизации, Европа достигла несравнимо большего; но, раньше устав, она многое упустила, разрушила,

исказила; и теперь, в послереволюционную эпоху, сама угрожает созданному ею же. (Любопытно заметить, что митрополит Московский Филарет (Дроздов) на три четверти столетия опередил Освальда Шпенглера, обронив один из самых красивых русских афоризмов: время, в которое мы живем, это «не тихое утро России, но бурный вечер Европы»¹⁰. И чем меньше было у Российской Империи второй половины XVIII — самого начала XIX века возможностей реально освоить и пересоздать на новых государственных началах территории, расположенные по западную сторону ее границы, тем острее становилось ее желание произвести *моральную экспансию Запада*. То есть — не силой оружия, а силой нравственного примера повернуть ход европейской истории, увлечь им европейские народы. Павел I, как мы помним, пытался остановить ход европейской революции с помощью ретроспективной утопии средневекового теократического государства. Выбор Александра I был гораздо неожиданнее, гораздо интереснее.

Его политические взгляды, а отчасти и программа предстоящего царствования, формировалась в 1796-1800-м годах. То есть — в период неуклонного возвышения Наполеона и — что редко замечают — в эпоху завершения войн между Севером и Югом Америки и рождения Президентской республики на Североамериканском континенте, причем *в год Великой Французской революции* — в 1789-м! Наследник был воспитан Лагарпом (который, кстати, до приезда в Россию намеревался отправиться в Америку и всегда очень интересовался ее проблемами¹¹) в республиканском духе; он болезненно переживал процесс вырождения революции в диктатуру, а диктатуры — в новую форму монаршей власти. И, насколько можно судить, столь же обостренно, но уже сочувственно, следил он за развитием событий по ту сторону океана. Известна фраза, брошенная им после очередного конфликта с отцом: «Мы с женою спасемся в Америке, будем там свободны и счастливы, и о нас не услышат». Кажется, и знаменитое письмо Александра I Лагарпу от 27 сентября 1797 года, с изложением планов «даровать стране свободу [...] после чего моя власть совершенно прекратилась бы, и я [...] удалился бы в какой-нибудь уголок, и жил бы там счастливый и довольный»¹², — должно быть поставлено в американский «президентский» контекст. Годом раньше Джордж Вашингтон оставил пост Президента Соединенных Штатов и поселился в Вирджинском поместье частным человеком. Судьба Президента разительно отличалась от страшного финала «королевской карьеры» Людовика и «царской карьеры» Петра III, а республиканская участь Америки решительно разнилась с квазимонархической участью послереволюционной Франции.

И если мы внимательно проанализируем логику российских реформ начала александровского правления, то различим их сверхполитический, «мистический», имперский смысл. Дитя революции, Наполеон, стал слугой регресса и самовластным злодеем; просвещенный и наделенный абсолютной властью русский царь Александр I осуществит в пределах Старого Света то, что в пределах Света Нового осуществил американ-

ский Президент. И — станет олицетворением прогресса и освободителем народов.

Франция, ради обретения социальной воли уничтожившая династию Людовиков, как бы в расплату за кровавые потрясения, получила единовластие самозванца. Либеральная революция обернулась для нее худшей формой консерватизма. Россия же революционному аду самовластья готова была противопоставить идею Империи как незамутненного источника свободы и императора как символ добровольно самоумаляющейся власти. Согласно этой своеобразной логике, России начала XIX века не для того следовало перейти от абсолютной монархии к системе представительной власти, ввести конституцию, отменить цензуру, даровать личную волю землепашцу, чтобы страна была напоена воздухом свободы, но воздух свободы следовало допустить в ее пределы, чтобы Россия указала европейскому миру истинный путь. Таким образом, либеральные проекты довоенного периода царствования Александра I лишь по видимости отличаются от консервативных послевоенных¹³; цель же их едина — даровать Европе счастье на путях, ею неизведанных. (Или потерянных ею).

К несчастью для Александра, осуществление моральной экспансии Запада повлекло за собою практические шаги и решения, резко расходящиеся с российской имперской традицией. Быстро осознав невозможность глобальных перемен сразу на всей территории тотально единой России, Александр был вынужден создавать площадки для ограниченных государственных экспериментов, а значит — изменять конфигурацию Империи.

К началу 1820-х годов Россия состояла из четырех различных по формам управления политико-экономических образований.

Во-первых, из «собственно» России: неконституированной и крепостнической.

Во-вторых, из остзейских губерний, получивших право на личную свободу крестьян.

В-третьих, из Финляндии, сохранившей и Конституцию, и земельный статут, и право строить свои отношения с Петербургом по формуле М. М. Сперанского: «Финляндия — это Государство, а не Губерния»¹⁴.

Наконец, в-четвертых (очевидно, и в-главных), из Королевства Польского, частично восстановленного в пределах и под протекторатом России, и обладающего Конституцией и парламентом.

Помимо того, что такая «многофигурная композиция» была весьма неустойчива и грозила обвалиться (что в конце концов и произошло), она еще в процессе своего возникновения, причем на самых ранних стадиях, породила целый комплекс неразрешимых идеологических противоречий, спровоцировала недоуменные вопросы национально ориентированной части российского общества.

Человеком, решившимся напрямую задать царю эти вопросы, стал Н. М. Карамзин.

История его «диалога» с монархом достаточно хорошо изучена.

В первый же год правления Александра I будущий историограф подает царю «Историческое похвальное слово Екатерине», лейтмотив которого:

«Самодержавство разрушается, когда Государя думают, что им надобно изъяслять власть свою не следованием порядку вещей, а переменою оного, и когда они собственные свои мечты уважают более законов»¹⁵. Затем, при посредстве великой княжны Екатерины Павловны (отчасти — и вдовствующей императрицы Марии Феодоровны, то есть через лидеров умеренной оппозиции), к Александру попадает карамзинская отповедь предвоенным реформам, известная под названием «Записка о древней и новой России в ее политическом и гражданском отношениях»¹⁶. Здесь во всю мощь была развернута идея абсолютного самодержавия как единственной формы правления, соответствующей российскому «порядку вещей». Наконец, 17 октября 1819 года, сразу по возвращении царя из Варшавы, Карамзин передает ему «Мнение русского гражданина», где протестует против плана восстановления Польши в прежних границах:

«Скажут ли, что она [Екатерина. — А. А.] незаконно разделила Польшу? Но вы поступили бы еще незаконнее, если бы вздумали заглавить Ея несправедливость разделом самой России. Мы взяли Польшу мечом: вот наше право, коему все государства обязаны бытием своим [...] *Старых крепостей* нет в Политике; иначе мы должны были восстановить и Казанское, Астраханское царство, Новгородскую республику, Великое княжество Рязанское, и так далее [...] Или все, или ничего.»¹⁷

Если перевести политическую риторику эпохи (предполагавшую обязательную апелляцию к опыту Великой Екатерины, логику прецедентного права и проч.) на современный понятийный язык, то программу Карамзина можно переформулировать так: *имперский прагматизм вместо имперского утопизма, холодный политический расчет вместо мистики*.

К такому выбору Карамзина также подталкивал трагический опыт Французской революции, но пережитый и осмысленный им принципиально иным образом, нежели русским царем. Монархия оставалась для Карамзина политической условностью, Республика сохраняла обаяние незыблемого социального идеала. Но время Республики, как выяснилось, не пришло; попытки переустроить мир на совершенно новых началах привели к потрясениям, разрешившимся ни во что, в пустоту. Поэтому единственно разумным мироотношением может быть мироотношение скептическое; единственно разумной программой государственного строительства может быть программа охранительная; единственно положительным итогом Революции можно считать повсеместное разочарование в ней¹⁸.

Именно поэтому (а не почему-либо другому) в начале александровской эпохи Карамзин делает ставку на создание Истории. Не на написание, а именно на *создание*. В каком-то смысле его сверхзадачей было *ретроспективное пересоздание наличной идеологической реальности*. Афоризм, которым собирался он открыть Предисловие к первому тому, — «Что Библия для христиан, то История для народов»¹⁹ — свидетельствует не только о мифопоэтическом контексте карамзинского замысла; она свидетельствует и о той невероятно высокой, с религиозной точки зрения почти

кошунственной, роли, которую историограф отводил себе и своему труду. Приступая к работе, Карамзин намеревался каталогизировать российскую государственную традицию, *вывести формулу русского покоя*, раз навсегда зафиксировать сложившийся «порядок вещей» (любимое выражение историографа), чтобы затем политики стали этот порядок соблюдать. Ясно, что при таком подходе к предмету историка могло устраивать печатание его труда лишь на деньги и от имени Государства. (Мы помним, какую моральную цену пришлось ему заплатить за это в 1816-м году).

Будущий декабрист Н. И. Тургенев в одном из писем брату С. И. Тургеневу сообщал: «другие в претензии, зачем Ист[ория] Росс[ийского] Госуд[арст]ва, а не Русская История»²⁰. Но в том и дело, что — по Карамзину — внутренняя логика вела Русь к России, княжение — к царствованию, царство — к Империи. Имперская реальность XIX века представала перед его умственным взором в образе итога, финала многовековой трагедии, который следовало *охранять*: «Самодержавие есть душа, жизнь ея [России. — А. А.], как республиканское правление было жизнью Рима. Эксперименты не годятся в таком случае [...] Потомство увидит, что лучше, или что *было* лучше для России»²¹. *История Государства Российского* и призвана была кодифицировать свод исторических законов, отступление от которых неизбежно приведет к новому бесполезному страданию России: «одним словом, восстановление Польши будет падение России, или сыновья наши обогрят своею кровию землю Польскую и снова возьмут штурмом Прагу!»²²

Время показало, насколько точен был прогноз Карамзина, насколько верно просчитал он оптимальные пропорции Российской Империи, пределы ее растяжимости. Показало оно и то, насколько имперская мистика опаснее имперской прагматики. Но при этом невозможно не заметить, что многое, слишком многое объединяло холодного историка и увлекающегося царя. И прежде всего — недоверие к реальной современной им России, к внутренним потенциям ее действительной жизни. Неважно, в чем выражалось это недоверие — в желании перестроить Россию по заранее обдуманному, не выстраданному ею, чуждому ее традициям образцу, или в стремлении заморозить ход ее истории из опасения, что перемены уничтожат и то небольшое хорошее, что в ней есть. «Если Государство, при известном образе правления, созрело, укрепилось, обогатилось, распространилось и благоденствует, не троньте этого правления, видно, оно сродно, прилично Государству и введение в нем другого было бы ему губительно и вредно»²³. Последовательно осуществленная, карамзинская политическая программа лишь отсрочила бы неизбежный взрыв; причем загнанная вглубь болезнь исподволь набрала бы еще большую силу. И вряд ли нужно особо доказывать, что вопреки желанию Карамзина, в его программе точно так же, как в александровской, явственно мистическое, иррациональное, заговаривающее Историю начало.

Однако все сказанное касается только «западного» направления; было еще и «восточное».

Историку А. Н. Пыпину принадлежит тонкое замечание о смысловой связи между интернациональным размахом, с каким были задуманы

английские Библейские общества, — и опытом нации, «раскинувшей свои владения, свое племя и пункты опоры во всех странах земли»²⁴. Чтобы возникла сама идея «точечного» опыления разных народов и стран, концепция передачи им английского опыта построения христианской цивилизации, нужно было представлять бытие в образе множества маленьких кругов, сомкнутых между собою одним большим, центральным кольцом, — Британской Империей. Нужно было остро ощущать множественность культурных, этнических, религиозных границ в пределах государственно единого пространства. Нужно было сознавать себя гражданами колониальной империи, носителями ее идеи.

Напротив, «экспансионизм» Российской Империи порождал совершенно иную мифологическую модель. Русскому имперскому сознанию мир представлялся цельным, сжатым в огромное кольцо, центр которого приходится на столицу Империи. Естественно, окружность кольца совпадала с государственной границей России, а внутренние разграничения между вовлеченными, втянутыми в ее орбиту «мальми» национальными образованиями казались несущественными. Приобретаемые на протяжении XVIII века земли воспринимались как территории, а не как государства; Россия была убеждена в том, что расширяет *свои* пределы, а не осваивает *чужие*.

Результатом стал оптический эффект сверхпротяженности Российской Империи, видимости в ней «сразу во все концы света» (Н. В. Гоголь). А это, в свою очередь, приводило к иллюзии «снятости» и внешних границ на северном, восточном и южном направлении. (Для начала XIX века все это Восток, потому что — не Запад). Россия чудилась Вселенной, бесконечно расширяющейся из единого центра с Запада на Восток, и вызывающей встречное движение Востока на Запад. Имперская центробежность была превращенной формой имперской центростремительности. Империя подчинялась закону бумеранга.

Естественно поэтому, что извечная культурная конкуренция крупнейших городов превращалась в борьбу за право считаться *истинным центром* Империи. Ибо — каков центр, такова и вся Вселенная. Причем спор о праве политического первородства уже в начале XIX века шел не только между Москвой и Петербургом. Оппозиция *древняя столица / новая столица* была существенна в первую очередь для образованных слоев русского общества, для тех, кто размышлял о месте России в мировом, европейском культурно-политическом пространстве. Носители «низовой», православно ориентированной, иногда еще язычески окрашенной культурной мифологии имели свою «историю с географией», ориентировались по своей символической карте Империи.

Здесь, на этой карте, особо отмечены и противоположены были не Москва и Петербург, а столица «церковная» и столица «государственная». Если обратиться к материалу, до сих пор мало затронутому историками и культурологами, а именно — к маршрутам внутрироссийских паломничеств по святым местам, то мы убедимся, что роль православной столицы России безоговорочно принадлежала Киеву с его Киево-Печерской Лаврой, а роль столицы государственной Петербург и Москва выполняли

попеременно и практически на равных. (Последняя, как правило, «во дни торжеств и бед народных»). Чуть позже эту идею подхватят славянофилы, о чем говорил в своем выступлении на женевском коллоквиуме проф. Ж. Нива.

Официальная, «синодальная» география совпадала с политической: хотя старейшей по праву считалась митрополичья кафедра в Киеве, но первенствующим членом Синода был митрополит Новгородский, Санкт-Петербургский, Эстляндский и Финляндский. Однако при этом давний спор между церковным и политическим центрами Империи, между Киевом и Петербургом/Москвой, вырождаясь в борьбу за влияние на престол, шел не между «москвичами» и «петербуржцами», а между «киевлянами» и «северянами». Первым покровительствовал князь Голицын, вторым — граф Аракчеев и митрополит Серафим (Глаголевский). Во время роковых интриг вокруг Библейского Общества, «киевская» партия выдвинула священника из г. Балты Феодосия Левицкого, «петроградская» — новгородского иеромонаха, в ближайшем будущем — архимандрита Фотия. И — так далее.

О том, что свои «центры» были и у старообрядцев, и у сектантов — говорить не приходится. Для старообрядца или сектанта «собственно Россия» это Урал или Сибирь, а царство Антихриста — Петербург (иногда — у скопцов, например — Париж²⁵). В это же самое время Н. И. Тургенев, наоборот, вопрошает: «Где все это? В Сибири или между Сибирью и *настоящею Россиею?*»²⁶ (от 15 апреля, 1817; приписка к письму А. И. Тургенева). Российскому меннониту Крым казался раем, и название реки, на которой меннониты возводили свои селения — Молочная, надеялось библейскими ассоциациями. Здесь был современный Эдем, здесь был центр мира, здесь был центр Империи. Русскому романтику раем рисовался Кавказ; но таким раем, который всегда готов обратиться в ад; Сибирь же для него имела репутацию ада, открывающего, однако, дорогу в Чистилище... Менялись имена и векторы, центростремительная структура, *мифология государственного средоточия* оставалась неизменной. Чем ближе к центру — Империи ли, богоспасаемого ли Беловодья, Молочного ли царства, неважно — тем ближе к Истории. Политической ли, церковной ли, эсхатологической — все равно. Чем дальше от центра, тем ближе к мифологическому пространству, внеположному культуре (или, если угодно, свету истины).

По существу, оппозиция «центральное-периферийное» надолго подменила собою оппозицию «державное-национальное»; подмена, с одной стороны, замедлила развитие внутриимперского сепаратизма, стабилизировала Историю. С другой — ее тяжкие последствия мы (и в России, и в Украине) пожинаем до сих пор — когда никакой империи не осталось и в помине. Казалось бы, система координат должна была смениться в эпоху романтизма, с его обостренным интересом к национальному колориту; но нет. Во время польского восстания, действительно, была отслужена панихида по убиенным декабристам; однако если посмотреть, что говорили, что думали о Польше многие члены российских тайных обществ, придется признать, что полякам в случае победы «первого этапа освободительного

движения» пришлось бы несладко. Речь Александра I на открытии Польского Сейма с обещанием распространить впоследствии польский опыт на всю Империю, вызвала бурю возмущения в среде молодых вольнодумцев, а справедливые слухи о намерении царя (в случае сопротивления дворянской оппозиции) удалиться в Варшаву и оттуда издать указ об отмене крепостного права в России едва не стоили Александру жизни.

Только один пример. Кондратий Рылеев отнюдь не был поклонником Карамзина (исключая 9 том), но в отношении к Польше и ее границам они, действительно, совпадали:

«[...] границы Польши, собственно, начинаются там, где кончается наречие малороссийское и русское, или — по-польски — хлопское; где же большая часть народа говорит упомянутыми наречиями и исповедует греко-российскую или униатскую религию, там — Русь, древнее достояние наше.»²⁷

Что же касается до интереса Рылеева к истории Малороссии, то и здесь нужны серьезные оговорки. Каким конфликтом испытывает своих малороссийских героев поэт-романтик в «Войнаровском»? Может быть, конфликтом между национальной страстью и державным долгом? Отнюдь нет.

Рылеев противопоставляет свободу — порабощенности. «Родина» — псевдоним «свободы»; понятие это наделено римским смыслом, скорее политическим, чем этническим. «Родной край» — полюс свободы и для Мазепы, и для Петра; трагедия в том, что их края — разные, что полюса противоположно заряжены, несовместимы, а не в том, что Империю пытается поглотить Украину.

И Петр, и я — мы оба правы:
Как он, и я живу для славы,
Для пользы Родины моей²⁸, —

воскликает Мазепа.

Совсем иное дело — фрагменты поэмы, где взят сюжет из истории польско-украинских, а не великороссийско-малороссийских отношений. Тут Рылеев и впрямь сталкивает «национальное» — и «иноземное», тут никакого разговора о взаимной трагической неправоте быть не может, здесь полностью меняется идеологическая схема. (В полном соответствии с идеей женевского доклада проф. Р. Шпорлюка). Но как только в «Наливайке» возникает «российский» мотив, так вновь появляется знак приблизительного равенства:

Чтоб Малороссии родной,
Чтоб только русскому народу
Вновь возвратить его свободу, —
Грехи татар, грехи жидов,

Отступничество униатов,
 Все преступления сарматов
 Я на душу принять готов. [...]
 Мне ад — Украину зреть в неволе,
 Ее свободной видеть — рай!..²⁹

В пушкинской мысли о том, что в Государстве не может быть двух столиц, как не может быть двух сердец в теле человеческом, свернута вся сумма российских представлений начала XIX века об истинном мироустройстве. И носитель русского культурного сознания, как бы критично ни относился он к имперской реальности той эпохи, наследовал эти представления в полном объеме, вольно или невольно соотнося с ними свои этические, художественные, а подчас, как мы могли убедиться, и политические решения.

Для самого же Пушкина поры его байронических поэм, как для всякого романтика, «национальное» и «государственное» — понятия противоположные. Как всякий романтик, он разочарован в цивилизации, не приемлет огосударствление бытия; как всякий романтик, он живописует неразрешимый конфликт между просвещенным западным человеком и человеком природным, диким, нецивилизованным. Их встреча заведомо трагична, но это высокая трагедия. Черкешенка, освобождая пленника, гибнет, но за миг до гибели она постигает идею свободы. И это наделяет ее смерть смыслом, что, может быть, дороже жизни. Пушкинская же формула «Где капля блага, там на страже Иль просвещение, иль тиран» получает обратную силу: где нет имперского просвещения (и, увы, неотделимого от него тирана), там нет и «капли блага». Именно поэтому в финале *Кавказского пленника* «певец империи и свободы»³⁰ выныривает из романтической волны, в которой утопилась его Черкешенка, и принимает позу одического витии, славящего покорение Кавказа и подвиги русского оружия:

... И воспою тот славный час,
 Когда, почуя бой кровавый,
 На негодующий Кавказ
 Поднялся наш орел двуглавый; [...]
 Но се — Восток подымлет вой!
 Поникни снежною главой,
 Смирись, Кавказ: идет Ермолов!³¹

Традиционная романтическая оппозиция резко осложняется; существенно не только *национальное* и *государственное*, но также — *имперское*, в котором снимается традиционная романтическая оппозиция. *Имперское* противопоставлено *национальному* как *великое* — *малому*, как *движущееся* — *неподвижному*. Но противопоставлено оно и *государственному*; не только (и не столько) как *иррациональное* — *рациональному*, но и как *стихийное* — *разумному*.

Национальное Пушкину близко, *государственное* ему пока враждебно (этот мотив постоянно присутствует в стихах периода южной ссылки), но *имперское* ему не может нравиться или не нравиться, быть родственно или враждебно, близко или чуждо. Оно ему — *свойственно*, оно от него неотторжимо. И, значит, оно может служить предметом истинно романтического восхищения, может быть восславлено даже тем, кто изгнан государством, может быть метафорически воспринято не как нечто внациональное, антинациональное, а как нечто сверхнациональное. Позже, в «польском» цикле 1831 года Пушкин окончательно закрепит эту идею в формуле «русского моря», в которое сливаются «славянские ручьи», но самый образ вызревает у него уже в начале 20-х годов.

Нетрудно заметить, что эта поэтическая модель полностью встроена в культурную парадигму русской имперской мифологии, причем встроена сознательно. Порою же встраивание происходило как бы вопреки воле писателя, вопреки его замыслу. Так случилось, например, с *Эдой Баратынского*, отчетливо полемичной по отношению к финалу *Кавказского пленника*. Сместив действие своей поэмы с Юга на Север, перенеся его с дикого Кавказа в полудикий чухонский край, Баратынский изобразил бесполезность, безблагодатность встречи «западного» человека, русского офицера, с «непросвещенной» финской девой, сказал о бессмысленности, бесполезности пережитого ею страдания: «И все напрасно!..»³².

В Эпизоде он восклицал, пародируя Пушкина:

Ты покорился, край гранитный,
России мочь изведаль ты
И не столкнешь ее пяты,
Хоть дышишь к ней враждою скрытней!
Срок плена вечного настал,
Но слава падшему народу!
Бесстрашно он оборонял
Угрюмых скал своих свободу.

Но в том и дело, что, поменяв знаки «имперской формулы» с плюса на минус, Баратынский оказался не в силах отречься от самой формулы, воспроизводя ее и на уровне сюжета, и на уровне психологических мотивировок. Он не любит российскую имперскую историю, он страшится ее, он изображает ее как силу постороннюю, внешнюю, однако для него ход истории однонаправлен, и ведет он из центра России к периферии мира.

И тут начинается самое интересное. Вопреки замыслу автора, вопреки его идеологическому скептицизму, стиль описания выдает его имперский энтузиазм. После слов «И все напрасно!..» следует восторженная картина чудного хлада, сковавшего льды Ботнического залива:

... Как изумилися народы,
Когда хребет его лдяной,

Звеня под русскими полками,
 Явил внезапно стеной
 Их перед шведскими брегами!
 И как Стокгольм оцепенел,
 Когда над ним, шумя крылами,
 Орел наш грозный возлетел!
 Он в нем узнал орла Полтавы!

Стих о «грозном» двуглавом орле появляется в пику Пушкину, но точки зрения пародируемого и пародирующего внезапно совпадают. И, кажется, именно это неразрешимое в пределах русской культурной мифологии противоречие между ироничным замыслом и пафосным исполнением (а не цензурные препоны и тем более не опасение обидеть «покоренные народы») побудило Баратынского отказаться от публикации Эпилога в прижизненном издании *Эды*.

Однако оно же, это противоречие, и заинтересовало, с моей точки зрения, адресата несостоявшейся пародии, Пушкина, приготившись ему в пору работы над стихотворной повестью *Медный всадник*. Совершенно очевидна связь процитированной одической строфы Баратынского с восхищенным пушкинским описанием столицы «державы полумира», возникшей там,

Где прежде финский рыболов,
 Печальный пасынок природы,
 Один у низких берегов
 Бросал в неведомые воды
 Свой ветхий невод...

Столь же прозрачна цитата из Эпилога поэмы Баратынского — «Срок плена вечного настал, / Но слава падшему народу!...» — и в итоговом заклинании Вступления к *Медному всаднику*:

... Вражду и плен старинный свой
 Пусть волны финские забудут
 И тщетной злобою не будут
 Тревожить вечный сон Петра.

Несомненна и соотнесенность стиха «В гранит оделася Нева» со строкою Баратынского «Ты покорился, край гранитный...»³³. Конечно, здесь Пушкин меняет акценты: покоряемый Империей «чухонский мир» отнюдь не «гранитный» край, но «мшистый, топкий», ненадежный. Тверда и гранитна как раз имперская оправа непокоренной стихии. Однако самая интенция противоречивой поэтической мысли Баратынского подхвачена и сохранена. Именно поэтому в трагическом финале *Медного всадника* буквально повторяется итоговый пейзаж *Эды*; сравним:

[...] мне даст могила свой приют
 И на нее сугроб высокий,
 Бушуя, ветры нанесут?
 Кладбище есть. Теснятся там
 К холмам холмы, кресты к крестам,
 Однообразные для взгляда;
 Их (меж кустами чуть видна,
 Из круглых камней сложена)
 Обходит круглая ограда.
 Лежит уже давно за ней
 Могила девицы моей.
 И кто теперь ее отыщет,
 Кто с нежной грустью навестит?
 Кругом все пусто, все молчит;
 Порою только ветер свищет
 И можжевельник шевелит.
 (Эда)

Остров малый
 На взморье виден. Иногда
 Причалит с неводом туда
 Рыбак на ловле запоздалый
 И бедный ужин свой варит,
 [...] Не взросло
 Там ни былинки. Наводненье
 Туда, играя, занесло
 Домишко ветхий. Над водою
 Остался он, как черный куст
 [...] У порога
 Нашли безумца моего,
 И тут же хладный труп его
 Похоронили ради Бога.
 (Медный всадник)

Кажется, смысл параллели ясен.

Медный всадник — печальная повесть о величии зарождающейся Империи и о безысходности поддерживающего ее жизнеспособность Государства. Одно без другого невозможно. Теперь, в 1833-м, Пушкин готов согласиться с Баратынским «образца 1824 года»: вторжение великой Империи в бедную финскую природу прошло для последней втуне. Как финский рыболов бросал сто лет назад в «неведомые воды» свой ветхий невод, так бросает он его и теперь. Эда умерла; счастье частного человека Евгения разрушено; страдание героев разрывает сердца поэтам; бунт бесполезен. Но — и здесь Пушкин как бы ловит Баратынского на слове — великое торжество рождения Империи уже *неотменимо*. Творческий акт состоялся. Невозможно быть человеком русской культуры и — помня о Евгении, зная об Эде — не заразиться энергией этого творения, не вибрировать в его мощных излучениях, не отзываться на его зов, не видеть следов его присутствия во всем. В облике великой столицы великой империи — прежде всего. Этой двойственности пушкинской позиции как нельзя точнее соответствует противоречие художественной мысли Баратынского, которую тот расценивал как логическую помеху, а Пушкин воспринимает как диалогический парадокс имперского сознания.

Подчас опасный — в политике; но неотменимый — в культуре.

Moscou, 1995.

1. См. Н. К. Шильдер, *Император Александр I. Его жизнь и царствование*, 1, СПб., 1897.

2. Подробнее см.: Н. Я. Эйдельман, *Грань веков. Политическая борьба в России. Конец XVIII — начало XIX столетий*, М., 1982.

3. Об этом плане английский посол Ч. Витворт сообщал своему министру в депеше от 15 апреля 1791 года. См.: В. Александренко, «Император Павел I и англичане. (Извлечение из донесений Витворта)», *Русская старина*, 10, 1898. Здесь же — рескрипт Павла атаману Войска Донского генералу-от-кавалерии Орлову-Первому; из рескрипта явствует, что речь о завоевании Индии не шла, а целью похода была упреждающая атака на англичан «там, где удар им может быть чувствительнее и где меньше всего ожидают» (с. 10).

4. См.: Н. Я. Эйдельман, *указ. соч.*, сс. 223-227.

5. Письмо А. Н. Сеславина к князю П. М. Волконскому (от 1 декабря 1819, из Паламоса, в Каталонии), *Русская старина*, 3, 1904.

6. См. Н. К. Шильдер, *указ. соч.*; Н. Я. Эйдельман, *указ. соч.*; Михаил Морошкин, *Иезуиты в России с царствования Екатерины II и до нашего времени*, ч. 1-я, обнимающая историю иезуитов в царствование Екатерины Великой и Павла I, СПб., 1867.

7. Причем совершенно необязательно связанную с насилием. Так, вопрос о добровольном вхождении Грузии в состав России решался Александром в течение нескольких лет, и от грузинской делегации потребовались значительные усилия, чтобы одолеть серьезное сопротивление части русской политической элиты. См.: Н. С. Киняпина, *Внешняя политика России первой половины XIX века*, М., 1963, с. 40.

8. А. Н. Пыпин, *Исследования и статьи по эпохе Александра I*, 1: *Религиозные движения при Александре I*. Предисловие и примечания Н. К. Пиксанова, Пг., Огни, 1916.

9. Подробнее см.: *там же*, 1, сс. 306, 318.

10. Цит. по: Г. В. Флоровский, *Пути русского богословия*, 2-е изд., Paris, 1981, с. 129.

11. См.: А. Boehltingk, *Der waadtländer F.-C. Laharpe...*, 1, Bern – Leipzig, 1925; Б. Гласко, «Лагарп», в: *Русский биографический словарь. Лабзина–Ляшенко*, СПб., 1914, сс. 27-30.

12. Цит. по: Н. К. Шильдер, *указ. соч.*, с. 64.

13. Подробнее об этом см.: А. Архангельский, «Зачинатель и совершитель. Лагарп и Аракчеев в утопии александровского царствования», *Человек*, 1, 1993; он же, «L'année 1812», in *Histoire de la littérature russe*, 2: *Le XIX^e siècle. L'époque de Pouchkine et de Gogol* (sous presse).

14. Н. К. Шильдер, *указ. соч.*, 3, с. 17.

15. Цит. по: М. П. Погодин, *Николай Михайлович Карамзин по его сочинениям, письмам и отзывам современников. Материалы для биографии*, М., 1866, 1, сс. 328-329.

16. Наиболее адекватное издание: *Литературная учеба*, 1, 1988.

17. Цит. по: М. П. Погодин, *указ. соч.*, 2, с. 237.

18. См. статью Карамзина, «Приятные впечатления, надежды и желания нынешнего времени» (1801).

19. М. П. Погодин, *указ. соч.*, 2, с. 32.

20. *Декабрист Н. И. Тургенев. Письма к брату С. И. Тургеневу*, М. – Л., 1936, с. 256 (Литературный архив).

21. В письме П. А. Вяземскому от 21 августа 1818 года. См.: *Старина и Новизна*, с. 60.
22. М. П. Погодин, *указ. соч.*, 2, с. 238.
23. Запись Н. М. Карамзина в памятной книжке А. Н. Верстовского.
24. А. Н. Пыпин, *указ. соч.*, 1, с. 10.
25. См.: А. Бороздин, «Селиванов Кондратий», *Русский биографический словарь*, 18, сс. 282-288.
26. *Декабрист Н. И. Тургенев...*, *указ. соч.*, с. 256.
27. *Русский архив*, III, 1875, с. 437.
28. К. Ф. Рылеев, *Полное собрание стихотворений*, Л., 1971, с. 208 (Библиотека Поэта, большая серия).
29. *Там же*, сс. 232-233.
30. Формула Г. П. Федотова. См. его статью «Певец империи и свободы», он же, *Новый град*, Нью-Йорк, 1952, сс. 243-268.
31. А. С. Пушкин, *Полное собрание сочинений в 10 томах*, 4. Здесь и далее произведения Пушкина цитируются по этому изданию.
32. Е. А. Баратынский, *Стихотворения. Поэмы*, М., 1982, с. 180 (Серия «Литературные памятники»). Далее все цитаты по этому изданию.
33. Об этой параллели см. подробнее: Б. М. Гаспаров, *Поэтический язык Пушкина как факт истории русского литературного языка*, Wien, 1992. (*Wiener Slawistischer Almanach*, Sb. 27).

VLADIMIR KADENKO

L'UKRAINE ET LES TROIS TEMPS DE KONDRATIJ RYLEEV

Aujourd'hui je parlerai de l'Ukraine dans l'œuvre du poète-décembriste Kondratij Ryleev. Mais d'abord je passerai rapidement sur le mouvement des décembristes, dont Ryleev était un des principaux. Leur insurrection est devenue un moment inoubliable, un point des plus importants, un sommet incomparable pour la culture, la littérature et le futur destin de la Russie.

Sans doute, l'histoire de la Russie a connu des pages plus sanglantes que le 14 décembre 1825, mais jamais des pages plus nobles.

Matvej Murav'ev-Apostol', un des décembristes, dans sa vieillesse, après l'exil déjà, a écrit : « Nous étions les enfants de 1812 ». Cette phrase, indiquant les sources historiques du mouvement décembriste, est absolument juste. Cependant, la tentative d'amélioration du monde russe de cette époque-là semble aujourd'hui moins un phénomène historique ou politique que moral, causé par la honte pour l'esclavage en Russie, dicté par les lois de l'honneur et par les idéaux esthétiques de ce temps-là. Je crois que les décembristes pouvaient dire aussi : « Nous étions les enfants du Siècle des Lumières. »

Donc, les décembristes, « enfants de 1812 », sont enfants des guerres napoléoniennes. Quand Napoléon commença la campagne russe, il n'imaginait pas que grâce à lui la jeunesse militaire de la Russie ferait ses premiers pas vers la création des sociétés secrètes. L'armée russe se dirigeait non seulement vers Moscou ou Smolensk, mais en même temps en sens inverse, vers Paris, vers l'Europe. Et puis, du côté de l'Europe — vers la Place du Sénat à Pétersbourg et vers la steppe neigeuse près de Kiev, là où se déroulaient les scènes tragiques de l'insurrection. Ayant sauvé l'indépendance politique de l'Empire russe, les jeunes officiers avaient bien remarqué que la vie des paysans de l'Europe était beaucoup plus libre, plus digne que celle de la Russie. La Grande Russie se présentait comme le pays des esclaves.

Les futurs décembristes espéraient que l'empereur Alexandre abrogerait les lois barbares. Les jeunes de la noblesse créaient les premières sociétés secrètes pour préparer l'opinion publique à l'introduction des formes nouvelles de gouvernement ; pour éclairer la masse inerte, pour bousculer les principes de l'absolutisme et de l'esclavage. A ce moment-là, les décembristes agissaient presque publiquement. On peut dire qu'alors dans le cercle des intérêts, des conversations des membres des

sociétés secrètes se trouve presque toute la jeunesse cultivée de Pétersbourg, de Moscou, de Kiev, du sud de l'Empire. Quelques associations littéraires, qui faisaient la propagande des idées civilisatrices, de l'esthétique du romantisme, de la responsabilité civique des écrivains, fonctionnaient comme des filiales de l'Union de Prospérité, une des premières sociétés secrètes.

Mais le temps passait, les promesses de l'empereur restaient des promesses. La situation du peuple s'aggrava, on introduisit les colonies militaires. Les habitants de ces colonies devaient en même temps cultiver des champs et faire leur service comme soldats. C'était un esclavage double. Les révoltes des colonies militaires furent cruellement réprimées.

Aussi en 1821 le complot des champions des Lumières devient complot de révolutionnaires. L'organisation des décembristes se divisa en deux parties — la Société du Nord dont le centre se trouvait à Pétersbourg, et la Société du Sud avec son centre à Kiev. On peut dire que la Société du Nord était plus ou moins modérée, et la Société du Sud, d'après ses buts et ses idées, davantage radicale. Cependant les deux sociétés avaient des fractions et des groupes, les uns restaient fidèles aux Lumières, les autres, dans leurs actions et leur esprit, personnifiaient le mouvement romantique. La vague des révolutions des années 20, au Piémont, en Espagne, au Portugal, à Naples, convertit la plupart au romantisme actif. Les noms des leaders des tempêtes européennes, Riego, Quiroga, Ypsilanti, deviennent des mots de passe par lesquels les décembristes reconnaissaient les leurs. Un philosophe illustre a qualifié la Russie de « pays toujours enceint ». Cette expression n'a jamais été si juste qu'en ce moment-là. Le pays attendait la liberté. Tandis que l'Europe contemporaine inspirait les conspirateurs, l'expérience nationale dictait une autre voie — les coups d'État. Malheureusement, cette voie était la moins romantique.

Il n'y avait pas si longtemps, durant la nuit du 12 mars 1801, un cercle étroit de conspirateurs avait fait acte de justice cruelle envers l'empereur Paul, père de l'empereur Nicolas, qui, à son tour, fit acte de justice envers les décembristes.

Les coups d'État en Russie n'exigeaient pas de longue préparation. La brusquerie et le couvert de la nuit présentaient les assassins comme les sauveurs de la nation. Le lendemain, l'Empire heureux, ayant avalé la pilule d'encore un coup d'État, prêtait serment de fidélité au tsar suivant. Les médecins de la Cour constataient la mort de l'empereur par apoplexie. Les soldats touchaient de l'eau-de-vie et buvaient à la santé d'un nouveau souverain.

Cependant, la nuit qui précédait l'insurrection des décembristes, un membre de la société secrète, Aleksandr Odoevskij, le jeune poète romantique, était officier de service aux salles intérieures du palais. Toute la nuit, le décembriste resta devant la porte de la chambre de Nicolas. Nicolas aurait pu mourir dans son sommeil. Mais les décembristes n'étaient pas des assassins. Il ne s'agissait pas de remplacer un monarque, mais d'affranchir la Russie du pouvoir de n'importe quel empereur, d'abolir l'esclavage. L'insurrection devait être publique, c'est-à-dire dans l'esprit du romantisme.

Telle était la Russie pleine d'attentes où vivait Kondratij Fedorovič Ryleev. Après la guerre contre Napoléon, le jeune officier d'artillerie Ryleev rentre en Russie ; durant quelque temps, il est de service dans un régiment en Ukraine. Il tombe amoureux de Natal'ja Tevjašova, se marie avec elle et quitte le service militaire. La famille Tevjašov était liée avec Grigorij Skovoroda, le poète et philosophe ukrainien du XVIII^e siècle. C'est ici en Ukraine que les légendes et chansons populaires en

langue ukrainienne ont profondément marqué Ryleev poète. En tout cas, Ryleev savait l'ukrainien, s'intéressait beaucoup à l'histoire de l'Ukraine, à ses traditions et ses mœurs. Il y a trouvé des amis, des sujets pour ses futurs poèmes. Après sa démission en 1818, il habita quelque temps la petite ville d'Ostrogojsk, écrivant de temps en temps des poésies et essayant de trouver son style propre. C'est en Ukraine, d'après Ryleev même, que lui vint l'idée de son grand poème « Vojnarovskij ».

Cependant la vie patriarcale lente au sein de la nature et le sommeil provincial firent craindre à Ryleev de tomber dans l'oubli. En 1820, Ryleev, nommé assesseur de tribunal, arrive à Pétersbourg. La lutte contre l'arbitraire qui régnait dans les tribunaux occupa une place considérable dans la vie de Ryleev. D'après les poésies et les actions de cette période, on peut dire que le futur décembriste était déjà prêt à participer aux sociétés secrètes. Comme fonctionnaire du tribunal, Ryleev se fit respecter par le simple peuple dont il prenait toujours la défense.

La même année, dans la revue *Nevskij zritel'*, paraît la satire célèbre de Ryleev « A un favori ». Chaque lecteur reconnaissait dans cette satire Arakčeev, le comte tout-puissant dont le nom est lié à l'introduction des colonies militaires. Le public attendait le châtiment du poète. Mais Arakčeev fit semblant de ne pas se reconnaître. Tout de suite cette satire hardie apporta la gloire au jeune auteur.

Pour comprendre l'importance du thème ukrainien dans l'œuvre de Ryleev, il suffit d'un bref coup d'œil sur le sommaire de ses poésies. Son célèbre cycle poétique créé entre 1821 et 1823, *Dumy (Ballades)* porte une appellation ukrainienne. La *duma* est un chant historique ukrainien. Dans la préface à ce cycle, inspiré par l'esprit des Lumières, Ryleev se réfère au poète polonais Niemcewicz : « Rappeler aux jeunes les exploits des ancêtres, leur faire connaître les époques les plus belles de l'histoire du pays, lier l'amour de la patrie aux premières impressions de la mémoire — voilà le plus sûr moyen pour implanter l'amour de la patrie chez le peuple. » Et il continue : « C'est le même but que j'essayai d'atteindre en composant les *dumy*. » La *duma*, Ryleev l'explique dans sa préface, c'est « l'héritage ancien de nos frères du Sud [...] Jusqu'à aujourd'hui les Ukrainiens chantent des *dumy* consacrées à leurs héros [...] On dit que Mazepa lui-même a écrit une de ces ballades. » Dans ce recueil, nous voyons les grands capitaines de la Rus' kiévienne, nous rencontrons la figure de Hmel'nickij, brave et hardi, et, pour la première fois, celle de Mazepa. L'Ukraine commence à parler par la bouche de Ryleev, et en russe.

Inspiré par l'*Histoire* de Karamzin, Ryleev n'essaya pas de mettre en rimes le texte de l'historien. On peut dire que le poète lit entre les lignes et parfois voit plus que n'écrit Karamzin. Les héros poétiques de Ryleev devaient par eux-mêmes inspirer et enflammer le lecteur, les contemporains, les concitoyens.

Enfin, au mois d'octobre de 1823, Kondratij Ryleev devient membre de la Société du Nord. Il est admis dans le cercle des conspirateurs par Ivan Puščin, l'« ami premier, ami précieux » d'Aleksandr Puškin. Ryleev devint l'éditeur estimé et connu de l'almanach progressiste *Severnaja zvezda*, tout en accédant à la tête même de la Société du Nord. Ryleev, l'homme des Lumières, essayait d'ébranler les fondements pourris de l'Empire, de préparer au fur et à mesure l'opinion publique aux transformations, de former les sentiments patriotiques du peuple-esclave ; mais Ryleev-poète, Ryleev-romantique ne pouvait pas attendre, il devait lutter, il devait agir.

En 1823, Ryleev, déjà lié par parole d'honneur avec les décembristes, commence à écrire un grand poème, « Vojnarovskij », consacré au neveu et collaborateur de Mazepa, hetman de l'Ukraine, voué à l'anathème en Russie. Il s'agit d'une œuvre

consacrée aux ennemis de Pierre le Grand. Dès le XVIII^e siècle, la littérature russe s'est mise à composer un mythe « pétrovien ». C'est-à-dire qu'un grand nombre d'œuvres sur Pierre le Grand et à sa gloire ont été écrites. On créait en Russie le mythe gouvernemental du premier empereur russe, appelé à devenir non seulement le sujet dominant des lettres historiques, mais aussi l'instrument de propagande des idées de dévouement au régime. Contes populaires et contes pseudo-populaires, œuvres en prose et en poésie, drames chantaient le Réformateur de la Russie. Dans chaque œuvre nous rencontrons Pierre le Grand et Mazepa qui est devenu l'antipode de ce culte. Dans les lettres historiques russes, l'hetman d'Ukraine personnifiait et personnifie toujours tous les défauts possibles. Même aujourd'hui l'attitude envers Mazepa reste tout à fait négative dans la littérature et dans la culture russes. Cependant, ce mythe forma l'opinion publique pas seulement en ce qui concerne Mazepa, mais malheureusement aussi l'histoire de l'Ukraine. L'historiographie officielle de l'Union Soviétique prolongeait le mythe de Pierre et continuait à dénigrer Mazepa.

Prenons la *Grande encyclopédie soviétique* : « Mazepa [...] — hetman de l'Ukraine qui a trahi son peuple et la Russie [...] Il développa considérablement l'exploitation féodalo-esclavagiste des paysans... ». Ou encore l'*Encyclopédie ukrainienne soviétique* : « Mazepa ordonna d'inhumains châtiments des paysans [...] Mazepa redoutait la vengeance de son peuple. [...] Il mourut avec la marque éternelle de traître... » Le lecteur d'Europe, d'un autre côté, peut créer une autre image. Voilà l'article sur Mazepa dans le petit Larousse :

«... hetman des cosaques, né à Mazepintzy [...] Une aventure où il aurait dû périr fit au contraire sa fortune : il avait été attaché sur un cheval sauvage, dont la course l'emporta en Ukraine, où il fut élu hetman des Cosaques. Il servit d'abord le tsar Pierre le Grand, puis se tourna contre lui, s'alliant à Charles XII ; il s'enfuit en Turquie après Poltava, et mourut à Bender. »

La source historique principale et probablement unique que le dictionnaire français utilise ici, c'est le grand poème de Victor Hugo, bâti, hélas, sur une légende.

Ainsi, à l'époque de Ryleev, l'opinion publique était hostile en Russie à Mazepa, comme par la suite en Union Soviétique.

Ryleev, contrairement à la plupart de ses compagnons, cherchait des exemples de la lutte pour la liberté non seulement dans les révolutions européennes contemporaines, ou dans l'Antiquité, mais aussi dans l'histoire de sa patrie. L'Ukraine en lutte pour l'indépendance, l'insurrection des Cosaques contre Pierre le Grand qui avait introduit l'esclavage en Ukraine, le mouvement dont Mazepa avait été le centre — tout cela était plus proche de Ryleev que les révolutions en Espagne ou à Naples. Dans ce cas, selon moi, le poète était plus démocratique que ses camarades. Aussi les personnalités de Mazepa et de Vojnarovskij créées par lui sont-elles si profondes et si riches. Ici pour la première fois dans la littérature russe, nous voyons un Mazepa souffrant, un hetman qui meurt pour son peuple. Vojnarovskij que l'auteur du poème traite avec grande sympathie déclare sur la tombe de l'hetman qu'avec Mazepa les Cosaques enterrent la liberté de l'Ukraine. Contre toute attente, « Vojnarovskij » a été publié. Au début de 1825, il parut même en édition séparée. Il faut dire que des fragments en étaient déjà connus à ce moment-là. Les contemporains ont apprécié « Vojnarovskij » à sa juste valeur. Pletnev, Vjazemskij, Bulgarin, Aleksandr Bestužev et beaucoup d'autres en firent l'éloge. C'était un succès véritable. Jusqu'au

mois de décembre 1825, le poète vécut entouré de cette gloire. Le talent de l'auteur des *Dumy* et de « Vojnarovskij » attira l'attention de Puškin, l'incontestable connaisseur de l'art poétique. Sans la moindre ironie, dans ses lettres, il désigne Ryleev comme un « illustre » poète et dit que « Vojnarovskij est plein de vie ». Dans une lettre à Aleksandr Bestužev, Puškin écrit en plaisantant qu'il regrette beaucoup de ne pas avoir tué Ryleev en duel... Bref, Puškin tient Ryleev pour son premier rival sur l'Olympe russe. La publication sans encombre de « Vojnarovskij », la mansuétude de la censure étonnent son auteur lui-même. Au mois de janvier 1825, après avoir reçu l'autorisation d'éditer le poème, Ryleev écrit à Vjazemskij : « Je ne pensais d'aucune manière que le compagnon d'armes de Mazepa souffrirait si peu au purgatoire de notre censure. » Pourtant, ni au XIX^e siècle, ni par la suite, les critiques russes n'osèrent vraiment souligner la différence visible du poème de Ryleev avec tout ce qui était écrit en russe sur le temps de Pierre le Grand. L'apostasie de Ryleev passait toujours inaperçue.

Cependant Décembre 1825 approchait. Le temps imparti à Ryleev pour la poésie touchait à sa fin. Ryleev acquérait de plus en plus les traits de ses héros. Il est remarquable que les paroles de Mazepa à Vojnarovskij ressemblent beaucoup à des mots authentiques de Ryleev lui-même à la veille de l'insurrection. Ces phrases, ces déclarations ont été répétées plusieurs fois par les amis de Ryleev, au bagne et en exil, et, plus tard, dans leurs Mémoires. Rappelons-nous que, pendant la rédaction du poème, Ryleev travaillait activement à la Société du Nord, préparant l'insurrection. Voici les paroles de Ryleev :

« Je prévois qu'il n'y aura aucun succès, mais la secousse est nécessaire. [...] Et si notre tentative échoue, notre échec servira d'enseignement aux autres. »

Comparons cela aux paroles de Mazepa :

Ce pas est osé, je le sais,
Du hasard tout dépend,
Le succès est peu sûr,
Gloire ou honte sont au bout.

Ryleev :

« Chaque jour me persuade de la nécessité de mes actions, de ma proche mort, c'est le prix pour notre première tentative pour la liberté de la Russie. »

Mazepa :

Mais j'ai décidé : un destin mauvais
Peut bien menacer notre patrie —
La lutte est à notre portée,
Liberté contre la tyrannie !

Sur la Place du Sénat, juste avant que les canons décident en faveur de l'esclavage, Ryleev dit encore :

« Notre prédiction se réalise, voici nos derniers instants, les instants de notre liberté : nous avons respiré la liberté, et je donne volontiers ma vie pour ces moments. »

Mazepa :

Comme nos biens sont fragiles !
 Comme nous sommes soumis à la fatalité !
 En vain le courage bout en nos âmes :
 La lutte sacrée est finie !
 Un instant tout a décidé.
 Un instant tout a ruiné,
 Gloire, espérance et paix
 Pour mon pays natal...
 Mais Mazepa se soumettrait-il ?
 Esclave du destin, jamais !

Coïncidences étonnantes ! Parfois les paroles de Mazepa peuvent sembler le monologue de Ryleev même.

Le dernier grand poème du poète, « Nalivajko », inachevé, est également consacré à la lutte du peuple ukrainien pour son indépendance. Au centre du poème, le chef des Cosaques, Nalivajko, est condamné à la peine capitale et exécuté par le roi polonais après une tentative malheureuse de libération de son pays. Belles images de la nature d'Ukraine, description de la vie et des mœurs des Cosaques, sentiment raffiné des proportions, détails dessinés avec maîtrise caractérisent ce poème.

Mais là encore, les paroles que Ryleev met dans la bouche de Nalivajko s'avèrent prophétiques pour le décembriste lui-même. Ces paroles sont devenues l'épigraphe et l'épithète de l'insurrection entière :

Je le sais : la mort attend
 Qui s'insurge le premier
 Contre les bourreaux du peuple,
 Le destin m'a déjà condamné.
 Mais où, dis-moi, et quand
 La liberté s'acheta sans perte ?
 Je mourrai pour le pays,
 Je le sens, je le sais...
 Mais, cette destinée,
 Je la bénis, ô mon père !

Ryleev fut traduit en ukrainien par des poètes bien connus : Grabovs'kyj, Tyčyna, Ryl's'kyj, Sossura et d'autres. En traduisant les œuvres du poète-décembriste, ils ont rendu hommage non seulement à son talent, mais surtout à la fidélité de Ryleev au thème ukrainien.

Genève, 1994.

VICTOR KOPTILOV

LE PASSAGE DES GRANDS MYTHES EUROPÉENS EN UKRAINE

Le thème de cet exposé peut être abordé de manières différentes.

Par exemple, on peut le développer à partir d'œuvres de tel ou tel auteur ukrainien. On risque alors de perdre de vue l'intégralité de la figure mythique qui se trouve dans les drames ou poèmes de ces écrivains.

On peut aussi centrer l'attention sur les périodes du développement de la littérature ukrainienne, mais on rencontre dans ce cas les mêmes difficultés : les personnages des mythes européens traversent facilement les limites des différentes périodes.

Enfin, on peut élaborer ce thème à partir des personnages eux-mêmes. C'est la meilleure approche car ainsi on peut montrer la vie de chaque figure mythique dans la littérature ukrainienne et les modifications subies, soit du fait de la volonté de l'auteur, soit en raison des circonstances de lieu et de temps. On a finalement choisi cette dernière manière de présentation du riche matériau que nous offrent les auteurs ukrainiens.

La multiplicité des facteurs qui ont influencé les modifications des héros des mythes européens sur le sol ukrainien voue à l'échec toutes les tentatives visant à englober ces modifications dans une seule formule. C'est pourquoi la tâche de cet exposé est assez modeste : elle consiste notamment à montrer et commenter certains exemples de réemploi et de transformation d'images de la culture européenne par les écrivains ukrainiens.

Parfois les gens n'appartenant pas à la culture ukrainienne l'imaginent comme une culture paysanne. En effet, la littérature ukrainienne de la première moitié du XIX^e siècle a reflété principalement la vie des paysans. Cependant, s'il s'agit des cent cinquante dernières années, cette littérature n'en a pas moins absorbé les thèmes, idées et courants esthétiques propres aux autres cultures européennes. Le lecteur ukrainien de notre siècle peut lire dans d'excellentes traductions Homère et Dante, Shakespeare et Balzac, Goethe et Rilke. Les personnages des mythes et légendes européens sont entrés dans son univers spirituel. Ils y sont entrés par un double chemin : la voie des traductions d'œuvres étrangères et la voie de la transformation de ces personnages dans les œuvres ukrainiennes.

Quelques explications pourront nous aider à mieux comprendre le fonctionnement des « personnages éternels » dans les différents contextes des cultures nationales et dans le super-contexte de la culture européenne.

On peut imaginer l'existence d'un espace culturel commun à l'ensemble des nations de l'Europe. Il s'agit, bien sûr, d'un espace purement imaginaire qui n'a rien à voir avec un espace politico-culturel « uni et indivisible », tel celui cher aux nostalgiques de l'Union Soviétique. Imaginons donc cet espace tri-dimensionnel rempli de constellations, qui sont des « images éternelles » comme Prométhée, Sysiphe, Don Juan, Faust et plusieurs dizaines, voire centaines d'autres, déterminant l'espace culturel européen à tel point que chaque nouvelle œuvre, chaque nouveau personnage de n'importe quelle littérature de l'Europe, dès sa naissance, se trouve déjà dans ce système de coordonnées.

À l'intérieur d'un espace culturel européen qui fonctionne comme un patrimoine spirituel commun pour toutes les nations de notre continent, on peut imaginer des sous-espaces nationaux comprenant aussi des constellations, mais composées d'étoiles moins brillantes. Ce sont aussi des personnages ou images « éternels », cependant ils ne sont visibles que d'une distance plus courte, à l'échelle d'une seule culture nationale. À titre d'exemples mentionnons ici des personnages du folklore ukrainien, tels que le Cosaque Mamaj ou Marus'ja de Bohuslav, ou Catherine, l'héroïne d'un poème de Taras Ševčenko. Pour chaque Ukrainien, ces images ont des significations symboliques bien prononcées, tandis qu'aux représentants d'autres cultures voisines, Russes ou Polonais, elles ne disent rien.

Cependant, Ulysse et Moïse, Hamlet et Don Quichotte gardent la même signification pour un Ukrainien, un Russe ou un Polonais. Cela confirme une organisation hiérarchique de l'espace culturel européen. Par ailleurs, à ses confins, cet espace entre en contact avec d'autres espaces culturels basés sur les traditions musulmane ou bouddhique, avec leurs propres constellations.

En revenant aux personnages éternels de la culture européenne, on peut considérer que chacun d'eux est né au point d'intersection de plusieurs lignes représentant des traits spécifiques du caractère humain. Par analogie avec la notion centrale de la phonologie, et notamment avec la notion du phonème, on peut croire que chaque personnage éternel représente un faisceau des marques distinctives le caractérisant. Faust donc est déterminé par sa volonté insatiable d'accumuler des connaissances et par l'absence de scrupules dans la réalisation de cette volonté. Hamlet peut être déterminé par une combinaison de l'aspiration ardente à la justice et d'hésitations concernant les preuves de culpabilité de l'assassin.

On peut aussi constater que l'ascension de tel ou tel personnage au rang d'« éternel » ne dépend pas exclusivement du talent de son auteur. Pour devenir une « image éternelle », le personnage doit comporter au tréfond de sa personnalité deux pôles opposés constituant une source de conflit interne. Cette particularité assure au personnage en question des possibilités de développement, grâce aux rapports changeants des forces qui déterminent sa spécificité.

L'histoire de la perception de l'image de Don Quichotte est une bonne illustration de cette idée. Ce héros du roman de Cervantès est qualifié par deux traits distinctifs : sa noble intention de défendre tous les opprimés et humiliés, et une incapacité complète à comprendre la réalité. En fonction du temps et du lieu, un de ces traits devient plus important que l'autre, ce qui change d'une manière radicale la caractéristique générale du personnage.

L'histoire de la culture ukrainienne nous donne deux exemples d'évaluation de Don Quichotte tout à fait différente. Ivan Franko en 1913 a recréé certains épisodes

du roman espagnol sous la forme d'un poème. Il a grandement apprécié le personnage de Cervantès et même tenté de s'identifier au chevalier errant. Dans l'interprétation de Franko, Don Quichotte est un personnage tout à fait positif qui incarne la poésie de la vie. Cette attitude d'un auteur ukrainien envers l'hidalgo peut être expliquée d'abord par une certaine parenté d'âme entre Franko et Don Quichotte. En raison de son tempérament de combattant, Ivan Franko a plusieurs fois mené des guerres idéologiques contre des forces supérieures en ennemis, et les résultats de ces batailles étaient toujours imprévisibles. D'autre part, la réalité socio-culturelle de la Galicie à la fin du XIX^e siècle ne permettait pas plus d'espoir en la victoire des idées d'Ivan Franko que la réalité de l'Espagne du début du XVII^e siècle ne laissait escompter à Cervantès le triomphe de ses idéaux.

Un exemple tout à fait différent d'évaluation du personnage de Don Quichotte nous est donné par l'académicien Oleksandr Bilec'kyj dans son article qui date de 1935¹. C'était l'époque de la fin des illusions liées à la renaissance de la culture ukrainienne des années 1920. Plusieurs collègues et amis de Bilec'kyj furent fusillés ou envoyés au Goulag sous le faux prétexte d'appartenance aux organisations anti-soviétiques. Leurs tentatives de s'opposer à la barbarie du parti unique et omnipotent ont été considérées par des gens plus prudents comme du « don-quichottisme » pur, sans aucun fondement. Ce climat politique est bien reflété dans cet article. O. Bilec'kyj condamne Don Quichotte qui ne sait pas tenir compte de la réalité, qui n'est qu'un fainéant arrogant et fou. Il essaye même de faire croire au lecteur que Cervantès lui-même n'aime pas ce personnage et que le vrai héros du roman est Sancho Pança qui ne se fait pas d'illusions, se tient toujours debout, et ne perd jamais pied. Une telle aberration chez un des meilleurs historiens ukrainiens de la littérature mondiale est compréhensible : elle fut déterminée par les événements politiques de son temps.

Si les personnages éternels de la culture européenne sont présents dans les œuvres de fiction comme des créatures en chair et en os, leur vie dans les articles à thème politique et social est beaucoup plus triste. Ils deviennent des figures en deux dimensions, sans relief ni couleur, et ne conservent plus qu'une seule de leurs particularités qui commence à jouer un rôle déterminant et exclusif. C'est le cas, par exemple, du publiciste ukrainien Dmytro Doncov. En concordance avec sa théorie selon laquelle l'Ukraine doit être guidée par une élite spirituelle restreinte, capable d'imposer sa volonté à la masse inerte de la population, il a baptisé les premiers du nom de « Don Quichotte » et les derniers — « Sancho Pança ». Ainsi le héros de Cervantès est considéré comme un aristocrate assoiffé d'idéal et son serviteur comme un matérialiste vulgaire n'ayant que de bas instincts. Pour comprendre Doncov on doit se souvenir que les articles en question datent de l'époque qui suit la révolution ukrainienne manquée de 1917-1920.

Un des personnages éternels cités le plus souvent par des poètes ukrainiens est Prométhée. Sur le sol ukrainien, le mythe de Prométhée s'est différencié de son prototype grec. Le héros fait sa première apparition dans la littérature ukrainienne dans l'introduction au poème « Caucase » (1845) de Taras Ševčenko. D'une part, il garde tous les signes distinctifs du mythe grec :

Depuis la nuit des temps
Un aigle torture là-bas Prométhée.

Chaque jour il détruit
Ses côtes et son cœur².

Mais cette constatation se transforme soudain dans une prophétie marquée d'une compassion ardente envers le martyr :

Il détruit son cœur,
Mais ne le vide pas
Du sang vivant,
Et le cœur vit de nouveau.
Notre âme ne meurt pas,
Ne meurt pas notre liberté³.

Ce « notre », tellement personnel et cette assimilation du peuple au martyr de Prométhée sont significatifs : Prométhée devient le symbole de la lutte des peuples caucasiens contre l'Empire russe pour leur survie et leur liberté. En même temps l'aigle du mythe grec est associé aux armoiries de l'Empire — un aigle bicéphale.

On trouve un écho de cette image de Ševčenko dans le poème de Pavlo Tyčyna, « Le bruissement doré » (« Zolotyj homin », 1918), consacré à la renaissance de l'Ukraine. Le poète mentionne « un oiseau noir » qui vient du champ de bataille (et aussi des « coins pourris de l'âme ») et lui demande :

N'est-ce point toi-même qui depuis des siècles
Crucifiais l'âme humaine ?⁴

On remarque ici un amalgame voulu d'images d'origine païenne et chrétienne, caractéristique de l'œuvre de Tyčyna.

Une autre image de Prométhée (en comparaison avec celle de Ševčenko) a été créée par Lesja Ukrajinka dans son poème dramatique « Dans les catacombes » (« U katakombach », 1905), consacré à la vie des premières communautés chrétiennes. Le personnage du mythe grec n'est pas présent lui-même sur la scène, mais il est évoqué par le héros principal de l'œuvre, l'esclave Néophyte. Au cours d'une vive discussion avec l'Évêque, le Néophyte rejette les principes de la foi chrétienne et déclare son enthousiasme pour Prométhée :

J'en ai assez de l'esclavage en ce monde !
Je rendrai les honneurs au titan Prométhée
Qui n'a pas créé la race humaine esclave,
Qui éclairait par le feu, non le verbe,
Qui a lutté avec acharnement,
Qui fut torturé non trois jours, mais sans fin,
Qui n'a pas appelé le tyran « mon père »,
Mais despote maudit de l'univers,
Prédisant leur mort à tous les dieux⁵.

Ici Prométhée devient une incarnation d'athéisme révolutionnaire, incompatible non seulement avec le christianisme, mais aussi avec n'importe quelle religion. Cette œuvre fut écrite pendant la révolution russe de 1905, et les monologues de Néophyte contre l'esclavage ont eu dans ce contexte social une expression très nette. Prométhée qui incarne l'esprit de la révolte est devenu le saint patron des forces politiques

radicales, voulant établir un nouvel ordre social. L'historien de la littérature ukrainienne Mykola Zerov a remarqué que Lesja Ukrajinka a plusieurs fois recouru à ce personnage :

« Elle a béni du nom de Prométhée la lutte pour des conditions plus humaines de vie (*'Fiat nox !'*). Prométhée servait d'exemple à Iphigénie pour renforcer son âme douloureuse (*'Iphigénie en Tauride'*), la prophétesse Cassandre le cite dans le poème dramatique portant son nom. »⁶

Le personnage de Prométhée fait son apparition dans la poésie soviétique ukrainienne d'après guerre en 1946 dans un poème d'Andrij Malyško portant en titre le nom de ce héros mythique. Cependant la comparaison avec Prométhée d'un soldat blessé de l'Armée rouge, fait prisonnier de guerre et assassiné par des nazis, n'est pas bien fondée. Rien dans l'histoire racontée par le poète ne correspond au mythe grec. Même le feu qui dans le mythe signifie un don précieux du héros à l'humanité est devenu chez Malyško la cause de sa mort car les nazis l'ont brûlé. À vrai dire, Malyško ne fait allusion dans son œuvre qu'à l'image du Prométhée-martyr de l'aigle symbolisant l'occupation du Caucase par l'armée du tsar, l'image créée par Taras Ševčenko dans son poème « Caucase ». C'est ce Prométhée de Ševčenko (déjà transfiguré par rapport au mythe grec) qui inspirait Malyško. Le trait commun de ces deux Prométhées de la poésie ukrainienne, c'est leur intransigeance face à un ennemi plus fort.

En 1905, Ivan Franko, grand poète, savant et homme politique ukrainien, crée son poème « Moïse » en recourant à ce personnage biblique et en transposant en même temps les péripéties de l'histoire de l'Exode biblique dans la réalité de l'Ukraine au début du xx^e siècle.

Si dans la Bible, Moïse joue toujours le rôle d'intermédiaire entre Dieu et son peuple, transmettant les demandes de Dieu, et s'il doute parfois seulement de ne pas être en mesure d'accomplir l'ensemble des prescriptions divines, le personnage d'Ivan Franko est différent.

Fidèle à la logique des événements décrits dans l'Ancien Testament, le poète ukrainien a enrichi le caractère de Moïse. Impressionné jusqu'au plus profond du cœur par les souffrances de son peuple pendant son errance à travers le désert, déçu par le manque de volonté de la part du peuple pour surmonter les innombrables difficultés, le Moïse de Franko tombe en dépression, il révisé ses activités, il remet en question la justesse de la voie choisie :

Que signifie promettre la liberté
À une foule qui n'a pas de sol ?
N'est-ce pas la même chose que d'arracher un chêne
Et le jeter au fleuve ?⁷

Même pour notre temps ces paroles de Moïse restent valables : quatre-vingt-dix ans après la création du poète, le problème de la liberté donnée à un peuple, pas assez mûr pour gérer ses affaires et pour utiliser la liberté à bon escient, reste à l'ordre du jour sur les immenses territoires affranchis du totalitarisme.

Les réflexions pénibles et amères du Moïse de Franko concernent aussi le rôle du guide spirituel du peuple à l'époque de la révolution. Pour avoir trop insisté sur la

nécessité d'accomplir des prescriptions divines, il a été chassé par les Hébreux hors de leur camp. Il veut savoir quelle erreur il a commise, pourquoi ses efforts connaissent une fin si dramatique. Moïse se demande s'il n'a pas imposé aux Hébreux sa propre volonté au lieu de celle de Dieu.

Le point culminant du poème est le dialogue entre Moïse et Azazel, le « sombre démon du désespoir ». Ce démon essaye de persuader Moïse qu'il se trompe, que la « terre promise » est en réalité un endroit aride et désertique et que son idée fixe ne vaut rien. Cependant le prophète réussit à surmonter la tentation et rétablit sa communication avec le Dieu qui lui a annoncé que le peuple de Moïse doit atteindre le royaume de l'Esprit :

Voilà votre terre promise
Sans frontières, étincelante,
Tu y as conduit toi-même
Mon peuple sans te rendre compte⁸.

Ainsi, selon Franko, la libération spirituelle du peuple doit précéder sa libération « matérielle ». Idée intéressante, surtout si l'on compare avec les slogans démagogiques des leaders de la révolution de 1905.

Ivan Franko a eu raison de souligner dans sa préface au poème que le thème de son Moïse n'est pas biblique, mais le sien propre, « en dépit du fait qu'il est fondé sur un récit biblique »⁹. Bien évidemment, en écrivant son « Moïse » il n'a pas voulu seulement procéder à une « élaboration » même originale du texte du Pentateuque, mais plutôt exprimer ses propres idées en exploitant un sujet bien connu des lecteurs.

Un autre personnage de l'Écriture sainte auquel ont recouru plusieurs auteurs ukrainiens est la Vierge Marie. Le premier fut Taras Ševčenko dans son poème « Marie » (1859) où il narre l'histoire apocryphe d'une rencontre de Marie avec un prédicateur d'où naîtrait Jésus, mais l'image de Marie reste au second plan car ce poème est consacré plutôt à la vie de Jésus. Néanmoins, après la mort de son fils, on voit Marie rassembler les apôtres :

C'est toi, Marie, qui les as réunis,
Toi qui leur doute et leur peur
As dissipé comme la balle du grain !
Par ton mot saint et enflammé¹⁰.

Après quoi les apôtres sont partis dans différents pays propager la nouvelle religion, et Marie, tombée en pauvreté totale, est morte de faim. Ainsi Ševčenko a repris et mis dans un cadre biblique, si important dans son œuvre, le thème du sermon prophétique et de la propagande politique par la poésie.

C'est d'un autre point de vue que Pavlo Tyčyna contemple l'image de Marie dans son petit cycle poétique « Mater Dolorosa » (« Skorbna Maty », 1918), écrit au début de la lutte fratricide en Ukraine. Le principe constructif du poème est un contraste criant entre la gloire de la Sainte Vierge chantée par la nature et l'horreur qu'elle éprouve à la vue des événements tragiques de la guerre :

C'est terrible ! Le cœur humain
Est devenu extrêmement pauvre¹¹.

Marie rencontre les apôtres qui cherchent désespérément Jésus. Elle leur dit qu'au lieu de la Judée ou la Galilée il faut aller en Ukraine où, dans chaque maison paysanne, ils verront au moins « son ombre crucifiée ». Le personnage de Marie est marqué dans cette œuvre de Tyčyna d'une résignation profonde. Quand le vent la salue en prononçant la formule consacrée : « Christ est ressuscité, Marie ! » ; elle répond : « Je ne sais pas. » Et elle ajoute :

Il n'y aura jamais rien de bien
Dans ce pays ensanglanté¹².

Un critique ukrainien Leonid Novyčenko a souligné que l'image de Marie a plusieurs facettes : « Mère de Dieu, mais aussi de l'Ukraine et, probablement mère défunte du poète, ressuscitée par la force de l'imagination, elle marche à travers les champs, seule avec sa profonde douleur. »¹³ Bouleversée par l'agonie du pays où « Jésus est né pour la seconde fois et qu'il a tant aimé », Marie tombe morte sur son chemin tandis que « les anges au ciel n'en savaient rien ». La Mater Dolorosa de Tyčyna est proche du personnage de la Mère de Dieu dans les légendes apocryphes où elle demande à son Fils de libérer des pécheurs de l'Enfer. Elle devient l'incarnation de la miséricorde à tel point qu'elle meurt de compassion pour les souffrances du peuple ukrainien.

Le poème de Jurij Klen, « Mère de Dieu » (« Boža matir »), représente un rare exemple dans l'histoire de la littérature en tant que réplique au poème de Tyčyna, écrite dix-sept ans plus tard. Si Pavlo Tyčyna dans sa « Mater Dolorosa » fait écho aux événements de la guerre civile, Jurij Klen généralise la pénible expérience de la collectivisation qui a emporté incomparablement plus de vies humaines. Au début du poème (tout comme dans l'œuvre de Tyčyna), Marie marche à travers la steppe en demandant aux gens : « Où est mon fils ? Vous l'avez rencontré, peut-être ? » Mais les gens gardent silence et s'éloignent d'elle. Ils ont peur. Enfin un vieillard lui annonce :

Ils l'ont crucifié à tous les croisements des chemins,
Et il est mort, ton gai Jésus¹⁴.

À la différence de la Mater Dolorosa de Tyčyna, la Mère de Dieu de Klen ne meurt pas de chagrin, mais s'éloigne et disparaît dans les champs : elle ne trouve même pas de mots pour exprimer sa douleur. Dans une postface poétique, Klen dit que le chemin qui mène vers le Dieu lointain s'est couvert de ronces, mais les traces de sa Mère se sont couvertes de fleurs. La seule chose qui reste au peuple privé de son Dieu, c'est le souvenir de la Mère, partout présente : la forêt qui bleuit au loin ressemble à la robe de la Sainte Vierge, la rivière est comme sa ceinture. Ainsi l'idée principale de Jurij Klen est que si Dieu est chassé de toutes parts, il nous reste la nature devenue un temple grâce à la Mère de Dieu dont la présence assure la survie spirituelle des hommes.

Les œuvres de Tyčyna et Klen forment un diptyque qui reflète deux différentes étapes de la tragédie ukrainienne du xx^e siècle, marquées non seulement par d'énormes pertes humaines, mais aussi par des cataclysmes d'ordre moral, la destruction des traditions populaires, et l'apparition d'un vide immense à leur place.

Parmi les personnages des mythes et légendes européens plus proches de notre temps, deux sont importants pour la culture ukrainienne : Don Juan et Faust.

Certes dans plusieurs littératures européennes, l'histoire de Don Juan fut d'assez longue durée. La littérature ukrainienne a remarqué ce personnage seulement au début du XX^e siècle. Lesja Ukrajinka écrivit son drame *L'amphitryon de pierre* (*Kaminyj hospodar*) en 1912. À ce sujet le critique Jacques Morel déclara au colloque tenu à Paris en 1982 sur l'œuvre d'Ukrajinka :

« Sans aucun doute possible, la poétesse a voulu, dans son drame, présenter une sorte de synthèse (au reste très sobre) des virtualités diverses offertes par le mythe moderne de Don Juan, en la rendant aussi transparente et efficace que possible auprès de ses contemporains. [...] L'œuvre est fidèle pour l'essentiel au mythe hérité. »¹⁵

C'est vrai qu'il s'agit de certains détails de l'action ou du décor empruntés par Lesja Ukrajinka à d'autres auteurs. Mais il est difficile d'être d'accord avec le chercheur français si on analyse le noyau idéologique du drame ukrainien.

Le déroulement des événements dans *L'amphitryon de pierre* est tout à fait original, et le poète russe Pavel Antokol'skij a eu raison de souligner que la poétesse ukrainienne polémique avec toute la tradition du donjuanisme et défie Mozart, Byron, Puškin et beaucoup d'autres¹⁶.

En effet, la tradition donjuanesque affirme la supériorité de Don Juan, cet éternel vainqueur, sur les femmes, ses victimes. Lesja Ukrajinka crée un Don Juan plus faible que Doña Anna : il est vaincu par elle. La tradition du mythe nous montre une opposition irréconciliable entre Don Juan et le Commandeur. Dans le drame ukrainien, cette opposition disparaît à la fin du dernier acte quand Don Juan lui-même se transforme en Commandeur. Selon le mythe, chaque femme qui rencontre Don Juan oublie tout pour son amour envers lui. Dans l'œuvre de Lesja Ukrajinka, Doña Anna, après certaines hésitations, choisit le pouvoir, en mettant ses sentiments au second rang.

On pourrait prolonger la liste des désaccords voulus entre la tradition du mythe de Don Juan et le drame de la poétesse ukrainienne. Mais soulignons la double défaite du héros de la légende dans *L'amphitryon de pierre* :

- une défaite personnelle, sa capitulation devant une femme plus forte que lui ;
- et une défaite sociale, la capitulation de son idéologie de la liberté anarchique devant la force que donne le pouvoir.

Ce double fiasco remplace, dans l'œuvre de Lesja Ukrajinka, l'échec traditionnel de Don Juan puni par le ciel pour ses péchés.

D'après la poétesse ukrainienne, Don Juan s'est trahi lui-même, il a trahi sa nature anarchique et rebelle à la société. Don Juan a accepté d'entrer dans le monde d'interdépendances hiérarchiques pour devenir un des maillons d'une longue et lourde chaîne du pouvoir. Cette métamorphose d'un individu qui se présentait d'abord comme un révolutionnaire et qui finit par se subordonner à l'ordre existant fut typique de la période entre les deux révolutions de 1905 et 1917 dans l'Empire russe. Quant au personnage principal féminin, Doña Anna, son caractère d'acier, c'est la volonté de vaincre, propre à Lesja Ukrajinka elle-même.

On trouve parfois dans les œuvres d'écrivains ukrainiens une utilisation partielle de certains traits ou motifs liés à tel ou tel « personnage de mythe ». Par exemple, dans le poème « L'enterrement » (« Pochoron », 1899), Ivan Franko s'adresse à un

épisode de la légende de Don Juan, et notamment la rencontre du héros avec la procession de ses propres funérailles (cet épisode avait déjà été élaboré par Prosper Mérimée dans « Les âmes du Purgatoire », par Alexandre Dumas père et par le poète espagnol José Zorrilla). Mais dans le mythe de Don Juan la rencontre du pécheur avec sa mort le pousse au repentir, lui interdit d'enlever une nonne du couvent, lui ouvre les yeux sur sa vie.

Franco a laissé la rencontre de son héros avec ses obsèques en tant que cadre du tableau, mais le tableau lui-même est tout à fait différent. Myron, le chef du peuple révolté contre ses oppresseurs, au dernier moment, avant la victoire finale du peuple, est passé dans le camp de ses adversaires. Il explique sa trahison en disant qu'il s'est persuadé que le peuple n'était pas assez responsable pour supporter le poids de sa liberté : dans cette situation, la défaite est plus utile pour le peuple que la victoire. En pleine nuit, Myron voit le cortège funèbre accompagné de l'armée populaire et d'une grande foule. Dans le cercueil se trouve le corps de Myron-guide populaire, et quand Myron-le traître approche, le sang commence à couler des plaies de Myron assassiné. La foule reconnaît alors Myron, le traître, et l'enterre vivant sous le cercueil de Myron, héros populaire.

Voilà le motif du dédoublement recréé par I. Franco d'une manière originale. Tout d'abord, il faut reconnaître que ce motif est transféré du monde des relations personnelles dans l'univers des relations sociales. D'autre part, au lieu de la fin optimiste de l'histoire du Don Juan de Marañá, la conclusion du poème de Franco est tragique : la disparition du traître ne sauve pas le guide populaire.

En outre, il faut dire que le thème de la trahison était toujours actuel dans l'histoire de l'Ukraine. Entourée par des puissances plus fortes qu'elle-même et presque toujours dépendante d'elles, l'Ukraine fut obligée de trouver la solution à ses problèmes dans des alliances temporaires et fragiles. L'armée cosaque subit plusieurs fois des défaites sur les champs de bataille à cause des trahisons de ses alliés, les Tatars de Crimée. Les rois polonais ont plusieurs fois rompu la parole donnée aux hetmans ukrainiens et refusé d'honorer leur signature sous les traités de paix. Le comportement des tsars russes envers l'Ukraine fut marqué d'interprétations arbitraires des accords conclus et de leurs violations. Cette atmosphère de trahison totale empoisonnait aussi la vie interne de l'Ukraine où une bonne partie des chefs militaires sont souvent passés d'un camp vers l'autre, même plusieurs fois.

C'est pourquoi Ivan Franko demande dans son Épilogue au poème « L'enterrement » :

Est-ce que notre chemin est juste ?
 Pourquoi avons-nous tellement de renégats ?
 Et pourquoi n'ont-ils pas peur de leur apostasie ?
 Pourquoi ce dédain pour leur propre étendard ?
 Pourquoi préfèrent-ils les champs d'autrui
 Au travail sur leur propre terre ?¹⁷

Il est à souligner que pour les nations opprimées en lutte pour leur survie, pour la sauvegarde de leurs langues et cultures, le problème de la trahison ne se pose pas de la même manière que pour les nations libres. Lorsque la Pologne, par exemple, est devenue à la fin du XVIII^e siècle un pays occupé et divisé entre ses voisins plus puissants, Adam Mickiewicz a créé le personnage de Konrad Wallenrod (dans le poème

du même titre), le chevalier qui sauve son peuple en trahissant l'occupant. Ce poème a même engendré un terme — le « wallenrodisme » — largement utilisé au XIX^e siècle.

Les héros des mythes européens ont reçu dans l'histoire de la littérature ukrainienne des appréciations variées. C'est naturel s'il s'agit de différences d'approche individuelles, mais ici il s'agit de changements d'attitude envers un personnage du mythe liés à des événements d'ordre politique dans le pays. Cette situation redevient typique pendant quelques décennies de la période soviétique, quand, selon une expression de Leonid Pljušč, les poètes se laissaient guider par les exigences politiques du moment¹⁸.

Ainsi les auteurs ukrainiens qui, de bon gré ou par la force des circonstances, ont accepté l'idéologie communiste furent tôt ou tard obligés de procéder à la « revalorisation des valeurs ». Ils ont dû renoncer à leurs anciens idéaux et même pire : les condamner ouvertement et sans équivoques. Au début des années 1920, Mykola Hvylovyj a essayé de marier l'image de la Vierge Marie avec l'idée de la révolution vue d'une manière romantique (« Du brouillard lointain, des lacs tranquilles de la Commune d'Outre-Mont murmure un bruissement : c'est Marie qui vient. »), mais son expérience n'a pas été développée. Plus typique fut l'exemple du poème de Pavlo Tyčyna « Faust marche à travers l'Europe » (« Chodyt' Faust po Evropi... », 1923). La liaison directe de ce Faust avec son prototype goethéen est soulignée par une transformation comique du premier monologue du savant légendaire dans la tragédie allemande :

J'ai compris les énigmes du ciel,
J'aime la philosophie,
Je peux jongler avec les chiffres...¹⁹

Mais plus inattendue encore est l'apparition de Faust avec un bréviaire entre les mains. Ce détail est mentionné deux fois par Tyčyna, au début et à la fin du poème. Ce Faust travesti essaie d'expliquer son comportement :

Je porte en mon âme des chaînes d'ascète,
Je n'ai rien contre les religions,
Je ne me révolte pas, mais j'écris
Des livres, des livres, des livres²⁰.

Dans ce poème, Faust est opposé à Prométhée, qui restait peut-être le seul personnage des mythes européens bien accepté par les adeptes de Marx, car ce dernier l'a considéré comme le premier parmi les saints et les martyrs. Le Faust de Tyčyna désapprouve Prométhée pour son esprit de révolte : « Tu veux créer un monde nouveau ? Mais pourquoi es-tu toi-même sans emploi ? » Prométhée, en réponse, désavoue son interlocuteur : « Tu n'es pas Faust, tu es un petit seigneur, et je vais tout de suite prendre mon marteau ! » D'une manière probablement involontaire, Tyčyna a reflété ici l'attitude réelle des « révolutionnaires » envers les intellectuels : au lieu de continuer la discussion ils prennent leur arme en main et donnent la parole, comme disait Vladimir Majakovskij, « au camarade Mauser ».

Notons entre parenthèses que le personnage de Hamlet a subi semblable opération sous la plume de Mykola Bažan qui l'a traité dans son poème « La mort de Ham-

let » (« Smert' Chamleta », 1932) de « snob de l'hypocrisie ». Cette idée fut reprise, un demi-siècle après, par Borys Olijnyk, qui est allé même plus loin :

Pendant les éruptions des volcans
Sur les terres et au fond des cœurs,
Nous marquons de nos mépris
Les hésitations de Hamlet²¹.

En revenant à la légende de Faust, il faut dire qu'elle a trouvé une transformation de plus dans le drame d'Oleksandr Levada, *Faust et la Mort (Faust i Smert'*, 1960). Le début des années 1960 fut marqué en Ukraine par l'organisation à Kiev d'un Institut de cybernétique (le premier en Union Soviétique) et par le développement accéléré de cette branche de la connaissance, provoquant des craintes concernant le sort de l'humanité qui risquait d'être subjuguée par des robots. O. Levada a créé une paire de personnages qui imitent ou plutôt parodient le couple Faust-Méphistophélès de Goethe. Comme Faust, le cybernéticien Vadim est assoiffé de connaissance. Et comme Méphistophélès le robot Méchanthrope se moque de lui, mais en même temps il est prêt à réaliser les souhaits de son maître. La situation se complique par le fait que Méchanthrope est une créature de Vadim. L'individualisme primaire de ce dernier, qui veut utiliser ses connaissances exclusivement dans son propre intérêt, conduit les événements à la mort tragique du cosmonaute, dont la femme Irène tombe amoureuse de Vadim. Méchanthrope joue le rôle de Méphistophélès chez Goethe. Et Irène ressemble bien à Hélène, qui fait son apparition devant Faust dans la deuxième partie de la tragédie. Sa profession (elle est peintre) souligne cette ressemblance : Hélène fut considérée comme l'incarnation de l'art et de la beauté antique.

Dans le texte du drame, l'attention du lecteur est attirée par une polémique de Levada avec son grand prédécesseur. Il s'agit de l'interprétation du fameux aphorisme de Faust sur l'instant arrêté. L'auteur ukrainien croit qu'arrêter un instant est complètement inutile car chaque moment signifie la fin d'une chose et le commencement d'une autre :

Faust, Faust ! Tu as eu tort !
C'est ta fatigue qui a rêvé de repos...
Tu as arrêté dans ton cœur l'instant
Qui jamais ne peut s'arrêter, —
Car sa fin devient un début, —
Et tes incantations s'abolissent
Là où la fin devient début²².

Cette déclaration du cosmonaute peu avant sa disparition fait écho aux paroles de sa mère qui veut éloigner le moment de séparation avec lui, juste dans l'esprit d'aphorisme de Goethe :

Que soit arrêté l'implacable torrent du temps !
Instant ! Deviens heure, jour, jour et nuit !²³

Peut-être la dernière modification du personnage de Faust dans la littérature ukrainienne fut le héros du poème d'Igor Muratov, « La tentation », écrit au début

des années 1960. Méphistophélès lui propose la jeunesse éternelle en échange de sa mémoire. Son raisonnement est très simple : en comparaison avec la vie pleine d'événements réels, les souvenirs, qui ne sont que des traces du passé, ne valent rien. Cependant Méphistophélès ne réussit pas à séduire ce Faust moderne, qui comprend que sa personnalité est formée par l'ensemble des faits de sa vie, et que, perdant sa mémoire, il perdrait aussi son identité.

Il est difficile de dresser un bilan bref et clair de la spécificité de la participation de ces personnages à la littérature ukrainienne : trop de facteurs hétérogènes influencent le tableau général. Pour le moment, il semble plus pratique d'établir une typologie hiérarchisée des héros des mythes européens, entrés dans la conscience commune des Ukrainiens. Comparés avec le grand ensemble des personnages légendaires, ils pourront donner une idée des principes du choix de tel ou tel héros fait par la culture ukrainienne. Après cela, on peut construire une hiérarchie des héros choisis, en prenant pour base la fréquence d'apparition d'un personnage ou d'un autre dans les œuvres des écrivains ukrainiens. La construction obtenue témoignera de l'importance relative des recours de la littérature ukrainienne aux différents personnages de la culture universelle. Ce schéma comparé à celui d'autres cultures (suivant la même méthode) dans leur absorption des mythes européens est susceptible de révéler une certaine spécificité de la culture ukrainienne. Cette approche peut finalement aboutir à la création d'une typologie des littératures fondée sur l'utilisation des grands mythes européens par chaque culture.

Paris, 1995.

1. O. Bilec'kyj, *Zibrannja prac' u 5 tt. (Œuvres choisies en 5 volumes)*, Kiev, 1966, 5, p. 341.
2. T. Ševčenko, *Kobzar*, Kiev, 1987, p. 261.
3. *Ibid.*, p. 261.
4. P. Tyčyna, « Zolotyj homin » (Le bruissement doré), in id., *Tvory v 2 tt. (Œuvres en 2 volumes)*, Kiev, 1976, 1, p. 45.
5. Lesja Ukrajinka, « U katakombach » (Dans les catacombes), in id., *Zibrannja tvoriv u 12 tt. (Œuvres choisies en 12 volumes)*, Kiev, 1976, 3, pp. 261-262.
6. M. Zerov, *Do džerel (Aux sources)*, Munich, 1946, p. 173.
7. I. Franko, « Mojsej » (Moïse), in *Chrestomatija ukrajin'skoji religijnoji literatury (Chrestomathie de la littérature religieuse ukrainienne)*, Munich—Londres, 1987, p. 132.
8. *Ibid.*, p. 138.
9. I. Franko, *Tvory u 50 tt. (Œuvres en 50 volumes)*, 5, p. 367.
10. T. Ševčenko, *Kobzar, op. cit.*, p. 524.
11. P. Tyčyna, « Skorbna maty » (Mater Dolorosa), in *Chrestomatija...*, *op. cit.*, p. 206.
12. *Ibid.*, p. 207.
13. *Istorija ukrajins'koji literatury XX stolittja (Histoire de la littérature ukrainienne du xx^e siècle)*, Kiev, 1993, 1, p. 192.
14. Juryj Klen, « Boža matir » (La mère de Dieu), in id., *Tvory (Oeuvres)*, New York, 1992, 1, p. 129.
15. J. Morel, « Lessia Oukraïnka et le mythe de Don Juan », in *Actes du Colloque Lessia Oukraïnka*, Paris—Munich, 1983, pp. 64-65.
16. O. Babyškin, *Dramaturgija Lesi Ukrajinki (La dramaturgie de Lesja Ukrajinka)*, Kiev, 1963, p. 290.
17. I. Franko, « Pochoron » (L'enterrement), in id., *Tvory...*, *op. cit.*, 3, p. 141.

18. L. Pljušč, « Ol'žyč esy...» (Je suis Olžyč...), *Ukrajins'ke slovo* [Paris], 19 juin 1994.
19. P. Tyčyna, « Chodyt' Faust po Evropi...» (Faust marche à travers l'Europe), in id., *Tvory... op. cit.*, 1, p. 70.
20. *Ibid.*, p. 70.
21. Les vers de B. Olijnyk sont cités d'après M. Il'nyc'kyj, *Bagatogrannist' jednosti (L'unité multi-forme)*, Kiev, 1984, p. 19.
22. O. Levada, « Faust i Smert' » (Faust et la Mort), in id., *Knyga p' "es (Le livre des pièces)*, Kiev, 1975, p. 178.
23. *Ibid.*, p. 127.

КОНСТАНТИН Б. СИГОВ

МУТАЦИЯ «ВНЕШНЕЙ ВОЙНЫ»
И ПОЛИТИЧЕСКАЯ ТЕОРИЯ М. ДРАГОМАНОВА

« ... chacun de nous étant dans l'état civil avec ses concitoyens et dans l'état de nature avec tout le reste du monde, nous n'avons prévenu les guerres particulières que pour en allumer de générales, qui sont mille fois plus terribles ; et en nous unissant à quelques hommes, nous devenons réellement les ennemis du genre humain... »*

(J.-J. Rousseau, « Extrait du Projet de Paix perpétuelle de Monsieur l'abbé de Saint-Pierre », in id., *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1964, III, p. 564, « Bibliothèque de la Pléiade »).

1. Для историка мысли понятие «внешней войны», стертое от привычного склонения в учебниках и обойденное вниманием философов, содержит очевидную двусмысленность: (а) структура понятия предполагает существование «внутренней» войны (коль скоро существует внешняя), но (б) употребление настаивает на исключительно внешнем характере конфликта (зачастую на переключение внутренней агрессии во вне), и затемняет риск пугающей непредсказуемости фронта мы/они.

Разбор этой двусмысленности «внешней войны» в XIX веке еще не опирался на фундаментальный опыт XX века, когда вышла на поверхность неразрывная связь между «внешними» мировыми войнами и «внутренними» геноцидами, между проектом создания единой цивилизации на планете и превращением войн на ней в «гражданские» или внутренние. Старомодная сегодня идеология территориальных государств-наций на исходе XIX века переживала свой апогей в Европе и представлялась неизбежной альтернативой уходящим в прошлое империям Австро-Венгерской, Российской, Османской. Распад этих архаических образований на серии республик казался концу того столетия либеральным «концом истории» *sui generis*.

Война на Балканах и спор империй о Константинополе пошатнули надежды на «прогрессивное» преобразование классической формулы Клаузевица о войне как продолжении внешней политики иными средствами¹.

Теперь проблема состоит в оборачивании формулы и вопрос приобретает иную глубину: *как и почему политика — не только внешняя но и внутренняя — становится продолжением войны?*²

Возврат к гоббсовскому определению отношений между государствами как «природному состоянию» («состоянию войны»; как известно, по Гоббсу *status naturalis* есть *status belli*) преломляется на пороге XX века в новых стратегиях «внешнего» и «внутреннего». Зона смещения этих порядков, сдвига понятий, отсутствия неоспоримых границ и, по существу, — *непродуктивность кардинальных разграничений внутреннего/внешнего* (политико-антропологических, философских, богословских, исторических) *остаётся слепой точкой горизонта деградирующих империй*.

Остановимся на редком исключении из этого общего правила.

2. «Славянский вопрос на Балканах является нашим внутренним вопросом» — эту официальную позицию российской администрации подвергает анализу в серии статей историк и политэмигрант Михаил Драгоманов (1841-1895). В работе *Турки внутренние и внешние* (Женева, 1876) Драгоманов ставит вопрос о границах произвола самодержавной бюрократии («турецкие порядки в России») и о международных плодах этого внутреннего произвола: «Турецкие порядки в России в течении всего XIX века были лучшею опорой турецкого господства в Константинополе.»³ Опорой и оправданием, вчера и сегодня. До и после Севастопольского поражения Петербург не желал замечать насколько он способствует тому, чтобы «существование Турции и луна на св. Софии обеспечены были надолго»⁴.

Византия и ее топика у Драгоманова связаны скорее отношением отталкивания с «византизмом» в духе К. Леонтьева (1831-1891)⁵. «Константинопольский аргумент» включен у Драгоманова в совершенно иную логику:

«Поставьте в России на место турок внутренних самую элементарную человеческую и национальную свободу, и турки внешние, а дальше и всякая мадьяризация и германизация славян, всякая полонизация русинов и т.п. не продержатся и трех дней. Я знаю также, что турки могут и не побить еще, а если побьют, то мы все-таки останемся дома рабами турецких порядков, если теперь повторим ту же ошибку, которую сделали многие довольно даже благомыслящие и неглупые люди во время польского восстания 1863 г., а именно, пустились звать общество к ополчению на врагов внешних, не заручившись сначала, или не требуя хоть рядом с этим, внутренних учреждений, политических прав, которые одни могут обеспечить плоды и внешних побед...»⁶

Данную логику впоследствии будет развивать Владимир Соловьев (1853-1900), удаляясь от Драгоманова лишь в одном существенном пункте: уповании на историческое преобразование цинических («падших») правил

внешней политики по правилам, присущим внутреннему устройению полиса (расширенного на все человечество) или даже семьи.

3. Опыт упомянутого польского восстания 1863 г. приучил Драгоманова сдержанно относиться к программам, покоящимся на метафоре «семьи народов». Покуда бесчеловечный порядок царит в доме одного народа, неискоренимой фальшью будут окружены все его походы для благоустройства чужих домов:

«Нечего обманывать себя софизмами, что мол, 'не время, дайте сначала внешних врагов одолеть'. Так обманывали себя и в 1863 г., так обманывала себя и наполеоновская Франция. Мы не говорим, что нужно пользоваться временем, когда правительство нуждается в общественной поддержке для войны внешней...»⁷

Речь о другом: сама война требует коренного пересмотра отношений всех составляющих частей империи. Борьба за освобождение «внешних» славян (сербов, болгар), споры о формах их самоуправления и конституций неизбежно поднимают нерешенные вопросы о положении «своих» славян (поляков, украинцев), мобилизуемых на патриотическую войну.

Эта война повергает в глубокий кризис исторический проект, проникнутый европейским духом XIX века — проект Славянской Федерации или Соединенных Штатов Славян. Ученики и последователи Гердера из Праги, Киева и Петербурга на протяжении столетия вынашивали эту идею и готовили ее осуществление. Но собирательный славянский «Федералист», в отличие от своего атлантического аналога, не воплотился, не обрел свое законодательно-политическое тело.

Склонность мыслить оппозициями часто толкает историков ограничиваться противостоянием двух тенденций: (1) центростремительная метрополия *versus* (2) центробежные «сепаратизмы» периферии. Такая бинарная оптика устраняет (или преломляет на свой лад) иную, третью тенденцию. А она была, хотя и проиграла, будучи оттеснена на задний исторический план двумя монстрами наступающего XX века — неоимпериализмом и национализмом. Эта третья тенденция в Центральной и Восточной Европе XIX века и в лучшие свои дни была хрупка и нестройна. От литературно-романтического утра «славянской взаимности и солидарности» как ей было перейти в национально-политический день?

Сдвиг борьбы с Несправедливостью в племенную плоскость, столкновение польского и российского мессианизмов приводят к расщеплению древа панславизма на пучок враждующих «этноцентризов». Между Сцилой имперской инерции и Харибдой этнической реакции сторонникам федеральных идей Палацкого, Бакунина, Герцена, Костомарова приходилось туго. В ситуации вавилонского «смещения» славянских языков Драгоманов принял свою фамилию, как призвание («драгоман» — толмач посольства); и систематизировал федеральные интуиции в форме Конституции⁸.

Постепенный переход от одной политической формы жизни сообщца к существенно иной «политейе» (термин Аристотеля вспоминает Руссо) как

правило не бывает бесконфликтным. Радикальный сдвиг от абсолютистской Империи к демократической Федерации тем более не мог быть безболезненным. И все же по крайней мере здесь видели путь, а не апорию, возможную динамику, а не кровавый тупик. Трагедия Восточной Европы, ее круги конфликтов и насилий отмечены перерождением природы войны, качественным изменением прежних типов и форм ведения войны, их мутацией.

4. В Новое время на смену классической логики территориальных войн, когда успех и могущество измерялись размерами захваченных чужих земель, вступают в силу совсем иные «алогичные» виды войн: экономические и революционные. Еще Монтескье в известных пассажах *Духа законов* обращал внимание на парадоксы «невидимых» войн банков и торговых портов планеты. Затем Токвиль в *Старом режиме и Революции* увидел специфику революционной эпидемии в «отсутствии у нее своей собственной территории» (универсализм революционеров шел по стопам вождей религиозных войн). И, ускоряясь, на рубеже XIX и XX вв. революционные схватки производят на свет иной небывалый тип войны.

Мы не находим понятия «внутренней войны» у Драгоманова, Соловьева или их современников на Западе⁹. Но вопрос не сводится к выработке концепта. Настоящий вопрос прежде всего затрагивает тот горизонт описания и анализа небывалой «войны навыворот», где смутность, неясность, закрытость самого феномена затемняет мысль о нем, по существу препятствует осмыслению и таким образом делает одной из фундаментальных характеристик его *непродуманность*. (см. § 1)¹⁰.

5. Предвестия о наступлении века «принципиальных идейных войн» содержатся не только в известных предсказаниях Ницше о XX-м столетии, но и в забытых наблюдениях о ходе военных событий, завершающих век прогресса, XIX-й:

«Если бы еще кто-нибудь сомневался в том, что на балканском полуострове России *трудно вести войну только как войну, а не войну из-за ясно поставленных принципов* свободы национальной, политической, социальной, т.е. войну именно революционную, то достаточно было бы немного внимания к той роли, которую мыслит сыграть и играет в течение всего XIX в. Австрия в восточном вопросе, чтобы понять это.»¹¹

Различие между «обычной войной» с одной стороны, а с другой — «войной из-за принципов» в данном случае совсем не теоретическая абстракция. Такое различие указывает на исторически конкретное, практическое препятствие, в которое упирается ведение уже развязанной войны. Мотивы войны всегда тесно связаны с «духом времени» и вынуждены теперь меняться вместе с ним. Мотив конфессиональной войны («против окаянных мусульман») вынужден переплетаться с мотивом либерально-прогрессивной войны («за освобождение и конституцию поработанных народов»). Явная разнородность этих мотивов, вражда их сторонников отражают

исчерпанность несомненных, недвусмысленных резонансов легитимации нападения.

Потому анализ Драгоманова сосредоточен на выявлении исходной противоречивости понятий, все более овладевающих головами европейцев:

«самое понятие Социальная Революция не имеет смысла, если понимать слово революция в обычном значении: гражданской войны... Революция, вооруженное восстание известного меньшинства (большинству нечего восставать), есть понятие круга отношений политических, государственных и там имеет полный смысл, ибо известного меньшинства бывает достаточно для ниспровержения данного внешнего государственного строя и установления другого, хотя не всегда бывает достаточно для упрочения его.

Но что может сделать какое-либо меньшинство в таком деле, как установление общего пользования имуществом, требующего добровольного соглашения и высокого нравственного развития от огромного большинства населения?! тут и не очень крупное большинство не достаточно.»¹²

Чего стоит «вооруженное меньшинство» Драгоманов успел узнать изнутри за годы политэмиграции. Здесь он оказался в среде борцов, которые зеркально противопоставили бюрократической «централизации» Старого Режима — боевой централизм террористических групп. Критике (анти)централистской структуры подпольной психологии и практики Драгоманов посвящает отдельные работы, к которым вынуждены прислушиваться лидеры Народной Воли Желябов и Плеханов¹³. Затем Ленин будет членам партии нового типа «запрещать» Драгоманова, окончательно запутавшего своей критикой марксистское понимание принципа «демократического централизма». Могло ли быть иным отношение к законопослушному ученому, заявлявшему о том, что в настоящей ситуации соглашение

«между либералами не только из собственников, но и людей свободных профессий, и между социалистами в России невозможно до тех пор, пока последние будут настаивать на более или менее непосредственном применении коммунистического идеала и при этом, выставляя на вид свое имя социальных революционеров, будут обнаруживать желание применить этот идеал непосредственно путем гражданской войны.»¹⁴

6. Изнанка «внешней войны» проясняется с новой силой, когда уже после завершения русско-турецкой кампании ряд политических убийств влечет за собою объявление России на военном положении. Политическая агрессия обращается вовнутрь страны, и ход этого обращения прослеживается в статьях «Терроризм и свобода», «Было бы болото, а черти будут», «Чистое дело требует чистых средств» и др. Война тайной полиции с гражданским обществом только мобилизует новых «врагов общественного порядка». Линии фронтов, перерезающих общество превращают его в непризнающий человеческих законов лабиринт. В таком пространстве драгомановский лейтмотив «политической свободы» выглядит белым флагом ищущего перемирия парламентария. Неотложные требования сводятся в *minimum*:

1. Неприкосновенность лица и жилища для полиции.
2. Неприкосновенность всех национальностей в частной и публичной жизни (в школах, судах и т.д.).
3. Свобода и равноправие для всех вероисповеданий.
4. Свобода печати, обучения, сходок и обществ.
5. Самоуправление общин, земств и областей.
6. Земский собор и ответственность перед ним и перед судом всех чиновников¹⁵.

За такие проекты автора не жалуется не только правая пресса, но и левая. *Raison du parti* как и *raison d'État* находят неприличной подобную «ересь конституализма». Ожесточение обеих сторон во взаимном терроре практически не оставляет места для признания законных путей преобразований¹⁶. Существовали ли они еще пусть как открытая возможность? Или мысли Драгоманова были уже несвоевременными (несмотря на решительное стремление этого профессора всемирной истории Киевского университета говорить именно со своим временем всерьез)?

7. Замыкая постановку первого круга вопросов намечаемой здесь темы, нельзя обойти молчанием проблему глубины и свойств мира, нарушаемого как внешней войной, так и внутренней. В словаре эпохи очевидно преобладание воинственных выражений и воинского жаргона над языком примирения. Да и язык этот уже не слушался самих миротворцев:

«Священным словом 'мир' так злоупотребляют со времен знаменитого 'l'empire c'est la paix' (в последнее время ни одна речь в пользу увеличения армий и военного бюджета в европейских парламентах не обходится без панегирика миру), — что уже одно произнесение слова 'мир' заставляет мирных людей довольно подозрительно осматриваться.»¹⁷

Вхождение «смуты» во внутренние пространства страны, города, дома идиомы, ума затрагивает наиболее уязвимые, забывающие о мире стороны человека и радикализует драгомановский вопрос¹⁸: как сопротивляться массивной тотализирующей склонности современной истории к опрокидыванию естественного отношения вещей и превращению внутренней политики в продолжение внешней, и обеих — в продолжение войны?

Kiev, Universitet Kievo-Mogilenskaja Akademija, 1995.

* «... находясь в гражданском состоянии со своими согражданами и в природном состоянии со всем остальным светом, мы предотвращали частные войны только затем, чтобы разжечь тем самым всеобщие, в тысячу раз более ужасные; и объединяясь с рядом людей, — мы на самом деле становимся врагами рода человеческого...» [пер. К. С.]

1. См. R. Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, Paris, Gallimard, 1976.

2. О роли немецкой традиции Realpolitik и утверждении примата внешней политики над внутренней в широком контексте военно-политических теорий и доктрин. См. P. Hassner, *La violence et la paix. De la bombe atomique au nettoyage ethnique*, Paris, Esprit, 1995, стр. 36-38 и далее.

3. М. П. Драгоманов, *Вибране*, Київ, Либідь, с. 249.

4. *Там же*, с. 240.

5. В работах этих современников — интеллектуальных антиподов *par excellence* — можно, пожалуй, указать лишь на одну общую и заветную для обеих мысль (восходящую к Токвиллю): племенные амбиции есть эффект и *средство* нивеллировки Европы, ее прогрессирующего однообразия.

6. *Там же*.

7. *Там же*, с. 251.

8. См. *Вольный союз — Вільна спілка*, Женева, 1884. За «творцом первой русской конституционной теории» (Б. Кистяковским) следовали конкуренты большевиков, кадеты: «Драгоманов первый из русских публицистов дал русской демократии широкую и ясную политическую программу. Он первый резко и отчетливо объяснил русскому обществу смысл и значение конституционного порядка и, в особенности, начало самоуправления». П. Струве, предисловие к М. Драгоманов, *Собрание политических сочинений*, под ред. П. Струве и Б. Кистяковского, Париж, 1906.

9. О безуспешных попытках осмыслить в прежних терминах первый геноцид армян 1895 см. Вл. Соловьев, «Три разговора о войне, прогрессе и конце всемирной истории» (1900).

10. Сужение антропологических оснований политической философии эпохи вытесняет из поля зрения опыт «Невидимой брани» (*ἄβρατος πολεμος*); книга с таким названием выходит в России в 90е годы XIX века и представляет собой выполненный св. Феофаном Затворником (1815-1894) свободный пересказ греческой книги св. Никодима Святогорца (1748-1809), причем греческая версия является вольной адаптацией итальянской книги Лоренцо Скуполи (1530-1610). Проводимые здесь разграничения остаются вне языка комментаторов театра текущих военных действий. Этот язык уже вытесняет и словарь, которым отмечены такие памятники светской культуры, как произнесенная в 1861 году речь П. Д. Юркевича (1827-1874), «Мир с ближними, как условие христианского общежития», см. П. Д. Юркевич, *Философские произведения*, М., изд. Правда, 1990, сс. 351-357.

11. М. Драгоманов, «Внутреннее рабство и война за освобождение», *Собрание политических сочинений*, указ. соч., II, с. 90, курсив наш.

12. М. Драгоманов, «Le Révolté об иллюзиях конспираторов и революционеров» (1882), *там же*, с. 440.

13. См. предисловие Б. Кистяковского «М. П. Драгоманов. Его политические взгляды, литературная деятельность и жизнь», т. I *Центр и окраины, Политические сочинения*, под ред. И. М. Гревса и Б. А. Кистяковского, М., 1908.

14. М. Драгоманов, *Вольный союз*, указ. соч., сс. 75-76.

15. М. Драгоманов, *Терроризм и свобода, муравьи и корова*, Женева, 1880, с. 9.

16. О речевых стратегиях терроризма ср. С. Lefort, «La terreur révolutionnaire», in: *Essais sur la politique, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil, 1986.

17. М. Драгоманов, «Восточная политика Германии и обрусение», том I *Центр и окраины, указ. соч.*, с. 7. (первоначальная публикация: *Вестник Европы*, 1872).

18. Об истории вопроса см. Grace G. Roosevelt, *Reading Rousseau in the nuclear age*, Philadelphia, PA, Temple University Press, 1990; Torbjorn L. Knutsen, «Re-reading Rousseau in the post-cold war world», *Journal of Peace Research*, 31, 3, Aug. 1994.

ИГОРЬ ВИНОГРАДОВ

ЖИЗНЬ И СМЕРТЬ
СОВЕТСКОГО ПОНЯТИЯ «ДРУЖБА НАРОДОВ»

В 1888 году, в предисловии ко второму изданию своей известной работы *Национальный вопрос в России*, великий русский философ (впрочем вполне может быть, что и украинский — спорить не буду, родословную его не исследовал), — итак великий религиозный философ Владимир Соловьев писал:

«Национальный вопрос для многих народов есть вопрос об их существовании. В России такого вопроса быть не может. Тысячелетнюю историческую работою создалась Россия как единая, независимая и великая держава. Это есть дело сделанное, никакому вопросу не подлежащее. Но чем прочнее существует Россия, тем настоятельнее является вопрос: для чего и во имя чего она существует? Дело идет не о материальном факте, а об идеальной цели. Национальный вопрос в России есть вопрос не о существовании а о *достойном существовании.*»

Прошло всего тридцать лет. И оказалось, что это «сделанное» дело — то есть существование великой единой имперской России, которое «никакому вопросу», как представлялось Вл. Соловьеву, уже «не подлежит», — дело это не только такому «вопросу» подлежит, но едва и вообще не развалилось в катаклизмах 1917 года и в огне гражданской войны. Понадобилось так называемое «триумфальное шествие советской власти» по бывшим Российским окраинам (впрочем, уже не по Польше и не по Финляндии), чтобы через уступку новому, коммунистическому национализму (и даже — на время — через разжигание его) в 1922-1924 годах снова загнать отделившиеся было — но уже в качестве советских республик — Украину, Белоруссию и Закавказье в единую с Российской федерацией упряжку. Я имею в виду, как Вы понимаете, длительную борьбу за создание СССР, прошедшую через разные стадии и отмеченную даже серьезным конфликтом между Лениным и Сталиным в 1922 году, —

борьбу, которая завершилась-таки образованием этого нового государственного образования, ставшего историческим преемником прежней «Единой и Неделимой».

Зато вопросу о том, что Вл. Соловьев назвал «*достойным существованием*», было уделено теперь особое и специальное внимание. Ведь необходимо было обеспечить не только *внешнее*, посредством силы, но и определенное *внутреннее* сцепление нового государственного организма. И потому уже в 1917 году, всего через неделю после Октябрьского восстания, в «Декларации прав народов России» было заявлено, что прежняя имперская политика России должна быть «заменена политикой добровольного и честного союза народов России», которая должна вести «к полному взаимному» их «доверию».

Так было заложено основание — пока еще в предварительных, нащупывающих формулах — знаменитому концепту «дружбы народов». Его становление проходит через ряд промежуточных стадий, пока, наконец, в докладе о проекте конституции Союза ССР в 1936 году Сталин окончательно не благословляет термин «дружба» как смыслообразующий, заявив о безусловной удаче опыта образования многонационального государства, у народов которого «развилося чувство взаимной дружбы», «наладилось, таким образом, настоящее братское сотрудничество...» и «прочности которого могло бы позавидовать любое национальное государство в любой части света».

«Дружба народов», «советский патриотизм» как основа новых советских наций, входящих в СССР, — эти формулы были повторены и в докладе Сталина на 18-м съезде партии (1939) и на многие десятилетия определили собою официальный канонический образ СССР.

Все ли в этом образе было той ложью, которую мы так хорошо научились разоблачать задним числом и которая была призвана всего лишь прикрыть собою господство России?

Картина, очевидно, была много сложнее, на разных этапах существования СССР и в разных его регионах бывало по-разному. Ни в коей мере не претендуя на то, чтобы хотя бы в общих чертах обозначить эту тему, выходящую за пределы моих задач, напомним только о том, что даже такие авторы, как Михаил Геллер и Александр Некрич, в своей *Утопии у власти*, признают, что, например, известная политика «коренизации» в первый период существования национальных республик в составе СССР (от принятия конституции СССР до начала первой пятилетки) дала «определенные результаты, в частности в области культуры». И даже считают, что на Украине, например, это были «годы замечательного культурного расцвета, годы культурного Возрождения».

Говорю это, впрочем, не для того, чтобы присоединиться к этому мнению или спорить с теми, кто его не разделяет.

Говорю это только для того, чтобы яснее обозначить контуры того вопроса, который, собственно, меня в этом моем выступлении более всего и интересует. Вопрос же этот прямо связан с предложением, что, очевидно, Сталин имел все-таки, надо полагать, какие-то отнюдь не только демагогические, но и *реальные* основания сказать в 1946 году, после

победы над Германией (выступление перед избирателями), что война, которая явилась как бы своего рода экзаменом советскому строю, доказала способность советского многонационального государства выдержать ее испытания, доказала его *жизнеспособность*. А этого не произошло бы, если бы этот строй действительно держался только на внешнем сцеплении и не было каких-то внутренних — и достаточно серьезных, действенных — сил, его скрепляющих, удерживающих его от распада.

Но если это так, — а предположить это заставляет трезвое отношение к фактам истории, как бы они ни были симпатичны или не симпатичны нам, — если это так, то в таком случае как совместить с таким предположением ту картину стремительного распада СССР, явственные тенденции к которому обозначились уже с самого начала т.н. Перестройки, а в декабре 1991 года нашли свое первое формальное обозначение и закрепление в знаменитых беловежских решениях? Мало того, — не просто распада, происходящего в тех формах более или менее цивилизованного «развода», какие и хотели, видимо, придать ему участники беловежских соглашений, но распада, непременным составляющим компонентом которого стал *резкий рост недоверия, враждебности и просто уже ненависти между прежними «братскими народами»*. То есть всего того, что в течение мгновенного исторического срока разрушило ту реальность, которая в той или иной степени стояла все-таки за вывеской «дружба народов».

Смерть этого понятия была тем самым предопределена. Что и случилось и что у нас, русских, тут же зафиксировал, естественно, язык, который, как известно, не обманешь. Зафиксировал не только тем, что немедленно отторг из живого словоупотребления (хотя бы на уровне прессы) сталинскую формулу, оставив ее разве лишь в виде названия популярного когда-то, а ныне доживающего свой век толстого журнала. Он зафиксировал эту смерть и мгновенным введением действительно в *общее* уже словоупотребление некоего нового понятия, о котором сегодня так много говорят: «ближнее зарубежье».

*

Иронически-печальное это обозначение, внутренне соответствующее в сущности, язвительному разговорному «заклятые друзья», есть в сущности, не что иное, как языковой памятник на могиле «дружбы народов».

Итак, повторяю, речь идет не просто о распаде бывшей советской империи и о том, как и почему это произошло столь быстро и сокрушительно, если учесть, что составлявшие ее национальные организмы связывало нечто большее, чем просто подъяремное существование в общей тюрьме. Речь идет о том, почему распад этот сразу же обрел такие страшные формы поистине беспредельного разгула национального антагонизма, ненависти, насилия, чуть ли не геноцидальных жестокостей на просторах бывшей единой громадной страны.

И именно этот феномен (тоже вносящий, кстати сказать в русском языке, свой тон в интонационно-эмоциональное звучание формулы «ближнее зарубежье») более всего меня сегодня — в общем контексте нашей

темы — и будет занимать. Андрей Зубов, известный русский религиовед и политолог, дал этому феномену очень точное, на мой взгляд, название — *этнопаранойя*. Поистине, оно передает именно само качество того националистического безумия, которое охватило различные народы развалившегося посткоммунистического мира, его поистине почти параноидальный уже характер.

Действительно, что за этим феноменом скрывается? Каковы его истоки? О каких по-видимому *закономерностях* необходимо здесь говорить, раз явление это приняло такой повсеместный характер? Какие объективные процессы социальной психологии за ним стоят?

*

Думаю, что для объяснения здесь мало что может дать указание на то стремление к политической независимости, которое обнаружили после распада коммунистического лагеря страны, в него входившие, и на которое обычно в таких случаях и ссылаются. Это позволяет, может быть, лучше понять поведение *властей* в этих странах, естественно и особо заинтересованных и в том, чтобы управлять суверенными государствами и в том, чтобы не отдать другим ни клочка подвластной им территории. Но из этого объяснения невозможно ни понять, ни принять иного: почему простые люди, давно породившиеся семьями, сердечно дружившие друг с другом, согласились подчиниться воле своих начальников и истреблять соседей с изобретательной жестокостью? Не вековая вражда, а, право же, лишь какое-то помутнение рассудка, массовое помешательство может быть тому причиной. Но откуда оно, это помешательство?

Точно так же трудно объяснить все и, скажем, ненавистью к русским как к главному «коммунистическому» народу, угнетавшему и подавлявшему другие. Этим еще можно было бы кое-как обнять те или иные двусторонние отношения между русскими, с одной стороны, и теми или иными народами бывшего СССР. Но разгул этнопаранойи характерен и для взаимоотношений других народов между собой, особенно там, где идет настоящая война, а Россия пока, слава Богу, еще не дошла в своих взаимоотношениях до такой точки ни с одним из прежних «меньших братьев». Хотя не факт, что и в этом измерении грядут испытания почище парламентских схваток по поводу того же Черноморского флота.

И здесь я снова должен вспомнить статью Андрея Зубова.

При этих общих как будто бы и для Запада, и для посткоммунизма секулярных истоках поразившей нашу эпоху болезни, ее формы и проявления в этих пределах так тем не менее различны. Поэтому сказанное я должен дополнить еще и тем, о чем говорил и писал уже в 1989 году — анализируя тот *духовный вакуум*, который образовался в посткоммунистическом обществе после того, как рухнула социалистическая вера, до этого идеологически скреплявшая общество.

Мы сейчас нередко склонны преуменьшать силу этого скрепления и нередко ситуация представляется нам чуть ли уже не так, что весь народ только и ждал, как избавиться от ненавистных коммунистов, поручить проклятый социализм и т.п. Однако даже одно то уже, что бывшая

партийно-коммунистическая номенклатура отнюдь не устранена от власти и в результате нынешних так называемых «волеизъявлений народа» едва ли не в большинстве бывших советских республик, а в иных именно коммунисты начинают вести за собой все большие массы населения, — одно это уже доказывает, что когда Сталин говорил о новых *социалистических* нациях, о «советском патриотизме», о новых национальных культурах народов СССР, «национальных по форме, социалистических по содержанию», — это было вовсе не пустые слова. Вот почему разрушение социалистической веры, веры в социализм, быстро происходившее с первых же лет Перестройки, вызванной придвинувшимся, наконец, вплотную экономическим и военно-экономическим банкротством «реального социализма», имело такие особенно катастрофические последствия для общества, до этого ею все-таки идеологически скрепленного. Это произошло в таких страшных формах именно потому, что эта *социальная* вера занимала, в сущности, в душах людей коммунистического мира место некой *религиозной* (общемировоззренческой) веры. Той веры, которая дает исходное духовное обоснование человеческому бытию, определяя его смысл и обозначая систему моральных ценностей, связанных с этим смыслом, — веры, которая в России, например, в прежнем своем реальном и собственном бытии в качестве православия была постепенно реально уничтожена в народе всем опытом его жизни под страшным прессом коммунистического режима.

Таким образом, мы и можем найти ответ на вопрос о том, почему же так быстро распалось то, что было так крепко, казалось бы, скреплено. Да именно потому же и распалось, почему было скреплено. Пока эта *псевдовера* функционировала тем не менее как почти религиозная вера, она и могла скреплять своим идеологическим каркасом страну, противодействуя этноцентризму составляющих ее организмов. И наоборот, — как только она рухнула, сразу же рухнули и внутренние преграды на пути к приоритетной самоидентификации народов как самостоятельных наций, а не как частиц некоего единого «советского народа».

Крушение тоталитаризма, который, подобно раковой опухоли, стремился разрушить все живые формы социальности (классы, партии, религиозные доминанции, даже этносы), скрепляя общество собственным тоталитарным идеологическим каркасом, привело к разрушению этого тоталитарного каркаса. А гибель этого каркаса, в свою очередь, заставила общество искать какие-то иные скрепы для своей самоорганизации. И поскольку все иные структуры (из организующих большие коллективы), кроме этнической, были дотла разрушены в прошедшие десятилетия, поскольку и произошел такой неожиданный, до конца никем не предсказанный взрыв этноцентризма в посткоммунистической Европе 1988-1992 годов.

Более того, — здесь же объяснение и тому, почему этот взрыв произошел в такой «этнопараноидальной» форме.

Да именно потому, что рухнувшая социалистическая вера занимала в духовном пространстве людей место, в сущности, почти религиозной веры и так именно и переживалась. Именно поэтому освобожденное ею место

по инерции, так сказать, и потребовало какого-то более или менее *адекватного* заполнения.

И то структурирование массового народного сознания в посткоммунистических странах, которое в силу указанных выше обстоятельств пошло через сгущение и мощный рост этноцентризма, тоже не могло не приобрести поэтому специфический характер возвращения именно в некое *религиозное* — вернее *псевдорелигиозное* — измерение со всеми вытекающими из этого псевдорелигиозного его ощущения и переживания последствиями.

И вот уже методично начинают убивать друг друга вполне дружелюбные при тоталитаризме молдаване и русские, армяне и азербайджанцы, грузины и абхазы, а народности, когда-то с жаром доказывавшие, что они суть один народ, живущий в просто разных культурных традициях, теперь творят каждый над своими «братьями-славянами» такое, что приличный человек не сотворит и с собакой... Тем легче становятся пушечным мясом для безответственных политиков, отвоевывающих для себя «суверенитеты», а инерция войны, насилия, убийства, крови культивирует в них все более зверскую жестокость.

*

Итак, поразившая посткоммунистический мир болезнь может иметь, как мы знаем, самые разные проявления — от взаимного политического вероломства политиков, блюдущих «государственный суверенитет и независимость» вчерашних «братских народов», до озверелого противостояния друг другу этих народов с оружием в руках. И от единодушно-массовой ненависти прибалтов или поляков, грузин или венгров к русским, олицетворяющим для них все, что рождает в них чувство национального унижения, до ответной столь же дружной ненависти едва ли не большинства русских к вчерашним кавказским, прибалтийским и т.п. «младшим братьям» или восточноевропейским бывшим «друзьям» и «союзникам», подвергшим своим «предательским» отпадением своего бывшего «старшего брата» такому неожиданному и сокрушительному национальному унижению. Но истоки этой болезни, которая во всех своих вариантах и проявлениях все равно заслуживает поистине лишь названия *этнопаранойи*, в общем едины. И они лежат, несомненно, не столько в сфере собственно политической, экономической или социальной, сколько в сфере духовной.

Понимание этого обстоятельства не внушает оптимистических надежд в отношении нашего ближайшего межнационального будущего. Уповать на политическое благоразумие государственных мужей и здравый смысл народов, которые должны же понять наконец, что жить в мире и дружбе лучше, чем в ненависти и вражде?

Конечно, все, что можно делать в этом отношении — делать нужно: апелляция к здравому смыслу и утилитарной логике сосуществования не может быть совсем уж бесполезной. Но вряд ли она окажется эффективной в наших нестабильных, только еще становящихся странах. А более радикальное лечение — то есть избавление от самой болезни, а не

от ее симптомов? В нашем секуляризированном и этноцентрически сильно ориентированном уже посткоммунистическом мире, где сама религия, как выражался Вл. Соловьев, превращается уже всего лишь в *атрибут народности*, — как оно возможно, какие есть для этого реальные силы?

По определению такой силой могла бы и должна была стать в наших условиях интеллигенция. И, может быть, раньше всего — та *религиозная* интеллигенция, которая способна высшие религиозные приоритеты, ориентированные на создание подлинной «цивилизации любви», поставить в качестве главных целей всякого собственно национального, национально-культурного самоосуществления. Но такой силой могла бы стать ближайшим образом и вообще вся та интеллигенция, которая действительно предана культуре, ее ценностям и критериям. Ведь культура — это тоже область абсолютных смыслов, обретаемых и утверждаемых через наше относительное и специфическое личное или национальное бытие. И это тоже путь к цивилизации любви, а не ненависти.

Но только где она у нас, эта интеллигенция — и та и другая? Интеллигенция, способная выполнить миссию того поистине *нового апостольства*, к которому взывает эпоха?

В какой мере сегодняшняя интеллигенция посткоммунистического ареала (та самая интеллигенция, отнюдь не без помощи и не без «духовного» руководства, которой народы бывшего социалистического лагеря и оказались столь восприимчивы к вирусу этнопаранойи) — в какой мере она сама способна к необходимому для этого духовному преобразению? К тому преобразению, при котором она только и может пытаться и своей проповедью, и, главное, своим реальным, видимым всему обществу *поведением* преобразить это общество, способствовать возвращению его к духовным ценностям, обеспечивающим стойкий иммунитет по отношению к любым штаммам параноидального вируса? Что-то, как справедливо не слишком много видно (и слышно) сегодня армян и азербайджанцев, возвышающих голос против карабахской авантюры, эстонцев и латышей, не безмолствующих перед позором балтийского апартеида, равно как и русских, готовых подать в суд, защищая шельмуемых в средствах массовой информации «кавказцев» в России...

*

И все же другого выхода у нас интеллигентов, если мы хотим оставаться интеллигентами, нет. Мы можем спорить, расходиться во мнениях, но мы можем и имеем право расходиться во мнениях и спорить лишь в поиске согласия, соединения нас и наших наций не в унитарном единстве государственных объединений, а в свободном обмене и совместной выработке — каждая своим национальным даром — всечеловеческой культуры. Той культуры, в которой каждый останется и эллином и иудеем именно потому, что ее абсолютные ценности равны и для эллина и для иудея, а выработка их всегда личностна — индивидуально или национально.

Всякое *иное* измерение лишает нас возможности обрести то единственное достоинство, которым только и может гордиться любая нация —

быть нацией, вносящей *свой* вклад в *общечеловеческую* культуру, с ее универсальными критериями, а не замкнутой в своем национальном эгоизме общностью.

Говорят, что Сатана — это обезьяна Бога.

Быть русским, или польским, или украинским, или любым другим националистом — это и значит быть всего лишь жалкой обезьяной своей нации — как той соборной личности, у которой есть *свое*, но именно *божественное* предназначение — предназначение, расположенное в универсальном, абсолютном, безусловном, всеобщем, а не относительном, локальном, частно-национальном и эгоистически-замкнутом измерении.

Дай нам Бог всем быть не русскими, украинскими или польскими обезьянами, а подлинными украинцами, поляками и русскими.

И для этого нам, может быть, пора набраться духа и начать наконец межнациональный интеллигентский диалог, собравшись для этого не в Женеве, а, например, в Киеве, Варшаве или Москве.

Moscou, 1994.

ADAM MICHNIK

POLOGNE ET UKRAINE : UN NOUVEAU DIALOGUE

J'ai été anti-soviétique pendant toute ma vie, j'ai été contre la tradition despotique russe, mais j'aime la tradition de l'intelligentsia russe, la tradition de Petr Čadaev, d'Aleksandr Herzen, de Lev Tolstoj, de Vladimir Solov'ev.

Igor' Vinogradov a parlé d'ethno-paranoïa. L'ethno-paranoïa est une caricature de la lutte pour l'identité nationale et la liberté nationale. Mais je veux ajouter aussi un phénomène spécial, qui est l'« empiro-paranoïa » ; cela existe aussi, dans le monde post-communiste. Je ne veux pas préciser maintenant dans quelles nations, parce que je crains que cela n'existe, sous des formes caricaturales, dans chaque nation.

Comme je suis polonais, je préfère donner l'exemple de ma patrie. Nous sommes, théoriquement, dans une situation extraordinaire : chez nous, il n'y a plus réellement de problème de minorités nationales ; cela n'existe plus que sous des formes symboliques. Mais, si vous prenez la presse polonaise de tendance ethnocentrique, regardez par exemple le quotidien *Stowo*. *Stowo* est un journal catholique, autorisé par le Primat polonais. C'est très bien ; mais, chaque mois paraît un supplément, intitulé *Kresy — Blizkoe zarubež'e*. Au premier abord, c'est une très belle idée : il faut écrire et informer sur la situation de la minorité polonaise dans le *blizkoe zarubež'e*, l'« étranger proche », c'est-à-dire en Lituanie, en Biélorussie, en Ukraine, en Slovaquie, en Bohême, etc. Or les positions que l'on trouve dans ce supplément sont des positions d'anti-communisme sauvage, d'un revanchisme extraordinaire, avec une haine ouvertement exprimée.

Dans ce sens-là, en Pologne aussi, il existe, grâce à Dieu, des minorités marginalisées et une « empiro-paranoïa ». Mais si cela existe, en Pologne, il faut poser une question : où sont les sources de ce problème ? En principe, je suis d'accord avec l'analyse du *vacuum* idéologique et culturel. Mais j'aimerais ajouter une observation : à l'époque de la dictature, nous, les dissidents de l'opposition démocratique, nous avons pensé qu'un triangle de valeurs — liberté nationale (c'est-à-dire un État indépendant), droits de l'homme et liberté économique — suffisait pour construire un nouvel État, mais ce n'est pas vrai. Il faut prendre en compte un quatrième facteur, qui est le besoin de sécurité : la sécurité, chaque jour, pour vivre de façon nor-

male, ou la sécurité nationale, qui est l'idée de l'État-ethnie, ou la sécurité religieuse, et alors c'est une tentative d'idéologisation de la religion, de l'Église.

Un modèle excellent de ce dernier point nous est donné par le fondamentalisme musulman, mais cela existe aussi, maintenant, dans les pays du post-communisme. Pourquoi ? Sous le communisme, nous avons habité dans la sécurité des prisons. C'était réellement une prison, mais une prison où nous savions toujours où nous pouvions manger, dormir, etc. Maintenant, nous sommes devenus des hommes libres ; il n'y a pas de problème : la rue, les fleurs, les belles filles, etc., mais nous ne savons pas, dans trois heures, où nous pourrions dormir ; nous n'avons pas l'argent en poche pour manger au restaurant, etc. C'est de la nostalgie. Naturellement, je ne veux pas dire que c'est l'unique facteur, mais on le trouve en Lituanie, en Pologne, en Hongrie, en Ukraine, et probablement en Slovaquie (nous le découvrirons plus tard). Ce retour au communisme ne s'explique pas seulement par l'ignorance de la nouvelle classe politique ; les post-communistes ne sont pas très bien formés pour gouverner dans des pays démocratiques, mais c'est dû surtout à la nature de cette nouvelle promesse : la sécurité dans des conditions démocratiques.

Konstantin Sigov a dit que j'étais comme le comte Gurowski, l'enfant terrible de l'insurrection polonaise de 1830, qui a été l'organisateur de la cérémonie en l'honneur des Décembristes. Mais il faut ajouter qu'après cela, Gurowski a trahi la Pologne : il a signé une lettre de repentir, adressée à Nicolas I^{er} et il a collaboré avec la police secrète... On était alors à un moment vraiment très important dans les relations polono-russes.

A cette époque-là, la poésie de Puškin a fourni un signal très inquiétant. Il faut être vigilant, en ce qui concerne les démocrates russes, puisque Puškin, le chantre de la liberté russe, à cette époque, a écrit et publié son poème « Aux calomnieux de la Russie » (« Klevetnikam Rossii »). C'est dans un autre poème de 1831, « L'anniversaire de Borodino » (« Borodinskaja godovščina »), que nous trouvons ces vers :

Dites, la Russie
Est-ce ce colosse aux pieds d'argile,
Ce grand épouvantail qui fait peur vu de loin ?
Dites, sommes-nous devenus ci fragiles
Que Varsovie bientôt dictera ses besoins ?

Faudra-t-il nous parquer derrière le Boug,
Leur céder le Vorskla et le Liman ?
Qui donc restera maître de la Volhynie ?
A qui reviendra l'héritage de Bogdan ?

Quel est le message de ce poème ? On voit que l'Ukraine n'existait pas, que l'« héritage de Bogdan » était un terrain de lutte entre la Russie et la Pologne. D'ailleurs la perspective polonaise, à ce moment-là, était absolument la même : l'Ukraine se trouvait entre deux impérialismes, dans les sens culturel et psychologique.

Cela est notre responsabilité historique, et je pense que pour nous, Polonais, intellectuels, pour l'intelligentsia polonaise, l'Ukraine ne fonctionne pas seulement comme un État, comme notre partenaire : elle fonctionne aussi comme une question morale dans la culture polonaise, une question de responsabilité et de repentir. L'his-

toire polono-ukrainienne a été une histoire conflictuelle pendant des siècles communs.

Pour comprendre le point de vue polonais, il faut ajouter une observation : dans la tradition polonaise, il existe deux visions de la Pologne. La vision des Piast, les rois de notre première dynastie, et la vision des Jagellons, qui ont régné depuis Ladislas Jagellon et l'union polono-lituanienne jusqu'à la fin du XVI^e siècle. La Pologne des Piast, c'est une Pologne ethnique. La Pologne des Jagellons, c'est une Pologne multinationale, une *Res Publica* unissant plusieurs nations. Dans les premières années de notre siècle, les représentants de ces deux lignes intellectuelles et culturelles ont été, d'une part, Roman Dmowski, l'idéologue du mouvement national-démocrate, ou tout simplement nationaliste, et, d'autre part, Josef Pilsudski, qui a été le représentant de l'idée fédéraliste dans cette région. Dans l'idée de Pilsudski, le nom « Pologne » rassemblait trois entités distinctes : la Lituanie, la Ruthénie et la Couronne ; dans la tradition polonaise, un Polonais qui a pour nom « Koroniarz », c'est un Polonais de la Couronne, par opposition à un Polonais de Lituanie.

C'est dans ce contexte-là que Mickiewicz a écrit : « Lituanie, ô ma patrie », les premiers mots de *Pan Tadeusz*. Il était un citoyen de la Pologne idéale et multinationale, parce que ce pays était un territoire mixte. Je me souviens très bien de l'essai de notre intellectuel célèbre, l'essayiste Ksawery Pruszyński, qui a écrit que sa patrie est une terre de l'Église catholique, de l'Église protestante, des mosquées, des synagogues, et que sans toute cette richesse, sa patrie n'existerait pas.

Telle était la conception de Pilsudski. Je ne voudrais pas idéaliser l'architecte de notre indépendance, mais la thèse de l'historiographie soviétique, selon laquelle la guerre polono-bolchevique de 1920 a été une guerre contre le bolchevisme de Moscou, n'est pas vraie. Prendre Kiev, ce n'était pas une bonne idée pour liquider le bolchevisme à Moscou ! Cela a été un essai, un dernier effort pour construire une république fédérale, une alliance entre Petljura et Pilsudski. C'était aussi très injuste, parce que c'était un geste impérialiste de la part de ma patrie : Petljura était très faible, Pilsudski relativement fort. Vous pouvez voir cette distance, cette différence, dans les textes de l'alliance polono-ukrainienne. Mais, pour Dmowski et les nationalistes polonais, les Ukrainiens n'ont rien été d'autres qu'un peuple à poloniser ! Si c'était chose impossible, alors que les Russes les prennent et les russifient ! Oui, je le sais, c'est une honte nationale, mais, si nous discutons, nous devons dire, nous, les intellectuels, toute la vérité, jusqu'à la fin.

Dans notre histoire, je ne peux donner qu'un exemple d'un politicien polonais qui ait déclaré ouvertement que l'Ukraine devait être libre et indépendante. Paradoxalement, cela a été Jarosław Dąbrowski : il fut le dernier commandant de la Commune, à Paris, en 1871, et il a été tué par les Versaillais. C'est un paradoxe que seule l'extrême-gauche de cette époque ait été partisane de l'indépendance de l'Ukraine. Cela fut l'objet d'une grande discussion dans la presse polonaise de l'exil. Pour les Polonais, dire que Lvov n'est pas une ville polonaise, c'était un crime total ! Lvov — Lwów — pour les Polonais, était une ville aussi polonaise que Cracovie, Varsovie, etc., comme Peremyšl pour les Ukrainiens.

Nous avons déjà discuté de l'article d'Ivan Franko sur Mickiewicz ; c'était une préfiguration des relations polono-ukrainiennes. Il existe vraiment une image du caractère national polonais, parfois inacceptable pour nos voisins. Cela se trouve aussi dans la littérature russe, par exemple, chez Dostoevskij, où les Polonais sont très antipathiques. On se moque de notre dignité un peu artificielle. Mais si vous vous

souvenez de la nouvelle de Joseph Conrad intitulée « Prince Roman », un récit sur un prince polonais, Roman Sanguszko, cette dignité affichée ouvertement anti-russe, pour Conrad, dans les conditions de notre esclavage, c'est une base décisive de notre honneur national. Naturellement, je suis d'accord avec Conrad, pas avec Dostoievskij. Mais je veux comprendre les deux perspectives possibles. Il est terrible de penser qu'après la Deuxième Guerre mondiale, les partisans ukrainiens de l'UPA (Ukrains'ka Povstans'ka Armija) aient été comme les héros de cette nouvelle de Conrad. Chez les Polonais, il n'y a eu aucun accent de solidarité humaine avec ces martyrs d'une lutte sans espoir.

Les relations polono-ukrainiennes ont toujours été très complexes. A l'époque de la Deuxième République, entre la Première et la Deuxième Guerre mondiale, l'Ukraine a été divisée entre Pologne et Union Soviétique. En Pologne, — je suis d'accord avec Bohdan Osadczuk —, nous avons toujours eu des tendances pro-ukrainiennes très fortes et très sérieuses, et pas seulement selon les modes de gauche, mais aussi dans la pensée conservatrice en Galicie, comme par exemple Bobrzyński, Potocki et d'autres. Mais la tendance majoritaire au pouvoir a toujours été une tendance soit de polonisation, soit de répression. Ce fut un scandale moral et une idiotie politique du gouvernement polonais que les Ukrainiens, sous la Deuxième République, n'aient pas eu la possibilité de construire une université ukrainienne à Lvov, car la conséquence fut que les Ukrainiens ont émigré, pour étudier à Prague, à Belgrade, à Vienne ou à Kiev, chez les bolcheviks...

Les tendances pro-communistes parmi les élites ukrainiennes ne sont pas le résultat de la seule propagande bolchevique. C'est le résultat de la politique du pouvoir polonais. La réponse des Ukrainiens a été une réponse dans le langage de cette époque. La première réponse fut une opposition parlementaire et un travail politique. Ce furent les associations agraires ukrainiennes, le ROP, les partis légaux. Mais nous avons vu une influence très forte, dans les milieux ukrainiens, des tendances très radicales : d'une part, les communistes qui étaient minoritaires, mais très sérieux, d'autre part, le radicalisme de droite. L'OUN (Organizacija Ukrains'kych Nacionalistiv — Organisation des nationalistes ukrainiens) organisa de nombreux attentats. Du point de vue de l'État polonais, c'était du terrorisme, du terrorisme, vraiment ! Des ministres polonais ont été tués par les terroristes de l'OUN (Pieracki, ministre de l'Intérieur, en 1934).

Après, aux premiers jours de la Deuxième Guerre mondiale, nous voyons une mémoire collective divisée : pour les Ukrainiens, le 17 septembre 1939 fut le jour de l'unification des Ukrainiens en un pays commun, alors que, pour les Polonais, ce fut une tragédie terrible pour la patrie. Je me souviens, quand je participais à Kiev au premier congrès du mouvement Ruch, d'un discours de Leonid Kravčuk, qui a dit : « Pour moi et pour ma famille, le 17 septembre a été un très beau jour. » Cela a été un moment terrible pour nous, les Polonais, dans cette salle, parce que pour les Polonais, le 17 septembre 1939 a engendré des événements dramatiques et contradictoires : les actions de l'UPA à l'encontre des Polonais et les actions de l'AK¹ à l'encontre des Ukrainiens, qui furent très violentes. En Volhynie, même après la guerre, les actions sur la rivière San et la haute Vistule ont toutes deux été des actions de nettoyage, d'épuration ethnique. Je suis très content que moi et mes amis intellectuels et politiques, en Pologne, nous ayons déclaré publiquement nos regrets au Sénat concernant cette action terrible. Mais cela n'a pas été facile, parce qu'il n'y a pas eu de symétrie : quand j'ai discuté avec mes amis ukrainiens de l'éventuelle pré-

paration d'une déclaration commune pour les massacres de la Vistule et de la Volhynie, mon ami Vjačeslav Černovil m'a dit : « Non, ce sont deux choses différentes. » Peut-être a-t-il raison... Mais, pour les Polonais, ce ne sont pas deux choses différentes, ce sont des fragments du même processus humain. Il faut comprendre son partenaire, la conscience, la mémoire, la sensibilité et la vulnérabilité de son partenaire. Pour les Polonais aussi, c'est un thème très dramatique, très profond, et nous qui nous déclarons depuis vingt ans pour la liberté de l'Ukraine, nous sommes sans répit accusés d'être des traîtres à la patrie, que ce soit à la télévision ou dans la presse...

Néanmoins, après cette histoire si dramatique, nous avons vu naître un puissant *lobby* pro-ukrainien dans l'opposition polonaise, et ce, malgré la propagande communiste, — les livres de Gerhard, qui développent la haine anti-ukrainienne. L'UPA, dans la propagande polonaise de l'époque communiste, apparaît pire que les SS et la Gestapo, parce que l'action anti-ukrainienne a été pour nos communistes l'unique occasion de faire une liaison entre servilité pro-soviétique et chauvinisme polonais.

Mais, en exil, dans des conditions très dramatiques, autour de la revue émigrée *Kultura*, nous avons eu une pensée politique très courageuse dans le contexte polonais, très profonde et très ouverte envers le mouvement démocratique ukrainien en exil. Jerzy Giedroyć, le rédacteur en chef, a publié une belle pléiade d'auteurs ukrainiens. Ce fut la première anthologie polonaise des poètes ukrainiens tués par Stalin qui a été publiée : *Rostrilanje vidrozenje*, de Jurij Lavrinje. *Kultura* a publié des articles de Bohdan Osadczuk, des articles de Boris Lebeckij, des livres préparés par Ivan Kroselivec ; cela a été un phénomène incroyable. Si les relations polono-ukrainiennes sont aujourd'hui relativement bonnes, c'est grâce à Jerzy Giedroyć et à sa revue *Kultura*.

J'aimerais ajouter quelques noms : premièrement, Miroszewski, qui a été le plus grand idéologue de *Kultura*, qui a préparé l'idée de l'ULB (Ukraine — Lituanie — Biélorussie). Il a écrit et répété chaque jour, et chaque mois, que la nation soviétique n'existe pas. Si, dans la presse française, vous avez pu lire que Solženicyn est un écrivain soviétique, qu'Ajtmatov est un écrivain soviétique, que Vasilij Bykov est un écrivain soviétique, Giedroyć a dit le contraire : il n'y a pas de littérature soviétique, il n'y a pas de nation soviétique. Stanisław Stempowski, Stanisław Vincenz, Łobodowski ont préparé la nouvelle pensée polonaise sur l'Ukraine. Mais, aussi en Pologne, les historiens comme Józef Lewandowski, Janusz Razioski, Musar Tozec et Florian Niuwazne, qui a publié les poésies de Pavlo Tyčyna quand cette poésie était interdite en Ukraine (c'était la poésie de l'époque après la révolution bolchevique). Aussi des écrivains comme Odojewski, Konwicki, Strykowski, Kuśniewicz et des publications d'auteurs ukrainiens, citoyens polonais, comme Myroslav Čech, Volodymyr Mokryj et Evguenius Misilov. Il y a aussi eu des déclarations ouvertement politiques, comme les déclarations de Jacek Kuroń ou Josef Vilic'kyj, qui ont été publiées dans son essai de patriotisme : c'était une critique très forte contre le chauvinisme anti-ukrainien en Pologne.

Maintenant, j'en viens aux conclusions. Je me souviens de la conférence polono-ukrainienne à Varsovie. C'était très intéressant, mais cela n'a eu aucune conséquence matérielle². Mais le gouvernement polonais, le gouvernement de Jan Krzysztof Bielecki a été le premier gouvernement du monde qui ait fait une déclaration claire et simple sur le fait que la Pologne veut respecter l'État ukrainien indépendant. Bielecki est mon ami personnel ; il m'a téléphoné après, et il m'a dit : « Tu sais, j'ai dit que

nous respectons l'indépendance de l'Ukraine. J'ai reçu déjà quelques coups de téléphone pour me dire que je suis un aventurier. Quelle est ton opinion ? » Je lui ai répondu : « Maintenant, tu peux mourir tranquille ! »

Pour l'avenir, un problème très important, c'est comment vivre avec notre histoire. J'ai parlé ce matin avec Bohdan Osadczuk et je lui ai dit : « Tu critiques toujours le chauvinisme russe, le chauvinisme polonais, et c'est très bien. Mais je veux lire ton article contre le chauvinisme ukrainien ! »

Moi-même, dans mon journal, je n'ai pas publié une seule fois une critique anti-russe, jamais ! Seulement des critiques venant d'auteurs russes, parce que si la critique du chauvinisme russe est préparée par un Russe, ça va, mais si un Polonais critique le chauvinisme russe dans la presse polonaise, c'est seulement une organisation de la haine anti-russe. Dans la presse russe, c'est autre chose ; j'ai publié un article dans les *Moskovskie novosti*, où je ne suis pas tendre. La lutte contre le chauvinisme polonais, c'est le devoir des intellectuels polonais, pas des intellectuels ukrainiens ou russes, et inversement.

Notre mémoire collective est divisée. Peut-être pourrions-nous préparer un séminaire sur les taches blanches dans l'histoire de la Pologne, par des Polonais, des Russes et des Ukrainiens, et ainsi pour chacun des trois pays. Parce que ce sont des thèmes tabous. Ici, je suis un peu schizophrène, je sais qu'il n'y a pas de culture sans tabous, mais je sais aussi que les tabous que l'on tait toujours finiront par exploser. Ici, il faut trouver un équilibre. Les problèmes du passé sont des problèmes très réels ; comment liquider les injustices ? En Pologne, c'est un problème très délicat, avec les Ukrainiens, les Juifs, etc., parce que la communauté ukrainienne présente des revendications sur la localité de Birtcha, dans les Carpathes, etc. En un certain sens, ils ont raison, c'est absolument clair, mais si l'on tient compte de notre situation concrète, cela peut être explosif, parce que les Ukrainiens, après les Juifs, après les Allemands, ont été intolérables pour notre société. Et si je dois choisir entre l'injustice face à la communauté ukrainienne et la grande force de l'extrémisme populiste et chauviniste parmi les Polonais, je dois choisir cette injustice !

Le problème du passé, c'est aussi la question des manuels scolaires. Je pense qu'il faut systématiquement faire réviser les manuels russes, ukrainiens et polonais par des spécialistes et des historiens, car il y a ici aussi une source possible de haine. En Pologne, nous venons d'avoir des conflits très dramatiques entre Polonais et Ukrainiens autour des cathédres uniates. C'est un paradoxe que nos catholiques, mes compatriotes, se soient révoltés contre la volonté affichée par Jean-Paul II. Leur chauvinisme a été plus fort que la religion et la décision du pape, un Polonais.

Nous devons choisir entre deux logiques : ou une logique de la paix, ou une logique de la justice. Toutes les deux ensemble, ce n'est que de la rhétorique. La guerre tragique qui a lieu en Yougoslavie est une preuve décisive que la logique de la justice est la guerre contre toutes les valeurs humaines, parce que nous avons, en Europe Centrale, toutes les données possibles : des problèmes de minorités, des problèmes de frontières, des problèmes de mémoire et aussi des problèmes de territoires mixtes — qui est majoritaire, qui est minoritaire ?

Est-ce que cette idée — très populaire dans les milieux de l'opposition démocratique polonaise à l'époque de la dictature communiste — d'une alliance polono-ukrainienne contre la Russie impériale, bolchevique, totalitaire, etc., est-ce que cette idée est réelle, actuelle ? Je dis que non ; ce n'est pas actuel, ce n'est pas réel, ce n'est

pas sage. Maintenant, nous *devrons* chercher et trouver un accord et une symbiose avec la Russie nouvelle.

Je suis d'accord avec le Président Kravčuk qu'après la Russie de El'cin, la Russie de Žirinovskij est possible. Nous avons discuté du concept d'« étranger proche ». L'unique résultat d'une politique anti-russe sera un cas comme Gamsakhourdia : de l'anti-communisme à visage bolchevik ! Regardons les tragédies en Géorgie, en Arménie. Et il existe, chez nous, le syndrome yougoslave, c'est-à-dire le syndrome serbe, chez les Russes, et le syndrome croate, chez nous, les Polonais et les Ukrainiens aussi... Pour finir, le problème, pour nous, pour notre conscience nationale, c'est que nous tous, Ukrainiens, Polonais, Lituaniens, nous nous croyons tous être des victimes innocentes. Jamais nous ne pensons que nous sommes, de temps en temps, parmi les oppresseurs, jamais ! En Pologne, cette déclaration est un scandale pour le patriotisme. Quand j'ai dit, dans mon dialogue avec Jürgen Habermas, que nous devons garder en mémoire la pacification violente de la campagne ukrainienne, j'ai été accusé d'être un traître à la patrie, avec des allusions au fait que je suis un « cosmopolite sans racines » (*bezrodnyj kosmopolit*). Je pense qu'il faut trouver ici un nouveau langage, parce que notre messianisme, notre vision de nous-mêmes comme victimes de la force mondiale, notre position un peu paternaliste dans nos discussions avec les Occidentaux (« Ce sont des imbéciles, ils ne comprennent rien au Goulag, à Auschwitz ») ne sont pas bons.

L'Ukraine, j'en suis absolument sûr, est un test pour la démocratie polonaise et pour la démocratie russe. Mais c'est aussi un test de responsabilité pour la classe politique ukrainienne. Aujourd'hui, pour la classe politique ukrainienne, c'est l'heure de vérité, elle est sous votre responsabilité ! Et si vous êtes sages, l'Ukraine sera grande et libre. Mais si vous êtes bêtes, l'Ukraine sera finie pour cinquante ans... Il faut comprendre que, dans notre mentalité, on a toujours le sentiment que les Américains sont responsables, que les Russes sont coupables, que les Juifs ou les franc-maçons préparent dans la clandestinité des drames pour nous, que nous ne sommes que des victimes. Maintenant, tous les succès seront obtenus grâce à nous et tous les drames seront aussi le résultat de ce que nous aurons fait.

Varsovie, 1994.

1. Arma Krajowa : l'armée clandestine polonaise sous l'occupation allemande.
2. Le compte rendu de cette conférence a été publié dans *Zustritie*, qui est un journal trimestriel ukrainien publié à Varsovie.

GEORGES NIVAT

KIEV ET MOSCOU : MYTHE OU HÉRITAGE À PARTAGER ?

Un russisant est toujours, peu ou prou, un impérialiste russe. C'est-à-dire qu'il adopte, consciemment ou inconsciemment, comme une évidence, le point de vue de l'impérialisme culturel russe, né avec l'empire fondé par Pierre I^{er}, et développé essentiellement au XIX^e siècle. Le russisant connaît Gogol', range ses écrits ukrainiens au rang des *juvenilia* et du folklore, son *Taras Bulba* au rang des épopées locales un peu kitsch. Il connaît Ševčenko en traduction parce que Ševčenko, contrairement à Gogol', a opté pour l'ukrainien, contre le russe (mais son Journal de 1857-1858 est rédigé, pour lui-même, en russe, ce qui prouve que le choix de l'ukrainien pour les poèmes, pour le bel ensemble du *Kobzar*, est un choix volontaire). Le russisant a pu, comme Pierre Pascal en 1911, débarquer à Odessa, admirer les escaliers du duc de Richelieu, fondateur de la ville, déambuler dans la splendide cité monastique de la Laure des Grottes à Kiev, admirer Sainte-Sophie de Kiev avant d'aller voir celle de Novgorod, et même se rendre à Nežin pour voir le lycée de Gogol', ou à Černigov pour y entendre les rossignols — il n'aura pas (avant 1991) vraiment rencontré l'idée nationale ukrainienne sur sa route. Les chansons, oui, et il sait que les chansons font l'Ukrainien, les *pisanki* ou œufs de Pâques enluminés — mais la langue, la culture, la Renaissance des années 20, la République éphémère de 1917-1920, l'histoire du mouvement national — comment connaîtrait-il ? J'ai étudié à Moscou, visité Kiev, encore étudiant, à une époque où l'Ukraine n'était pas, ou plus, ukrainienne. Elle était soviétique. Leonid Pljušč, dans son beau livre *Dans le carnaval de l'histoire*, nous a laissé une chronique de sa propre transformation en Ukrainien, il y évoque le rôle des protestataires comme Ivan Dzjuba, la rencontre avec deux remarquables femmes rescapées du Goulag, l'une socialiste-révolutionnaire, Ekaterina Olickaja dont le livre a paru en français en 1991 et l'autre nationaliste ukrainienne, Nadežda Surovceva (dont Solženicyn parle dans *L'archipel du Goulag* au tome III) :

« Sourovtsjeva avait grandi dans une famille d'intellectuels progressistes et de patriotes ukrainiens, c'était une aristocrate, dans le meilleur sens du terme : un être noble et cultivé, d'un aristocratisme foncièrement démocratique donc. L'ukrainien qu'elle parlait représentait la synthèse d'une culture raffinée et des puissants matériaux de la langue populaire, puisés dans les chansons, les proverbes, les plaisanteries, et cet argot des camps si intimement lié à notre époque concentrationnaire d'édification du socialisme. »

« Sourovtsseva, ukrainienne d'esprit, de langue et d'origine, m'apporta la preuve que nous avons un avenir devant nous si seulement nous savions nous moquer de nous-mêmes, de notre douleur, de nos idoles, de nos vices et de nos vertus — bref, dépasser notre complexe d'infériorité nationale, notre provincialisme, notre patriotisme de clocher. »¹

Le texte de Pljušč est un beau texte, la confession d'une naissance progressive à la conscience civique et nationale, le passage d'une « ukrainité » légère à une ukrainité plus consciente.

Ivan Dzijuba, par son *Internationalisme ou russification*, publié en 1968 en Grande-Bretagne par la société émigrée Sučasnist', joua un rôle décisif pour Pljušč et bien d'autres :

« Sous l'influence du livre de Dziouba, je me mis à parler ma langue maternelle. Entreprise difficile. Sans doute connaissais-je la langue, mais la pauvreté de mon vocabulaire était insigne. Et puis lorsque autour de soi tout un chacun parle russe, pas facile de trouver un interlocuteur pour converser en ukrainien. Et puis un beau jour, demandant en ukrainien à un jeune homme de me passer un livre, je m'entendis répondre : 'Tu ne peux donc pas parler une langue humaine.' Cette question de la langue est sans doute essentielle. Je ne parle ici qu'en ignorant. Mais la beauté et la sonorité de la langue, c'est-à-dire de sa poésie, de sa chanson, de sa capacité à traduire la poésie étrangère font en quelque sorte le socle d'une indépendance culturelle. L'Ukraine a ce socle, mais elle a aussi les problèmes d'une diglossie, d'une double culture. Elle appartient aussi à la *koiné* russe. Moins qu'une entrave, il faut y voir une richesse. »²

Ce que décrit Pljušč a aussi été — *mutatis mutandis* — notre itinéraire de russisant ici. La découverte du film de Paradžanov, *Les ombres des grands ancêtres (Les chevaux de feu)* — ce film extraordinaire tourné en Ukraine occidentale au pays des Hutzuls, la traduction des ouvrages de Mykhaïlo Osadčyj, de Valentyn Moroz, de Vasyl Barka nous ont donné la composante ukrainienne de l'art, de la littérature, de la résistance en Union Soviétique.

Mais cela n'est pas encore une vraie connaissance de l'Ukraine. La renaissance culturelle des années 10 et 20 a donné lieu au beau livre de Valentine Vassioutinski-Marcadé, *Art d'Ukraine* (Lausanne, 1990). C'est en langue française le plus bel itinéraire dans l'histoire de l'art des territoires qu'on peut réunir sous le nom d'Ukraine, avec le baroque du XVIII^e siècle sous l'hetman Mazepa, des peintres comme Borovykovs'kyj, des compositeurs comme Bortnjans'kyj. Ševčenko, poète et peintre, s'y voit rendre justice. Les éléments ukrainiens du peintre Repin, dont le grand public connaît la vaste composition des « Cosaques Zaporogues ». Ces Cosaques Zaporogues qui, grâce à Gogol', à Repin, sont entrés dans la légende européenne et ont trouvé un chantre inattendu chez le poète français (mais polonais d'origine), Guillaume Apollinaire dans « La Chanson du Mal-Aimé » :

Je suis fidèle comme un dogue
Au maître, le lierre au tronc,
Et les Cosaques Zaporogues
Ivrognes pieux et larrons
Aux steppes et au décalogue.

Valentine Vassioutinski-Marcadé décrit l'éparpillement des forces artistiques à la fin du XIX^e siècle, Kiev, Kharkov, Odessa, Lvov. Et son ouvrage converge finalement

vers l'avant-garde ukrainienne du xx^e siècle, cette étonnante Renaissance, cet âge d'or marqué par Archipenko, les frères Burljuk, Larionov, Hlebnikov, Aleksandra Ekster, et tout cet art néo-primitif né dans l'ancienne Tauride et baptisé « *Hylea* » par son poète chroniqueur, Benedikt Livšic, dans *L'archer à un œil et demi (Polutora-glazyj strelec)*, avant d'en arriver à la « fulgurante floraison des années 20 » : Manevič, Georgij Narbut, Vasil Ermilov, le théâtre Berezil, cependant qu'en émigration se faisaient connaître des artistes comme Mané Katz.

Le livre de Livšic, le mythe d'« *Hylea* » qu'il s'applique à créer autour de la renaissance d'un art scythe dans le domaine de Tauride où les frères Burljuk passaient les vacances d'été me semblent très révélateurs : dans ce « Midi russe », antique, hérissé des kourganes que filmera Dovženko, « tout prend des dimensions homériques ». L'Ukraine est pour la Russie une énorme réserve d'antiquité, d'homérisme. Ce n'est pas pour rien que Gnedič a traduit *L'Iliade*. « Après Hésiode — Homère », écrit Livšic en évoquant son arrivée à Černjanka :

« A Tchernianka, le temps perdait ses limites et se stratifiait en tous sens. Dans l'un d'eux le temps était encore un espace qui commençait seulement à s'animer. Il n'avait que trois dimensions et se posait en couches immédiatement derrière l'horizon. Les regards des Bourliouk se tournaient vers cette ligne avec une tendresse reconnaissante. De là venait la richesse, de la steppe infinie où, en une toison continue, ondulaient des millions de têtes de brebis, où des centaines de mille de porcs de pure race, des espèces les plus curieuses, creusaient le sol de la Tauride antique. »³

Avec l'Ukraine, on n'échappe pas à la mythologisation. Mais revenons sur le titre de l'ouvrage de Valentine Marcadé, *Art d'Ukraine*. Pas exactement art ukrainien. Art venu d'Ukraine. Je n'ai pas la prétention de même poser la question : « qu'est-ce que l'Ukraine ? » D'où vient le nom (qu'on peut comparer à celui de Piémont, c'est-à-dire désignant une situation géographique). D'où vient le mot Rus', « *russkaja zemlja* », dont l'absence de traduction juste est si préjudiciable en français, cette « terre roussienne » de l'antique Kiévie, disparue avec la division en apanages, puis l'invasion mongole, et dont trois branches reçurent l'héritage, Grande Russie, Petite Russie, Blanche Russie, et avec elle le grand-duché de Lituanie, plus tard, par l'Union de Lublin, uni à la Couronne de Pologne. Le terme même d'Ukraine semble apparaître dès 1187 dans la *Chronique hypatienne*.

On a pu épiloguer sur les appellations. Ivan Dzijuba a repris la thèse qui voudrait que « Petite Russie » soit à « Grande Russie » ce qu'était « *Graecia minor* » à « *Graecia major* » (la Sicile avec Syracuse). Autrement dit, la Russie serait désignée « grande » parce qu'elle est une colonie essaimée de Kiev. On peut défendre bien des thèses contradictoires lorsqu'il s'agit d'une imbrication historique et culturelle aussi étroite que celle d'Ukraine et de Russie. On peut soutenir que l'Ukraine, lors de son annexion en 1654, était plus civilisée, plus européenne que la Moscovie, et l'on aura raison. La Bible d'Ostrog, les écoles gréco-slaves, la confrérie de Kiev fondée par l'hetman Sahajdačnyj, l'École slavo-roussienne et grecque de Kiev, appelée à devenir la célèbre Académie formée par le métropolite Petr Mohyla (1596-1647) marquent alors la suprématie de l'Ukraine dans le domaine de l'instruction et de la théologie et philologie. Cette Académie Mohyla de Kiev, à présent ressuscitée, nous laisse à imaginer qu'aujourd'hui aussi l'Ukraine pourrait devancer la Russie pour des raisons identiques : plus grande proximité de l'Europe et de la mer Méditerranée,

absence du handicap de l'espace russe, bref une taille plus gérable et nettement plus européenne. La Russie impériale a commis l'erreur de s'agréger des marches plus civilisées qu'elle-même, telle la Pologne. En va-t-il de même pour l'Ukraine ?

En fait Pologne et Ukraine sont deux problèmes bien différents. Les slavophiles russes ont été anti-polonais, jamais anti-ukrainiens, mais c'est qu'ils s'identifiaient à la défense du paysan ukrainien orthodoxe contre le noble polonais catholique. Des penseurs de droite comme Mihail Katkov étaient étrangement « socialistes » lorsqu'ils défendaient le paysan petit-russien contre l'exploiteur de la *szlachta* polonaise. L'historien Ključevskij nous explique que le servage est venu en Russie par l'influence polonaise. La Pologne est représentée comme l'élément avancé de l'Occident ; à propos de l'Union de Lublin, Ključevskij a cette réflexion :

« D'une façon générale, je n'accepte qu'avec de grandes réserves l'idée que l'ancienne Rus' vivait séparée de l'Occident, ignorée de lui et l'ignorant, sans subir son influence et sans en exercer sur lui : l'Europe occidentale ne connaissait l'ancienne Russie pas mieux qu'elle ne connaît la nouvelle. Mais, si la Russie, il y a trois ou quatre siècles, comme aujourd'hui, comprenait mal la marche des choses en Occident, elle en subissait les conséquences parfois plus fortement que nécessaire. Ainsi en fut-il aussi au xvi^e siècle. »⁴

Ključevskij défend la mémoire de la Rus' lituanienne contre la Pologne, mais aussi face à la Moscovie. Les grands slavophiles russes n'ont pas fait la différence entre les branches héritières de la Rus'. Ainsi Homjakov dans son poème « Kiev » de 1839 où toutes les provinces de l'immense Russie, y compris Moscou, viennent s'incliner devant Kiev, le berceau de la gloire russe :

Haut devant moi se dresse
L'antique Kiev par delà le Dniepr,
Le Dniepr sous le mont
Est tout moiré d'argent.

Gloire à toi, antique Kiev,
Berceau de la gloire russe !
Gloire au Dniepr tumultueux
Font baptismal de la Russie⁵.

Viennent ensuite en pèlerinage tous les fleuves de la Russie, tous ses monts, toutes ses cités. Mais manquent à l'appel les frères de Volhynie et de Galicie :

Réveille-toi, ô Kiev !
Hèle tes enfants perdus !
Doux est l'appel du père,
De la prière aimante !

Vladimir Solov'ev traite du problème polonais, pas du problème ukrainien. Nikolaj Berdjaev, natif de Kiev, parle longuement de l'« idée russe », pas de l'« idée ukrainienne ».

Kiev n'est vu que comme un maillon dans le mythe national russe, dans cette translation de la sainte idée impériale, qui fait de Moscou la « Troisième Rome ». Kiev est sur le chemin de Cargrad, la Deuxième Rome, à Moscou et, peut-être, sera un jour la nouvelle capitale à venir de l'empire chrétien russe.

Homjakov déclarait dans « De choses anciennes et nouvelles » (« O starom i novom »), sa célèbre conférence de 1839, l'année du poème cité plus haut :

« Novgorod libre, orgueilleuse, égoïste, habituée à son autonomie politique où prédominait le principe tribal, ne pouvait pas même imaginer unifier la Russie ; Kiev impuissante, qui avait fortuitement hérité le caractère martial des Varègues, était incapable de réaliser l'idée d'un grand État. Avant l'invasion mongole personne ne pouvait dire, ni une ville, ni un homme : 'Je suis le représentant de la Russie, je suis son centre, je vais concentrer en moi sa vie et sa force.' »⁶

Comme on le voit, pour Homjakov, le principe même de la Rus' exige un « grand État ». Principe anti-européen, dans la mesure où l'Europe est faite d'entités politiques moyennes et rivales dont certaines ont délibérément choisi la petite taille par souci de préservation d'identité, la Suisse par exemple. Mais l'Europe est aussi un désir de grande unité politique, de résurrection de l'Empire romain. La Russie n'a pris qu'une des deux composantes majeures de l'Europe. La véritable Europe est faite de la tension permanente entre préservation de la petitesse et désir de l'unité.

Par sa masse et son hétérogénéité, la Russie est à elle seule une sorte d'Europe. C'est-à-dire un ensemble multiethnique traversé par une tension qui peut être soit constructive, soit destructive, entre unité et diversité. Un libéral comme Petr Struve pensait que la Russie est avant tout un ensemble culturel, une *koinè* où le russe jouait le rôle du grec classique par opposition au dorien, ou ionien, etc. Et surtout, ce qui est essentiel ici à la réflexion, une Europe non pas faite, mais à faire. *In statu nascendi, in the making*, comme il disait (d'après son biographe Richard Pipes). La sécession de l'Ukraine aurait détruit cet « empire national » dans sa potentialité. Le schisme ukrainien serait une privation d'avenir pour les deux parties. Mais Struve, comme l'a montré Pipes, était isolé dans son parti sur cette question. Le problème ukrainien était son « point aveugle ». En fait, il n'a fait que poser avec acuité le problème de la Russie en tant qu'Hellade culturelle, en oubliant que l'Hellade n'avait pas connu l'unité politique et ne la connut que sous la poigne des rois venus de Macédoine. Les thèses de Struve sont exposées dans son article de 1911, « La culture russe commune et le particularisme ukrainien ». Si polémique que soit le titre, il pose le problème de façon très claire, du moins du point de vue russe, ou russe, ou impérial ; faute de mot adéquat, disons le point de vue de la *koinè* russe...

L'Ukraine est une sorte de Provence, de Midi roussien qui n'est pas intégré à l'ensemble russe comme les pays de langue d'oc le sont en France aux pays de langue d'oïl. La phase actuelle est en somme la troisième indépendance ukrainienne, après la Seč' des Zaporogues née sur l'île de Hortica, la République de 1917-1920, et ses désordres politiques. Elle est sans doute un moment totalement inévitable dans l'histoire de cette symbiose inachevée, douloureuse des trois branches de la Rus'. Les appels d'Aleksandr Solženitsyn, lui-même, originaire du midi de la Russie à l'unité des trois frères slaves de l'est, partent d'un bon sentiment, mais se heurtent à l'inéluctabilité de cette étape. Cependant Kiev et Moscou ont, ont eu, auront toujours un héritage commun. Me permettez-vous d'en dresser un très, très succinct inventaire ?

Le premier héritage commun est le mythe fondateur. Kiev mère des villes russes, la brillante civilisation « russe » ou kiévaine, cette architecture des dix mille

églises d'avant l'invasion mongole, ces monastères, psautiers enluminés, l'Évangélique d'Ostromir calligraphié en 1056-1057, l'énorme production de livres sacrés dont l'académicien Lihačev s'est fait, avec ses élèves, l'historien. C'est sans doute de la prise de Kiev par les Tatars en 1240 que date la différenciation de l'Ukraine future. On peut lire aujourd'hui des brochures ukrainiennes qui semblent nationaliser au bénéfice de l'Ukraine ce glorieux héritage culturel. En réalité il est commun, il joue, pour les héritiers de la Rus' le rôle du latin, de l'antiquité médiévale, pour les cultures européennes qui se sont plus tard différenciées. Mais l'intimité de chaque culture actuelle avec cet héritage de l'antique Rus' rend le problème du « partage » plus aigu. Aujourd'hui deux conceptions globales se disputent l'imaginaire russe : l'eurasisme et le byzantinisme. Ou si vous voulez, deux axes, deux vecteurs historiques, l'un Est-Ouest, l'autre Sud-Nord, chacun des deux étant directionnel : Sud-Nord (influence de Byzance), et Nord-Sud (le « chemin des Varègues aux Grecs »). Aujourd'hui l'axe eurasiatique l'emporte dans l'imaginaire russe, bien qu'un homme aussi illustre que l'historien Dimitrij Lihačev soit l'avocat passionné de l'axe Nord-Sud. Lev Gumilev, le prophète récemment décédé de l'eurasisme renouvelé, a gagné cette bataille de l'imaginaire historique. La conséquence n'est pas mince. Elle implique un certain désintérêt de la Russie pour l'Ukraine, en dépit des péripéties politiques. Et pour l'Ukraine, un plus grand éloignement psychologique de la Russie. Les avenir dont héritent les deux pays divergent si leur passé imaginaire diverge. Et nous aurons beaucoup à parler de cette géographie de l'imaginaire national, si importante qu'elle peut entraîner des décisions politiques, économiques, des séismes de la mémoire et de la conscience nationale.

Le second héritage est celui de la culture impériale. L'empire a été l'absolutisme politique, l'autocratie, l'unité militaire et l'expansion, mais il a aussi été une culture éblouissante. Le siècle de Nicolas est le siècle de Gogol' et Puškin. Puškin, chantre et de la liberté et de l'Empire. Puškin qui, lorsqu'il s'adresse aux calomnieurs de la Russie, récuse l'intervention de l'étranger dans les querelles des Slaves et s'interroge :

Les ruisseaux slaves se fondront-ils dans la mer russe ?
Ou bien s'asséchera-t-elle ? Voilà la question⁷.

Puškin ne fait guère grâce, historiquement parlant, à Mazepa, mais a eu l'intention d'écrire une histoire de la Petite Russie.

Gogol' peut être vu comme un traître à la cause de son Ukraine natale, ou comme un sévère juge de la Grande Russie, avec la galerie de monstres des *Âmes mortes*. Gogol' qui, en fait, est l'incarnation par excellence de cette polyvalence impériale de la culture classique russe. Petit-Russien toute sa vie, ami de Maksymovič, amoureux du lexique, de la langue, de la vision des choses ukrainiennes, mais aussi un des grands maîtres visionnaires nés dans cette *koinè* russe du « Grande siècle ». Bilingue, biculturel, et de ce combat interne naquit une vision infiniment originale. Gogol' n'a jamais rencontré Ševčenko, il a suivi une autre voie. Danilevskij rend compte d'une longue discussion entre Gogol' et son ami Bodjanskij quatre mois avant sa mort, en 1851. Gogol' n'aime pas la poésie de Ševčenko, il y voit plus de goudron que de poésie.

« Pour nous autres, Petits-Russiens, c'est sans doute agréable, mais tous n'ont pas le même nez que nous. Quant à la langue... — Bodjanskij n'y tint pas, se mit à répliquer, à s'échauffer. Notre devoir, Osip Maksimovič, c'est d'écrire en russe, il faut essayer d'établir et de consolider une seule langue dominante pour toutes nos tribus parentes. La dominante pour les Russes, Tchèques, Ukrainiens et Serbes doit être la seule et unique langue sacrée, la langue de Puškin, comme l'Évangile est sacré pour tous les chrétiens, catholiques, luthériens. [...] Nous autres, Petits-Russiens et Russes, il nous faut une seule poésie, calme et forte, continua Gogol'. [...], une poésie incorruptible du vrai, du bien, du beau. Je connais et j'aime Ševčenko, c'est un compatriote et c'est un artiste doué ; j'ai pu lui donner un coup de main au début de son destin. Mais nos bons esprits l'ont perdu en le poussant vers des créations étrangères à son vrai talent. Ils n'arrêtent pas de remâcher les mêmes rengaines européennes éculées. Le Russe et le Petit-Russien sont des jumeaux qui se complètent, frères et également forts. Accorder la préférence à l'un plutôt qu'à l'autre est impossible. Non, Osip Maksimovič, ça n'est vraiment pas ça dont nous avons besoin. Celui qui écrit aujourd'hui doit penser à autre chose qu'à la discorde ; il doit avant tout se placer en face de Celui qui nous a fait don de l'immortel mot humain. »⁸

Un héritage commun appartient à tous. L'affirmer signifie, je crois, que la culture russe n'appartient pas plus exclusivement à la Russie que la française à la France, l'anglaise à l'Angleterre. Une nationalisation de la culture russe serait aussi nocive qu'un rejet de cette culture. *Volens nolens*, la Russie doit comprendre la grandeur de cette *koinè*, de cette *œkuméné* russe. Il faut en particulier parvenir à éliminer les réactions de repli et d'étroitesse qui, j'ai essayé de le montrer ailleurs, sont en fait l'indice d'une fragilité et d'une incertitude de soi.

L'héritage de la culture russe commune me paraît évident, et il inclut un héritage non moins important, celui de la lutte commune de l'intelligentsia russe et ukrainienne contre l'absolutisme, le servage, les formes policières du pouvoir en Russie. Du rachat du serf Ševčenko par Brullov et ses amis jusqu'à la figure de Drahomanov, qui passa sept années d'exil à Genève, y édita au début des années 80 la première revue politique ukrainienne *Hromada*, publia ses ouvrages autant en russe qu'en ukrainien, car probablement, pour lui, l'essentiel était autant la cause socialiste que la cause nationale. Il pensait qu'au total, dans les plateaux de l'héritage commun, le négatif l'emportait sur le positif, et se tourna vers ses compatriotes de Galicie, c'est-à-dire vers cette partie d'Ukraine de l'ouest et de Transcarpathie dont le destin n'a pas été lié à la Russie. Aleksandr Herzen, rappelons-le, un autre proscrit qui séjourna longuement à Genève, mais bien avant, au temps de James Fazy, pensait aussi que le bilan était négatif, mais pour tout l'Empire. Je rappelle cette formule de *Passé et méditations (Byloe i dumy)* : « L'histoire des autres peuples, c'est le récit de leur libération. L'histoire de la Russie, c'est l'évolution de l'état de servage et de l'autocratie. La révolution de Pierre a fait de nous ce qu'on peut faire de plus pernicieux pour un peuple : des esclaves instruits ! »⁹ (chap. XXX).

Le peintre Il'ja Repin était d'origine ukrainienne, lui aussi avait opté pour la russité mais sans renier son ukrainité. Il me paraît utile de citer ici sa lettre de 1896 à son ami Javornickij. Javornickij lui avait proposé de faire un grand tableau historique sur le thème du « conseil tenu par Charles XII, roi de Suède, Mazepa, l'hetman d'Ukraine, et l'ataman Gordenko », autrement dit le complot contre Pierre I^{er}. Repin refuse avec véhémence cette vue des choses. De Mazepa, maltraité par Puškin, réhabilité aujourd'hui, il écrit : « c'est le plus typique aventurier, un *pan* polonais prêt à tout pour son profit », et il ajoute :

« Je suis un Russe, inutile de biaiser. J'aime les Cosaques Zaporogues comme des chevaliers généreux qui ont su défendre la liberté, défendre un peuple opprimé, qui ont eu la force de renverser à tout jamais l'exécrable noblesse polonaise. J'aime les Polonais pour leur civilisation policée — jusqu'à aujourd'hui [...] Mais je ne comprends pas ce que vous trouvez de significatif chez des traîtres défaits, dans la trahison et la rupture de serment. Peut-on sérieusement imaginer une union solide du régime hetman avec la Suède ? [...] Non, non, la majorité avait raison, l'alliance avec Moscou était ce qu'il y avait de plus sûr. »¹⁰ (1896)

En somme, il s'agit d'héritage de destin. On peut bien sûr imaginer d'autres destins pour l'Ukraine. Alain Besançon s'y est exercé, qui, dans un article de 1982, écrivait que 1648 avait été une catastrophe pour l'Ukraine :

« La solution ottomane aurait peut-être été la meilleure. Il est hors de doute qu'au xvii^e siècle l'administration de la Porte était un modèle de douceur, de modération, d'exactitude, de scrupule juridique, d'amène justice et d'urbanité pour quiconque avait tâté de l'administration moscovite. L'Ukraine serait devenue une sorte de grande Roumanie. On peut imaginer que, sous l'abri débonnaire d'Istanbul, elle aurait grandi, pris de l'épaisseur et de la solidité et aurait émergé au xix^e siècle comme une nation majeure. »¹¹

Les refus d'héritage, les fantasmes méta-historiques font partie de l'histoire, mais sont dangereux. Ils induisent des refus du réel, des conduites de négation et d'exclusion. Un héritage est à prendre en entier. Or dans l'héritage commun, après la culture de la *koinè* russe, après la lutte commune contre l'absolutisme chez l'intelligentsia, il y a le commun héritage du totalitarisme soviétique. Il prend en Ukraine des formes aiguës. Le souvenir du génocide paysan de 1933 est un souvenir majeur. C'est un juif russe, Vasilij Grossman, qui en a fait le cœur d'une des œuvres les plus fortes et les plus hallucinées du siècle : *Tout coule* (*Vse tečet*). Grossman nous donne à voir la terreur étatique étuvant le genre humain, le « cannibalisme de la collectivisation » et, dernier cercle de l'enfer, l'organisation par l'État du supplice de la famine. Le supplicé était l'Ukraine :

« Qui a ordonné ce massacre général ? Je pense souvent à cela. Est-il possible que ce soit Staline ? Je crois que, depuis que la Russie existe, jamais un tel ordre n'avait été donné. Non seulement le tsar, mais même les Tatars, même l'occupant allemand n'ont pas donné un tel ordre : tuer les paysans par la famine — en Ukraine, sur le Don, au Kouban, les tuer eux et leurs enfants [...] Raconter, je peux tout raconter, naturellement. Seulement un récit, ce n'est jamais que des mots, et ça, c'était la vie, la souffrance, la mort par la famine. »¹²

La description hallucinante que fait Grossman, les files d'attente de mourants à Kiev qui se tenaient par la taille et si l'un chancelait, toute la file tombait, s'achève par cette vision à laquelle Dante n'avait pas pensé : l'autocannibalisme, l'humanité se dévorant elle-même.

L'affreux supplice a passé, comme tout passe. L'Ukraine était-elle spécialement visée ? Le problème reste ouvert. Mais l'héritage commun du totalitarisme est immense : le mensonge, la pseudo-histoire, les films de propagande, fussent-ils génialement montés par Dovženko, les visages épanouis de l'affiche soviétique plaqués sur l'autocannibalisme. Et ces centaines de livres qui mentent. Cette histoire de

Kiev publiée en 1964 par l'Académie des sciences de la République socialiste soviétique d'Ukraine. Un tome pour la Kiev antique, celle des hetmans, celle de l'Empire. Un tome équivalent pour la Kiev soviétique, certes riche encore en monuments, et pourtant si défigurée par des ravages dont l'ouvrage ne dit rien :

« À Kiev, pendant les années d'édification socialiste ont été réalisées des réformes miraculeuses. C'est le résultat du travail héroïque du peuple ukrainien sous la direction du Parti Communiste et de l'aide fraternelle de tous les peuples de l'URSS. Un mérite particulier revient au camarade N.S. Hruščev qui, pendant les années d'industrialisation socialiste, se dévouait au travail du Parti à Kiev, puis de janvier 1938 à décembre 1949 resta à la tête du Comité Central du PC d'Ukraine. »¹³ (II, p. 783)

Ce passé d'autocannibalisme, de camouflage idéologique, de liturgie totalitaire, il est à jamais commun, et le problème aujourd'hui est de savoir ce qu'on fera du cadavre dans la famille. L'enterrer à la sauvette, le cacher dans le placard, à nouveau l'embaumer, ou en faire un musée kitsch ? La question ne peut pas être évacuée. Solženicyn a raison de le rappeler. L'épopée filmique de Dovženko *Chtchors* (*Ščors*, 1939) doit être repensée entre le pacte Stalin-Hitler et les pages hallucinées de Grossman. Le travail de deuil, d'épuration, de sursaut historique ne fait que commencer.

Nous avons, avec l'aide de nos amis ukrainiens, russes et polonais à réfléchir ici sur cet héritage triple, d'une culture médiévale et impériale, d'une résistance à l'absolutisme et d'une soumission au totalitarisme. L'Europe occidentale a aussi des héritages à la fois communs et contradictoires. Aujourd'hui elle regarde peu le passé, mais ne croyons pas trop vite que les divergences d'héritage sont à jamais transcendées. Elles sont sous-jacentes. Et il n'est pas bon de les nier, ou de les escamoter avec la baguette du moraliste, du fédéraliste abstrait, du mondialiste militant. Car alors, notre contemporain, démuné de toute dimension historique, nanti d'un impératif catégorique pseudo-kantien qui ne s'applique qu'à la chose publique et jamais à la sphère privée, ne peut que rester impuissant là où la haine, cette composante fondamentale de l'homme, resurgit. Sans un partage d'avenir, Russie et Ukraine ne peuvent que s'aigrir dans leurs rapports.

Les tyrans dont parle le beau poème en russe de Ševčenko, « Veillée funèbre » (« Trizna ») ne sont plus. Le tyran étatique de Grossman s'est effondré. Ukraine et Russie n'ont plus la communauté de souffrance et de résistance. Il faut en trouver une autre.

On connaît cette phrase de Thomas d'Aquin, que la Société de lecture de Genève a inscrite à son fronton : « *Timeo homines unius libri.* » (« Je redoute les hommes d'un seul livre. ») Ne pourrait-on pas dire : « *Timeo homines unius gentis.* » (« Je redoute les hommes d'une seule nation. ») ? Et dire à l'Ukraine biculturelle et bilingue que sa dualité est un précieux gage d'avenir.

Permettez-moi de terminer par un de mes poètes préférés, citoyen russe d'Ukraine, habitant de Kharkov, Boris Čičibabin :

Avec l'Ukraine dans le sang, sur la terre d'Ukraine, je vis
On me dit russe parce que parlant russe,
Pourtant sur ses prés de bonté, ombragés des tilleuls,
Il est une place pour mon humble chaumière.

Comme notre histoire serait moins sanglante et plus sage
 Si notre capitale, rayonnant de bonté et beauté,
 N'avait point édifié ses coupoles d'or dans le Nord,
 Mais sur le libre et généreux fleuve Dniepr.

O terre du kobzar, en ton crépuscule je suis serti,
 Tombé des feuilles de tilleul dans l'absinthe des steppes.
 Buvez toute la nuit, gaîment chantez et célébrez,
 O rossignols du temps des Zaporogues¹⁴.

Genève, 1995.

1. Leonid Plioutchtch, *Mémoires. Dans le carnaval de l'histoire*, Paris, 1977, p. 195.
2. *Ibid.*, p. 145.
3. Bénédict Livchts, *L'archer à un œil et demi*, Lausanne, 1971, p. 47.
4. V. Ključevskij, *Kurs russoj istorii (Cours d'histoire russe)*, Moscou, 1937, 3^e partie, p. 105.
5. A.S. Homjakov, *Stihotvorenija i dramy (Poèmes et drames)*, Moscou, 1969, p. 112.
6. A.S. Homjakov, *Sobranie otdel'nyh statej i zametok (Recueil d'articles et de notes isolés)*, Moscou, 1861, p. 372. Destinée à une dispute orale qui eut lieu chez Ivan Kireevskij dans l'hiver 1838-1839, cette conférence ne fut publiée, comme on le voit, que beaucoup plus tard. Mais elle avait circulé sous le manteau, ainsi que la réponse d'Ivan Kireevskij.
7. A. Puškin, « Klevetnikam Rossii » (Aux calomnieurs de la Russie), 1831.
8. V. Veresaev, *Gogol' v žizni (Gogol' dans la vie)*, Moscou, 1990, p. 529.
9. Alexandre Herzen, *Passé et méditations*, Lausanne, 1976, II, p. 160. La citation apportée par Herzen est de Čadaev.
10. I.E. Repin, *Pis'ma (Lettres)*, Moscou, 1952, p. 105.
11. Alain Besançon, « 1648. Pour l'histoire événementielle », *Commentaire*, 19, automne 1982, p. 379.
12. Vassili Grossman, *Tout passe*, Paris, 1972, p. 191.
13. *Istorija Kieva (L'histoire de Kiev)*, Kiev, 1964, II, p. 783.
14. Boris Čičibabin, *Kolokol (La cloche)*, Moscou, 1991, p. 178.

TABLE RONDE

L'UKRAINE DANS L'EUROPE POST-COMMUNISTE

28 mai 1994

Extraits des débats, avec des interventions d'Aleksandr Arhangel'skij, Annie Kriegel, Adam Michnik, Georges Nivat, Bohdan Osadczuk, Miroslav Popovič, Konstantin Sigov et Roman Szporluk.

G. NIVAT : *Nous abordons avec l'Ukraine une nation, une ère, un territoire et un passé qui sont fluctuants, contradictoires, complexes, où même les appellations géographiques ou de nations ont changé, où même le nom par exemple de Rus', de « Russien » ou de « Russak » ou de « Ruthène » a désigné des endroits, des peuples différents, que ce soit les Ruthéniens, le grand-duché de Lituanie ou l'Empire russe. Il n'y a pas même de monopole sur les noms des nations, sur les noms des langues, lorsque l'on regarde l'Histoire, il n'y a pas de baptême définitif : « Vous vous appellerez ainsi ». Il y a tout un cours de l'Histoire, qui fait qu'à partir d'un certain moment, un nombre de plus en plus grand d'hommes se reconnaissent sous une appellation. Pour les langues aussi, c'est tellement évident, ces langues, toujours plus nombreuses au départ, et moins nombreuses à l'arrivée, puisqu'on a tendance à une certaine unification, due au phénomène de la scolarisation, de l'État centralisé, qui impose, par la scolarisation et par la politique, l'unité d'un certain territoire.*

Le nationalisme ukrainien, cette idée nationale romantique du XIX^e siècle, liée à l'idée du socialisme, a été pensée par des gens qui, chez eux, parlaient en russe ou en polonais, ce qui prouvait que l'idée ukrainienne était quelque chose qui transcendait la langue ; ensuite seulement, ces hommes se sont mis à apprendre l'ukrainien. Le professeur Szporluk nous a montré à quel point sont importants les ponts, les ponts culturels, économiques, sociaux : aussi importants que les nations. Une nation n'est pas quelque chose qui est enfermé, une insularité ; c'est peut-être une île, mais il faut qu'il y ait des bacs, des bateaux et des ponts. On nous a montré un certain nombre de ces ponts entre l'Ukraine et les autres pays. Bien sûr, les ponts peuvent être abattus ; ça peut être Le pont sur la Drina d'Andrić. Il y a des histoires de tous ces ponts

qui unissent ou désunissent jusqu'à aujourd'hui, en ce moment et à la minute où nous parlons. Il y a eu un moment au Moyen Âge où Kiev était, à l'évidence, de plain-pied avec l'Europe, quand les princesses de Kiev venaient épouser les rois de France. Kiev était une grande puissance culturelle et économique médiévale ; mais, ce n'était pas l'Ukraine contemporaine, c'était autre chose, qui était cette Rus', dont l'appellation a par la suite été reprise par plusieurs entités. Les ponts qui se sont établis ensuite, ce sont des ponts vers l'Europe orientale, vers la Pologne — un pont très longtemps à sens unique, très complexe et dont Gogol' a donné une image d'Épinal, très étroitement nationaliste, dans Taras Bulba ; vers l'Autriche, et on sait à quel point ce que les Russes ont appelé l'irrédentisme ukrainien, avait un certain droit de cité dans l'Empire austro-hongrois ; vers Belgrade, et, bien sûr aussi, vers Saint-Pétersbourg et Moscou, c'est-à-dire également l'Europe.

La géographie imaginaire change, elle n'est jamais la même, et elle n'est même pas du tout la même pour chacun d'entre nous ici : nous avons chacun notre géographie imaginaire. Le professeur Szporluk nous a montré des cartes avec la géographie imaginaire d'un Ukrainien, d'un Polonais et d'un Russe d'aujourd'hui, mais on pourrait ajouter que chacun d'entre nous a sa géographie où les frontières sont plus ou moins importantes.

L'écrivain russe Aleksandr Solženicyn vient de remettre pied sur la terre russe, à plusieurs fuseaux horaires de la Russie centrale, sa première étape fut Magadan. Comme c'est un grand nationaliste russe, au meilleur sens du terme, et comme c'était pour moi, et je suppose pour vous, un événement que ce retour du grand écrivain en Russie, considérons un instant ce que signifie ce retour par Magadan, capitale du Goulag, où ont été anéantis tant d'hommes de tant de peuples, y compris tant d'Ukrainiens. En particulier les Ukrainiens dont il parle dans sa première œuvre, Une journée d'Ivan Denisovič, le Ruthénien Pavlo, qui appelle tout le monde par le prénom et le patronymique, et vouvoie : Pavlo ne sait pas tutoyer, comme un zek.

Blaise Pascal a dit : « Notre religion est sage et folle », en parlant du christianisme. On peut dire la même chose de la nation : notre nation peut être sage ou folle, c'est selon. Sage : nul ne vit sans une nation, c'est-à-dire une manière d'être, de plaisanter, de sourire, d'échanger que l'on reconnaît de façon indélébile. Folle, lorsque l'on fait sauter tous les ponts. Il ne faut pas mélanger les ordres, disait Pascal en parlant de la vie intellectuelle, morale et spirituelle, et il ne faut pas mélanger les ordres en politique, non plus : il y a le local, le national et l'universel, et nous devons vivre dans ces trois dimensions. L'Empire russe a été quelque chose de local et d'universel, il n'avait pas la dimension nationale au sens que ce terme a acquis dans l'ouest de l'Europe. Ce passé impérial est aujourd'hui à partager. Je ne parle pas du partage des avoirs, des fonds bancaires ou des ambassades à l'étranger. Je parle du partage du passé que l'on a en commun. Et un passé, on doit toujours, en quelque sorte, le recréer en soi : c'est ce que les historiens font. On a un présent, qui est toujours indécis, parfois angoissant, aujourd'hui particulièrement pour beaucoup de pays, y compris l'Ukraine. Et surtout, on a un avenir, qui est au fond ce qui devrait le plus unir — unir Ukraine, Russie et Pologne, ces trois pays voisins et qui ont à partager tant de passé.

Le communisme s'est écroulé, l'« Empire du Mal » n'existe plus, et les peuples ont accédé à la liberté démocratique : il y a une multitude de partis politiques, on s'exprime comme l'on veut. C'est une grande différence qu'il ne faut jamais oublier, par rapport à la situation d'avant. Mais après la liberté, quoi ? Qu'est-ce que l'on

fait, avec cette liberté ? Est-ce qu'on a la nostalgie, comme l'a dit Adam Michnik, de retourner dans sa prison, parce que, là, on avait pitance quotidienne et coucher assurés ? Après le socialisme centralisateur, quoi ? Comment passe-t-on de ce socialisme, de cette économie étatique à autre chose ? Et je reprends la question d'un article du professeur Szporluk : Après l'empire, quoi ?

M. POPOVIČ: Quand nous parlons du futur rôle de l'Ukraine en Europe, je préfère parler de la prédestination de l'Ukraine, parce que c'est plus romantique. Imaginons que nous sommes assis, par exemple, à Sarajevo, en 1914 ou plus tard, et que nous parlons du futur de la Serbie ou de la Bosnie-Herzégovine avant que les armes aient commencé à parler. J'ai peur que nous ne soyons dans une situation semblable : le problème de la Crimée commence à provoquer de nouvelles souffrances pour tout le monde. Faut-il y voir une situation qui peut ébranler notre monde européen dans la même mesure que le Sarajevo de 1914 ? Je reste optimiste, et ne veux pas parler de ces problèmes sérieusement.

Pour nous, aujourd'hui, il y a le problème de la division de notre passé, pour définir notre rôle, et peut-être même notre prédestination. Il y a beaucoup de possibilités de choisir son propre point de vue ; je voudrais souligner la situation très caractéristique de l'Ukraine d'aujourd'hui. Je peux expliquer ce qu'est l'Ukraine en commençant par la Rus' de Kiev, les Cosaques du Zaporoz'je, par toute l'histoire romantique de mon peuple ; mais mieux vaut expliquer ce qu'est l'Ukraine d'aujourd'hui. L'Ukraine est un pays de cinquante millions d'habitants, dont les deux tiers habitent les villes, en général de grandes villes, des villes industrielles. Soixante-dix pour cent de l'industrie avaient un lien avec l'armée. Quarante pour cent des habitants travaillent dans le domaine de la science informatique, de l'électronique, etc. Vous voyez que c'est une nation techniquement prête à la solution des problèmes technologiques de l'Europe moderne. Cependant ceci est le résultat du travail qu'ont fait tous les peuples de l'Union Soviétique sous la direction du parti communiste, parce que les communistes ont créé une civilisation militaire et technique très évoluée, mais une civilisation sans cœur, et peut-être même sans cerveau. Nous sommes très faibles, notamment du point de vue humanitaire, du point de vue de la vision du monde en général, parce que toute l'intelligentsia a été détruite, physiquement et moralement, et nous ne sommes pas prêts à reconstruire notre propre visage. Il y a des tentatives de fabriquer l'image de l'Ukraine en surimposant son passé romantique, vu du point de vue du mythe et des légendes, à la réalité présente brute et peu intéressante : la vie quotidienne des « coupons », des millions de « coupons » de salaire qui ne valent rien¹, etc. C'est pourquoi on ne peut pas construire son futur et sa prédestination d'une telle façon. Nous ne pouvons pas simplement dire que l'Ukraine, c'est le poète Ševčenko, ce sont les acteurs Saksagans'kyj, Sadovs'kyj, etc. Ce sont quelques noms qui sont évidemment ukrainiens, et qui prouvent que nous avons une histoire commune avec les Polonais et avec les Russes. Pendant toute l'histoire, nous avons été au second plan, et personne dans le monde n'a su remarquer qu'il y avait des Ukrainiens. Quand on m'interroge, à Paris, par exemple : « D'où êtes-vous ? » Je réponds : « d'Ukraine. » — « Qu'est-ce que c'est l'Ukraine ? » — « Kiev, par exemple. » — « Jamais entendu parler. »

Aujourd'hui, nous déclarons que nous existons. Mais que sommes-nous ? Je ne peux pas dire ce que signifie aujourd'hui « nous » pour les Ukrainiens, mais je voudrais souligner seulement deux aspects de ce que nous sommes, de ce que nous vou-

drions être. Aujourd'hui, nous ne sommes pas contents de notre position dans le monde, de nos relations avec les Russes et la Russie comme État. Mais je voudrais souligner que nous ne trouverons jamais notre propre visage dans le monde et dans l'Europe, si nous ne passons pas par l'épreuve de couper notre passé du passé de la Russie.

A mon avis, nous appartenons, et nous appartiendrons toujours à la grande civilisation russe — je pense à la culture russe dans le sens propre du mot. Il me semble qu'il y a quelque chose de plus vaste ; par exemple, je pense presque toujours à la grande intelligence du Kazakh Čekandro Lihanov, qui était un khan du Kazakhstan au XIX^e siècle. Quand je lis ses travaux sur l'ethnographie et l'ethnologie kazakhes, je trouve que nous appartenons à la même grande civilisation russe.

D'un autre côté, le peuple ukrainien aussi, comme tous les peuples dans chaque situation semblable, doit dire : « Mea culpa. » Je voudrais reprendre mon ami Adam Michnik, quand il a parlé du problème qui existe encore entre les Polonais et les Ukrainiens, du problème des conséquences morales et politiques de l'épuration ethnique en Volhynie. Je n'aime le nationalisme ni à visage humain, ni à visage de bête. Je ne suis pas nationaliste, en aucun cas. Mais j'appartiens à un peuple qui a commis quelques erreurs sur sa route. Je voudrais dire à mes frères polonais : « Mea culpa. » Il y a des choses dans notre histoire, celle de l'Ukraine, celle de la Russie et de la Pologne, pour lesquelles il faut faire une épuration historique, afin que nous puissions parler ici ensemble.

Je vais finir en disant que j'ai le sentiment que ces problèmes n'existent pas entre nous ici. Quelle sera l'Ukraine indépendante, si elle se met à exister ? Je suis sûr qu'elle fera partie de l'Europe libérale et démocratique, de l'Europe libre, culturelle et européenne.

R. SZPORLUK : *Toute l'histoire de l'Ukraine est intimement liée à la Russie. Pourtant c'est un mythe que de croire que l'Ukraine, pendant plus de trois cents ans, n'a été qu'une partie de l'Empire russe. Si nous jetons un coup d'œil dans les atlas du passé, nous voyons que la partie de l'Ukraine qui, par la suite, s'est intégrée à l'Empire russe n'était que le nord-est de l'Ukraine. L'Ukraine est entrée dans la Russie à l'ouest du Dniepr, et ceci ne s'est passé qu'à la fin du XVIII^e siècle. L'Ukraine moderne, avec la Galicie, la Boukovine et la Transcarpatie, n'est devenue une partie de l'Union Soviétique qu'après la Seconde Guerre mondiale. Voilà pourquoi le devenir de l'Ukraine moderne fait partie de l'histoire du XX^e siècle ; ce que les Ukrainiens sont en train de reconquérir est la compréhension, le retour de leur histoire et leur émancipation par rapport au mythe de l'historiographie impériale russe.*

Toutes les identités nationales sont des identités construites : il a aussi fallu, à un certain moment, inventer l'Allemagne, il a fallu construire et inventer la France, et la Suisse ! Mais il a été bien plus difficile à l'Ukraine de se faire qu'à la Suisse ou à la France. Les Allemands ont beaucoup ennuyé les autres nations, lorsqu'ils étaient engagés sur la voie du devenir national : ils ont eu besoin de deux guerres mondiales pour découvrir ce qu'ils avaient envie d'être... L'histoire de l'Ukraine est par conséquent extrêmement compliquée, douloureuse, pleine de tragédie, mais il nous faut comprendre que la construction de l'Ukraine moderne s'est faite en même temps que celle de la Russie et de la Pologne modernes. Nous ne devrions pas appréhender l'identité ukrainienne comme quelque chose de plus artificiel que l'identité russe. L'idée de l'existence d'un État russe millénaire, commencé à Kiev, qui se serait

transposé à Moscou, puis à Saint-Pétersbourg est une construction, un montage idéologique inventé au XVIII^e siècle. Les historiens de la Moscovie vous diraient que les Moscovites d'avant Pierre le Grand ne se percevaient nullement comme les héritiers de Kiev ; ce n'est qu'au XVIII^e siècle que ce mythe prend racine. Je ne veux pas aller plus loin dans la polémique, mais je voulais utiliser cet exemple pour faire un constat très important, à mon avis : les Ukrainiens sont en train de reconquérir leur histoire, de reconstruire leur histoire, ce qui ne signifie nullement qu'ils peuvent reprendre à la Russie tout ce dont ils ont envie ! L'histoire n'est pas une propriété, un bien foncier. Il ne peut y avoir qu'un seul propriétaire pour une maison ou un pays. Mais différentes nations peuvent prétendre aux mêmes événements historiques, comme les Français, les Allemands, les Espagnols, les Néerlandais : ils ont des personnages historiques communs. Le passé n'est donc pas une ferme, un immeuble, un bien foncier ; et par conséquent, il n'y a rien de mal, si Autrichiens, Russes, Polonais considèrent les mêmes événements et les mêmes personnages comme leur propriété commune.

La reconquête de l'histoire est essentielle, car, pendant des générations, on avait expliqué aux Ukrainiens qu'ils n'avaient rien de commun avec l'Europe, et que tout ce qu'ils avaient d'européen émanait de Moscou ou de Saint-Pétersbourg. Ils savent désormais qu'ils sont étroitement liés à Varsovie, à Berlin, à Prague, à Budapest, et que leurs jeunes faisaient leurs études, aux XVI^e et XVII^e siècles, en Europe occidentale, et que lorsqu'ils allaient en Europe, ils n'avaient pas à faire le crochet par Moscou pour se faire donner un visa : ils allaient directement en Europe de l'Ouest.

Le deuxième événement important de l'Ukraine moderne, c'est la réalisation du nouvel espace géographique imaginaire de l'Ukraine. La carte que les Ukrainiens ont dans leur tête et, je l'espère, dans leurs atlas scolaires, montre que l'« étranger proche », pour l'Ukraine, c'est la Roumanie, la Slovaquie, la Bohême, l'Autriche, la Hongrie et, bien sûr, la Pologne. Le Kirghizistan et le Tadjikistan ne font pas partie de l'étranger proche de l'Ukraine. Si l'on dit à Moscou que la frontière afghane est une frontière de la Russie, je ne crois pas qu'il y aura beaucoup d'Ukrainiens pour lutter avec la Russie contre l'Afghanistan ; pour les Ukrainiens, la Pologne est beaucoup plus proche que le Kirghizistan ou le Tadjikistan. Par conséquent, il faut que les Ukrainiens se forgent cette perception historique et géographique, afin de commencer à résoudre leurs problèmes de maintenant.

Devenir indépendant signifie, en premier lieu, cesser de blâmer les autres pour tout ce qui va mal chez soi, et commencer à en assumer la responsabilité. Il est évident que l'Ukraine se heurte à des problèmes internes fort complexes : il faut réformer l'économie, mettre en place un système juridique, un système de tribunaux, essayer de faire respecter les lois et, pour ceci, former des spécialistes, éduquer la jeune génération, chose qui ne peut se faire que dans le cadre d'une coopération multiforme ouverte non seulement sur l'Europe, mais aussi sur l'Asie, le Japon et la Chine, car les nations modernes ne peuvent survivre dans l'isolationnisme. La mise en place de l'Ukraine moderne devrait être le dernier chapitre des problèmes n'ayant pas encore leur solution.

L'un des problèmes fondamentaux non encore résolus de l'histoire ukrainienne est que, de bonne foi, deux grandes nations aimaient tellement l'Ukraine qu'elles la considéraient comme partie intégrante de leur pays. Les Russes aiment tellement les Ukrainiens qu'ils considèrent que l'Ukraine fait partie de la Russie ; ils aiment tellement les Ukrainiens qu'ils les considèrent comme des parents lointains qui, avec

un peu d'éducation, deviendront aussi bons que le reste des Russes. Il est très douloureux, pour les Russes, d'accepter et de prendre conscience de la séparation de l'Ukraine. Il s'agit d'une relation profonde et passionnée, dont nous pouvons discuter indéfiniment, pour voir enfin qu'il n'y a rien ni de vrai ni de faux dans cette controverse. C'est comme une très importante relation de famille, bien sûr, mais les Ukrainiens aimeraient recevoir l'assurance que leur existence en tant que nation est actuellement garantie. Il faut dire ici que de nombreux Ukrainiens ont le sentiment que, à Moscou, les gens qui ont du pouvoir ne pensent pas que l'Ukraine est quelque chose de sérieux ; ces gens continuent à ne pas s'imaginer que l'Ukraine est un pays réel : c'est pour eux une mauvaise plaisanterie, une sorte de cauchemar. J'enseigne dans l'une des universités des États-Unis, et, souvent, j'entends les voyageurs qui viennent de Moscou ou de Saint-Pétersbourg dire à leurs interlocuteurs américains : ne prenez pas les Ukrainiens au sérieux, l'ukrainien n'est qu'un dialecte du russe, tout ceci va bientôt finir et les choses reviendront à la normale. Il est par conséquent extrêmement important que les gens importants en Russie rassurent les Ukrainiens sur le fait que personne, là-bas, ne leur dénie le droit à l'indépendance. Il n'existe pas encore de vraie garantie de notre sécurité, mais cela ne doit pas servir de prétexte pour ne pas nous engager dans la voie des réformes.

Nous avons parmi nous Adam Michnik, un personnage éminent de la Pologne moderne. En tant que chercheur dans les domaines de l'histoire russe et de l'histoire de l'Ukraine, il m'est agréable de pouvoir dire que la Pologne — qui aimait tellement l'Ukraine qu'elle voulait en annexer une partie à la Pologne, Kiev, en particulier — a fait maintenant cette conversion mentale. Il y a bien sûr encore beaucoup de Polonais qui n'aiment pas les Ukrainiens ; il y a quelques Ukrainiens qui n'aiment pas les Polonais. L'histoire des relations polono-ukrainiennes est plus que compliquée, et les Ukrainiens, s'ils veulent devenir adultes, doivent bien admettre qu'ils ne sont pas sans péché ; mais l'essentiel est que les Polonais reconnaissent désormais l'Ukraine en tant que nation, pour de bon et définitivement.

Je pense que ce devrait être un facteur essentiel pour la place de l'Ukraine en Europe, de réaliser que l'Europe, ce n'est pas seulement la Suisse, la France et l'Allemagne, mais que l'Europe, c'est également la Pologne, qui est une grande nation européenne. Avant de conclure, je vais ajouter que l'Ukraine a su réaliser le rêve de nombreuses générations d'Ukrainiens. C'est une formation étatique qui n'a pas encore les garanties de sa sécurité, et l'une des raisons de son insécurité est le fait que c'est une nation multilingue, multiconfessionnelle, multiethnique, et qu'il existe des forces en dehors de l'Ukraine (et même à l'intérieur) qui voudraient saboter la légitimité de l'État ukrainien. Il existe des forces qui estiment que l'Ukraine n'est pas un phénomène légitime, légal, et qu'il faut la diviser en une partie russophone et une partie ukrainophone. C'est une grave erreur politique ! La nation ukrainienne est multilingue, multiethnique ; les russophones, en Ukraine, ne sont pas des Allemands des Sudètes qui ont été l'instrument du complot hitlérien : les russophones ukrainiens sont des citoyens de l'Ukraine, ils sont une partie intégrante de la nation ukrainienne. L'Ukraine nouvelle est une entité politique et civique. Ce n'est pas une formation ethnique, et ceux qui veulent transformer l'Ukraine en un État ethnique voudraient transformer l'Ukraine en Bosnie, mais l'Ukraine ne veut pas devenir la Bosnie !

A. KRIEGEL : *J'apprécie ce qui a été dit sur la nécessité fondamentale de comprendre les racines communes de l'héritage russe et ukrainien. Je vais régulièrement à Moscou, pour y travailler dans les archives, mais je n'oublie jamais d'aller aussi en Ukraine. Je suis allée, l'an dernier, à Kiev, et, dans quinze jours, je serai à Odessa. C'est dire que, dans mon comportement personnel, je me refuse absolument à donner une priorité aux uns ou aux autres. Comme il se trouve que j'ai la chance de tenir une plume dans mon pays, et de rédiger, chaque semaine, une chronique pour le journal Le Figaro, je veux redire ma réticence à l'égard de la politique française, qui, par exemple, dans la question de la Crimée, s'est empressée de distribuer des bons et des mauvais points. Je crois que, comme l'a dit Georges Nivat, il est essentiel que nous ne nous mêlions pas directement de la solution de certaines affaires concrètes.*

Ceci dit, mon incertitude porte sur le point suivant : dans quelle mesure l'espace ukrainien d'aujourd'hui est-il susceptible de justifier l'application d'« ukrainiennes » à des populations, à des régions, à des cultures qui sont infiniment plus complexes et mêlées que l'Ukraine proprement dite ? Je fais allusion, sur ce plan, à ce que nous appelons encore la Galicie, mais qui est, aujourd'hui, l'Ukraine occidentale.

J'ai lu, il y a deux ans, un roman polonais remarquable, traduit en français, qui portait sur la région de la Galicie avant 1914. Évidemment, cette région était alors austro-hongroise, mais constituée, en fait, essentiellement de trois populations principales, et de deux populations complémentaires, qui étaient les Russes et les Allemands ; ces derniers avaient des noyaux bien implantés et jouaient un rôle important, mais étaient, néanmoins, tout à fait minoritaires. Les trois populations importantes, c'étaient la polonaise, la juive et l'ukrainienne, chacune ayant sa fonction : la polonaise tenait l'administration de l'État pour le compte de l'Autriche-Hongrie ; la juive — l'économie et les relations ville-campagne, et, bien entendu, pour une bonne part, l'ouverture sur l'Europe et le monde ; l'ukrainienne correspondait à la population des campagnes. Nous avons là une situation assez proche de celle que nous observons aujourd'hui en Bosnie, où la population serbe est une population paysanne, tandis que la population musulmane est une population urbaine. Or, ces régions, austro-hongroises jusqu'en 1918, polonaises jusqu'en 1940, ne sont aujourd'hui ukrainiennes que par le détour soviétique, et grâce au Pacte germano-soviétique.

Ce qui m'intéresse, c'est que, dès avant la Première Guerre mondiale, il y a bien eu un mouvement national ukrainien dans la région, mais il était essentiellement anti-polonais, bien plus qu'anti-russe, car le pouvoir oppresseur était, à ce moment-là, le pouvoir polonais. Dans ce roman polonais auquel je faisais allusion, il est bien clair que la population dont on pensait qu'elle était la dernière à avoir une chance de devenir la population dominante, c'étaient les Ukrainiens !

Sur cette région de Galicie, cette Ukraine occidentale, le grand écrivain, qui a laissé une œuvre tout entière imprégnée par cette terre, prix Nobel de littérature, mais pas Ukrainien : c'est Agnon. Son œuvre est gigantesque — je la connais parce qu'elle est entièrement traduite en français ; je ne l'ai jamais lue dans les deux langues originelles, le polonais, et surtout l'hébreu. Agnon est probablement le chanteur le plus sensible et le plus prestigieux de cette terre qui est devenue aujourd'hui l'Ukraine occidentale.

C'est tout ce que je voulais dire, mais avec prudence, parce que, en fait, je porte en moi un héritage dont je crains toujours qu'il soit biaisé, et je ne veux l'imposer à personne, bien entendu.

B. OSADCZUK : Je voudrais dire quelques mots sur moi-même. J'ai beaucoup vécu à Berlin, et je ne me suis jamais senti émigré. J'ai eu l'impression de vivre tout le temps en Ukraine, et ceci grâce à ma collaboration au journal suisse la Neue Zürcher Zeitung. J'ai été obligé tous les jours, — et autrefois ce journal avait même trois éditions quotidiennes —, de rédiger des articles sur la Russie, la Pologne, l'Ukraine et les Balkans. Quand je suis enfin retourné à Kiev, j'avais l'impression de rentrer, après une brève absence, dans une ville toujours très bien connue.

L'Ukraine d'aujourd'hui est un État jeune. Récemment, le président allemand Roman Herzog a dit lui aussi que l'Allemagne est une nation jeune, qui s'est unifiée assez tard, qui s'est divisée par sa faute et a fini maintenant par se réunifier. Nous pouvons dire la même chose de l'Ukraine. L'Ukraine s'est réunifiée, elle est devenue un État indépendant. Il faut préciser que c'est Stalin qui a été le réunificateur des terres ukrainiennes, et ce, pour pouvoir persécuter tous les Ukrainiens, et pas seulement certains d'entre eux. Stalin se disait que si une parcelle de la terre ukrainienne restait hors d'Ukraine, cette parcelle de l'Ukraine sauvegarderait sa mémoire historique. La dernière partie de l'Ukraine à avoir rejoint l'Ukraine a été la Transcarpatie ; cette réunification a eu lieu en 1944. Cela signifie que le processus de réunification interne, mentale et politique de l'Ukraine n'est pas encore achevé. L'Ukraine est encore en cours de réunification. Les régionalismes ukrainiens survivront encore longtemps. Les différences linguistiques vont subsister encore longtemps, et beaucoup d'Ukrainiens continueront encore longtemps de parler russe, et les Hongrois qui vivent en Ukraine continueront de parler hongrois. Heureusement, les hommes politiques ukrainiens ont compris qu'il ne faut persécuter personne pour son origine, pour sa langue, pour sa foi. Grâce à cela, pour la première fois dans l'histoire, l'Ukraine a su établir de bonnes relations avec les Juifs. Bien sûr, il y a de l'antisémitisme partout, même dans les pays où il n'y a plus de Juifs, comme a dit Sartre.

Il est important qu'il y ait une politique étatique des nationalités qui n'autorise pas à persécuter les personnes pour quelque raison que ce soit. Je souhaiterais également que la Russie, qui est une Fédération de peuples différents, applique une politique nationale semblable : qu'un Tatar puisse prendre la parole dans la langue tatare au sein du Parlement russe, comme les Russes parlent russe au sein du Parlement ukrainien. Il y a des journaux publiés en russe à Kiev : personne ne les ferme, personne ne les censure.

Par ailleurs nous devons assurer nos intérêts en matière de politique extérieure. Nous avons la chance d'avoir en face de nous une Russie démocratique ; elle a encore des faiblesses très grandes, mais le gouvernement de El'cin n'entreprend aucune mesure juridique pour menacer l'intégrité et l'indépendance de l'Ukraine, y compris au sujet de la Crimée. Il y a, bien sûr, un autre changement important : les Allemands n'essaient plus de créer des dissensions entre l'Ukraine et la Pologne, et la Pologne ne s'adresse plus à la France pour se protéger contre l'Allemagne. Donc nous vivons une situation foncièrement nouvelle. Il n'y a plus de volonté de modifier les frontières, plus de combat permanent entre les nations.

Le monde commence à comprendre l'importance du facteur ukrainien dans la politique extérieure et dans la sauvegarde de la paix. Le monde a tiré des leçons de

la tragédie yougoslave, et maintenant, quand le président fou de la Crimée, Meškov, a attisé le problème de la Crimée, la plupart des pays du monde ont bien passé ce test ; la plupart des pays du monde, en commençant par les États-Unis et la Grande-Bretagne, en passant par l'Allemagne jusqu'au Kazakhstan et à l'Ouzbékistan, y compris Pologne et Hongrie, ont déclaré qu'ils reconnaissaient l'intégrité du territoire ukrainien. Ce grand test international a eu lieu ces jours-ci, il concernait les intérêts nationaux de l'Ukraine, et personne n'a soutenu la cause de la séparation de la Crimée de l'Ukraine.

La diplomatie ukrainienne, elle aussi, a fait ses premiers pas ; je salue la présence de l'Ambassadeur d'Ukraine ici, et je ne me permettrai pas, pour cette raison, de trop critiquer la politique extérieure de l'Ukraine, mais je ferai quand même quelques remarques. La diplomatie ukrainienne ne se distingue pas par une grande fantaisie. Souvent, elle est plutôt à la traîne des événements. Nous avons, par exemple, perdu la carte yougoslave ; je ne voudrais pas entrer dans les détails, mais l'Ukraine avait été la première à reconnaître la Croatie, avant même sa propre accession à l'indépendance. C'est le Parlement de l'époque, qui, avant d'adopter l'acte de l'indépendance de l'Ukraine, a reconnu l'indépendance croate. En Bosnie, il y a toujours eu des Ukrainiens, depuis Marie-Thérèse, qui était la mère de citoyens loyaux sur les frontières de l'Empire ottoman. L'Ukraine s'est engagée, avec son contingent de Casques bleus, en Bosnie, et ses Casques bleus ont subi des pertes importantes ; mais elle aurait pu proposer son propre plan de solution sans attendre que la diplomatie russe commence à s'en occuper. Nous avons par exemple proposé un plan de sécurité territoriale, le plan Kravčuk, mais cette proposition n'était pas mûrement réfléchi : c'était une espèce d'avorton. Il faut maintenant proposer d'autres plans. La faiblesse de ce plan résidait dans le fait qu'il n'avait pas de volet concernant la Russie. Il faut toujours engager la Russie, de manière à ce qu'elle garantisse l'indépendance des États. C'est pour cela qu'au sein de la Communauté d'États Indépendants, il y a trop peu de pensées créatrices.

Ceci concerne aussi les relations polono-ukrainiennes ; ces relations sont bonnes et, certes, ceci est une voie vers l'Europe ; la Pologne est un partenaire important, j'en suis d'accord avec mon ami Michnik. Nous avons vraiment besoin de Varsovie, et lui, il sait aussi que Varsovie a besoin de Kiev. Mais il faut procéder de façon à ne pas raviver l'impérialisme russe ; il ne faut pas que celui-ci s'attaque aux intérêts européens et polonais. Il faut donc créer des concepts qui tiennent compte de la Russie. Bien sûr, la Russie voudrait s'approprier des privilèges, et il faut s'y opposer, en engageant ce pays dans un réseau d'accords internationaux, de solutions des problèmes internationaux, afin de renforcer la sécurité de nos frontières et de nos intérêts nationaux. Cela peut avoir lieu dans un grand jeu, avec une coopération maximale ; heureusement, l'Occident commence à comprendre l'importance de l'État ukrainien.

Cet État a des problèmes internes qui proviennent de l'incapacité à gouverner un État moderne. Mais ce phénomène a toujours été observé au lendemain de la dislocation des empires coloniaux, des colonies et des semi-colonies, qui ne bénéficiaient pas de l'expérience de professionnels. Nous observons un double processus : l'émancipation de l'État, et l'abandon du centralisme moscovite. Plusieurs fonctionnaires ne savaient plus comment faire de la politique, comment gérer l'économie sans ce centralisme — sans parler de la structure économique effroyable héritée de

l'Empire. Si plus qu'un tiers du potentiel industriel ukrainien ne fabrique que des armes, au lieu de produire des biens de consommation, c'est déjà tout dire.

Il faut se féliciter d'avoir acquis l'indépendance sans une goutte de sang ; mais cela comporte une difficulté : on ne peut pas demander grand chose à un peuple qui n'a pas dû obtenir son indépendance, les armes à la main. Ce peuple n'a pas eu à déplorer de victimes, il n'a pas apporté de victimes sur l'autel de l'indépendance. L'Ukraine indépendante a été faite par les mêmes communistes qui se trouvaient à la tête de la République Soviétique d'Ukraine, et nous avons de nouveau au Parlement une importante majorité communiste ou pro-communiste. Cette situation a été également engendrée par les erreurs des démocrates ukrainiens. Tout nouvel État de l'ex-URSS est un reflet de l'empire. Il y avait un centralisme moscovite colossal, qui existait également au niveau des Républiques. Il y avait le centralisme de Minsk, de Vilnius, de Kiev, et ce centralisme continue de peser sur l'Ukraine. Pour résoudre n'importe quelle question, il faut s'adresser aux fonctionnaires de Kiev. Mais il y a plus de problèmes à Kharkov, à Tchernigov, à Kamenets-Podolski, à Lvov et à Tchernovtsy, etc. C'est dans ce centralisme primitif que nous avons hérité de notre passé communiste que je vois notre principal problème.

A. MICHNIK : Les relations polono-ukraino-russes, comme nous l'avons entendu pendant ce séminaire, sont très complexes, parce c'est une histoire commune et conflictuelle, fraternelle et pleine de guerres. Mais c'est aussi l'histoire d'un terrain mixte ; par exemple, Kiev : Kiev existe, dans la littérature russe, comme la ville de Mihail Bulgakov, et aussi de Viktor Nekrasov. Dans la littérature polonaise, Kiev existe comme la ville de Jarosław Iwaszkiewicz. Alors, Kiev, c'est aussi un fragment de notre histoire : l'histoire et la culture polonaises, sans elle, sont incompréhensibles, impossibles. Naturellement, je vote pour une Ukraine indépendante, mais je vote aussi pour une Ukraine ouverte, parce que cette ouverture, c'est aussi une richesse potentielle de l'État ukrainien. Je veux vous donner un exemple polonais : la Silésie est un fragment inévitable de l'histoire de l'Allemagne, mais elle fait maintenant partie de la Pologne. Nous, les Polonais, nous avons deux voies : ou l'épuration ethnique en Silésie (qui suppose que tous les Silésiens sont des Polonais pur sang), ou, à l'inverse, valoriser le fait qu'il y a en Silésie des Silésiens qui sont un peu des Allemands, un peu des Polonais. Ils peuvent devenir le pont culturel, intellectuel et politique entre l'Allemagne et la Pologne.

Le problème d'aujourd'hui, c'est le syndrome des Balkans. Qu'est-ce que ce syndrome des Balkans ? Celui d'un territoire mixte, où il n'y a pas de frontières naturelles et justes, où il y a des conflits autour de la mémoire collective — nous avons souvent discuté pendant notre conférence des frontières et de la situation des minorités nationales. Dans ces régions, il est très simple de provoquer, de préparer des conflits terribles. Le Nagorny-Karabakh est un très bon exemple de la façon de préparer une guerre sanglante sous un drapeau national. Mais les organisateurs réels et les bénéficiaires véritables de cette guerre, ce sont les mafias. Il n'y a pas de meilleur business que la guerre ! Seulement les mafias, sous les drapeaux nationaux, sont très internationales !

Comment pouvons-nous éviter à l'avenir ces perspectives terribles, les perspectives balkaniques ou libanaises, comme vous préférez ? Premièrement, il faut comprendre les autres, comprendre ses partenaires, et il faut préparer le dialogue avec son ennemi. C'est une thèse terrible, pour beaucoup de mes compatriotes. Or, il faut

négocier avec les ennemis, justement parce qu'ils sont des ennemis. Parce que l'autre route, sans la négociation, c'est la guerre. Dans le contexte du conflit autour de la Crimée, il faut se souvenir de ce message : si tu penses que ton adversaire est ton ennemi, qui va préparer le dialogue ?

Même la reprivatisation, en Pologne, renvoie aussi au problème de la mémoire ; les anciens propriétaires déclarent : « Au nom de la justice, ce jardin, ce bâtiment, etc., sont à nous ! » Juridiquement, ils ont raison, mais politiquement, c'est une perspective terrible, surtout dans une société multinationale et multiethnique. Nous retrouvons là la même impasse dans le contexte des relations polono-ukrainiennes. Car la communauté ukrainienne, dans les montagnes à l'est de la Pologne, a été victime d'une épuration ethnique par les militaires, en effet cette région était une base naturelle de la guérilla ukrainienne après la Deuxième Guerre mondiale. Mais maintenant, toute réparation au nom de la justice est impossible dans les sens politique, psychologique, social et matériel. Pourquoi ? Parce que l'État polonais d'aujourd'hui est pauvre, et parce que ce serait un geste symbolique très conflictuel pour la majorité des Polonais.

La politique, c'est l'art du possible. Si tu veux faire de la politique, tu dois comprendre ce qui est possible. Ceci, c'est impossible, et il y a d'autres « impossibles », dans les relations polono-juives et aussi dans les relations polono-allemandes. Il faut choisir la politique « juste » ; juste, c'est-à-dire « possible dans les circonstances données ».

Le problème numéro un pour nous, ce sont les relations polono-russes et ukraïno-russes. C'est un thème un peu traumatisant, parce que notre conscience collective est profondément antisoviétique. Pour nous, l'Union Soviétique, c'était le synonyme de la Russie impériale et despotique. D'où nos réactions un peu hystériques. Il faut ajouter qu'en Pologne, par exemple, après le départ de l'armée soviétique, il n'y a eu aucun conflit polono-russe à grande échelle. Ça n'existe pas. C'est une surprise pour nous, pour moi-même, mais ça n'existe pas. Dans chaque ville polonaise, vous pouvez voir des Russes qui travaillent avec le marché noir local, et il n'y a aucun conflit. Les relations polono-russes sont meilleures qu'à l'époque de la domination de Moscou sur Varsovie.

Mais le problème pour l'avenir est une nouvelle analyse de la situation de la Russie dans la politique mondiale. Voici la première fois qu'il n'y a pas une Russie totalitaire ; c'est très important, parce que toute la pensée politique polonaise sur la Russie portait sur une Russie ou bien despotique, ou impériale, ou totalitaire. Cependant la Russie est un grand État et restera un grand État. L'idée que le pacifisme peut liquider l'État russe est une idée imbécile ! Alors, il faut chercher et il faut trouver de nouvelles relations, mais ce ne sera possible qu'à une condition, qui est une condition sine qua non : il faut comprendre les Russes, la psychologie des Russes et les intérêts de la Russie ! Si nous, les Polonais, nous avons nos propres intérêts et nous pensons qu'il faut les respecter, nous devons aussi, nous les Polonais et nos amis ukrainiens, comprendre les intérêts de l'État russe. Ici, il faut choisir entre la logique de l'avenir et de la paix ou, à l'inverse, la logique de notre mémoire, la logique de la justice pure. Il faut savoir qu'à ce moment-là, la justice, c'est la même chose que la politique de la revanche — revanche mentale ou revanche matérielle.

A. ARHANGEL'SKIJ : *Si étrange que cela puisse paraître, et au vu des contradictions qui s'aggravent, malheureusement, entre l'Ukraine et la Russie, entre la Russie et les autres pays de l'ex-Union Soviétique, nous nous trouvons dans une situation qui est plus ou moins similaire : nous vivons dans des pays où le socialisme a perdu, dans des pays où un nouvel État n'est pas venu se substituer à l'État précédent ; nous sommes tous dans des pays en transition. Nous sommes dans des pays où les communistes se distinguent des communistes-nationalistes des pays est-européens, et même de ceux de Lituanie. Ce ne sont pas des sociaux-démocrates qui se cachent derrière des slogans communistes, mais des communistes tout à fait authentiques, qui se cachent maintenant derrière des slogans nationalistes.*

J'ai le sentiment qu'il nous faut traiter des problèmes communs qui se posent à la Russie comme à l'Ukraine. Russie et Ukraine doivent faire un choix : le plus important, est-ce le sentiment national, ou les principes démocratiques ? Ce n'est pas une opposition, une contradiction, mais il s'agit bien de définir ce qui doit tenir la première place. Est-ce que ce seront les droits de l'homme ou ceux de la nation ? L'un des droits essentiels de l'homme est d'appartenir à telle ou telle autre nation, à telle ou telle autre culture. Mais si nous disons que les droits du groupe ethnique l'emportent, nous risquons de nous trouver pris à un piège très dangereux. Il me semble que la société russe et la société ukrainienne devront d'abord consommer leur divorce et bien prendre conscience du fait que Kiev et Moscou sont respectivement les capitales de deux États différents, qu'elles ont chacune leurs propres intérêts, et que ceci est normal, même lorsque ces intérêts nationaux divergent. Il n'existe pas d'États dont les intérêts coïncident à cent pour cent, mais il faut nous faire à l'idée d'entamer des pourparlers, lorsque nous constatons une divergence d'intérêts, comme l'a si bien dit Adam Michnik, et essayer de trouver ce sur quoi nous sommes d'accord, ce que nous pouvons résoudre dès maintenant et voir quels problèmes il faut ajourner.

La Russie et l'Ukraine se trouvent devant un autre problème très important : il leur faut comprendre qu'elles ne sont pas à un stade de re-naissance, mais de naissance. Nous ne sommes pas en train de reconstituer ce qui avait naguère existé dans l'histoire ; nous faisons quelque chose d'inédit. Jamais il n'y a eu d'État russe tel que celui qui est en train de se faire en Russie, et jamais il n'y a eu d'État ukrainien tel que celui qui est en train de se faire en Ukraine. L'une des utopies les plus dangereuses, c'est l'utopie rétrospective. On peut naître, mais il est impossible de renaître !

J'ai également le sentiment que, dans nos pays, en Russie comme en Ukraine, nous n'avons pas connu le repentir, et c'est pourtant quelque chose d'essentiel. Nous avons de quoi nous repentir : chacun a ses péchés. La Russie porte le fardeau de l'impérialisme à l'égard des peuples voisins. Les Ukrainiens ont sans doute également des choses à se reprocher ; ce n'est pas à moi de dire lesquelles. Les Ukrainiens parviendront eux-mêmes à formuler les choses dont ils auraient à se repentir. Nous sommes engagés, les uns comme les autres, Russes et Ukrainiens, sur la voie longue et difficile de la « décommunisation » — c'est un processus d'autant plus long que nous avons laissé échapper le moment où nous aurions pu le faire avec la chirurgie, et que nous en sommes au stade d'une pénible et longue chimiothérapie.

K. SIGOV : *Tout au long de notre colloque, nous avons discuté sur cette notion difficile de l'« étranger proche ». Pour radicaliser ce débat, je propose de renverser la conception et de voir cette idée non pas dans l'espace stratégique ex-impérial, mais dans l'histoire, dans le temps. Je dis que l'étranger proche, c'est notre passé. Maintenant, je veux préciser et nuancer cette thèse.*

Je vous propose de voir ici ce qu'en France Pierre Nora appelle « lieu de mémoire ». Quand je renvoie ce concept au passé, d'une part, cela nous donne une possibilité de l'aborder d'une manière historique et scientifique, et d'autre part, cela nous indique une perspective — provisoirement, nous employons encore cette formule, mais elle aussi sera renvoyée au passé, voire aux archives. Je suis certes sensible à l'aspect de domination, présent dans ce concept, comme l'a souligné Roman Szporluk. Mais je crois que même cette domination impériale appartient au passé. Aujourd'hui, elle est surtout un « lieu de mémoire » et cela nous permet de voir la genèse de ce concept, et de saisir l'avenir, le sens dans lequel nous pouvons développer nos rapports.

Vous, en français, vous avez le « passé composé » ; permettez-moi de vous proposer un concept qui convient plutôt chez nous, celui de « passé étranger ». Ce « passé étranger », qui est, chez nous, très composé et très compliqué, nous invite à aller un peu plus loin, pour voir le passé éloigné sur une longue durée. L'Académie Mohyla de Kiev fait un effort pour voir le passé éloigné ; ce n'est plus l'étranger : il a été mis dehors, ailleurs, et cela lui permet de revenir aujourd'hui dans notre monde culturel et politique. Le phénomène de la diaspora est aussi du « passé étranger », pour nous, l'étranger, c'étaient les Harvard Ukrainian Studies. Le phénomène même de la diaspora ukrainienne s'explique par un autre phénomène, qui est qu'un grand nombre de mes compatriotes, dont les descendants sont Roman Szporluk et Bohdan Osadcuk, ont été « mis à l'étranger » par notre passé difficile, parfois tragique. Mais maintenant, en Europe et aux États-Unis, pour la diaspora, c'est l'Ukraine qui devient en quelque sorte un étranger proche : à San Francisco et à Paris, pour beaucoup d'Ukrainiens, l'Ukraine est plus proche que les pays voisins. Malheureusement, en raison d'un effet nostalgique, nos amis de la diaspora comprennent parfois mal l'Ukraine d'aujourd'hui — mais c'est une autre question.

Pour conclure, je dois dire que c'est aussi dans l'avenir que nous voyons notre « étranger proche ». Mais quel avenir ? Il y a un manque terrible, actuellement, à l'est de l'Europe, de solidarité — avec nos amis polonais, tchèques, slovaques et même russes. Nous préférons travailler directement avec l'Occident, sans nouer de contacts entre nous. Les ressources de notre solidarité, à l'est, se trouvent paradoxalement ici, à l'ouest. C'est un exemple à méditer chez nous, que cet héritage commun que nous partageons — j'entends le mot partager au sens de partager un repas où chacun de nous a sa place, sa propre position, peut-être en fonction de sa figure impériale ou non. Dans ce sens-là de partage, nous pouvons voir et revoir notre avenir.

UNE PERSONNE DANS LA SALLE : *Georges Nivat a posé au début trois questions qui me semblent fondamentales : la liberté, le socialisme et l'empire. Sur la liberté, on a beaucoup parlé, sur le socialisme, à mon avis, très peu, et sur les perspectives de l'empire, encore moins. Ce que je constate, c'est que, dans les pays post-communistes, avec les votes démocratiques qui se sont faits maintenant, il y a un retour vers une sorte*

d'aspiration au socialisme. Je voudrais savoir quelle est l'opinion des gens qui sont autour de vous.

En ce qui concerne l'empire, je crois que la situation, aussi, est très compliquée, parce que l'évolution en Russie me semble pleine de points d'interrogation. Žirinovskij a obtenu 20 ou 25 % des voix, ce qui veut dire qu'il a une assise sociale. Quant à Meškov, il ne serait rien, sans des appuis en Russie ! Žirinovskij l'appuie, mais le général Gračov ne doit pas être tout à fait indifférent à ses appels de sirène.

M. POPOVIČ: Quand j'ai préparé les documents avant le premier congrès de mon parti, j'ai pensé proposer de nommer ce parti « parti social-démocrate d'Ukraine ». Je peux donc parler des problèmes du parti socialiste d'Ukraine. A mon avis, il y a une partie de l'évolution de l'Ukraine que l'on n'estime pas toujours comme il faut. J'ai entendu ici une idée que l'on peut rendre à peu près comme ceci : « Seuls méritent la vie et la liberté ceux qui combattent chaque jour pour elles ». Nous n'avons pas eu de lutte sanglante contre le régime communiste, c'est notre destinée fondamentale, pour l'Ukraine, et cela me plaît. Aujourd'hui, nous sommes dans le même état qu'avant le coup d'État de 1991, dans le même état que lorsque la Constitution a été adoptée, dans les années 60 et quelque, à l'époque brejnévienne ; il y a bien eu telle ou telle nouveauté, mais... Nous sommes membre de l'ONU, nous l'étions déjà du temps de l'URSS, en tant que République Socialiste Soviétique Ukrainienne.

Aujourd'hui, nous n'avons pas la majorité, mais une grande fraction communiste au Parlement. J'en suis content. Pourquoi ? D'une part, parce que, dans le premier parlement, nous n'avons pas eu de fraction communiste du tout. Après les élections de 1994, ils sont 239 ou 238 députés. Mieux vaut qu'ils apparaissent en public.

D'un autre côté, nous sommes dans un état d'évolution sans coups de tonnerre : c'est une évolution calme. Cela signifie une chose très simple. Il y a le problème des cadres : personne n'a été communiste pendant les dernières années du régime soviétique, les gens n'étaient que des participants à la machine bureaucratique. Je ne suis pas d'accord, par exemple, avec mes amis bulgares, qui ont fait une loi de « décommunisation » : les hommes qui ont participé au bureau du parti de telle ou telle usine ou institution n'ont pas le droit d'occuper aujourd'hui une place dans l'État bulgare. C'est une idiotie ! Nous ne sommes pas capables, aujourd'hui, de faire en une seule fois le changement de tous les hommes qui ont participé...

Le socialisme vu comme perspective ? Bien sûr, un parti socialiste ou social-démocrate, au sens moderne européen, n'est pas seulement possible, mais nécessaire ! Il me semble que la destinée de l'Ukraine est proche de la destinée des pays naguère pauvres de l'Europe tels que l'Espagne ou le Portugal — nous sommes très éloignés de la Suisse ou de l'Allemagne. Rêver d'une Ukraine qui aurait la position de la Grande-Bretagne ou de la France est une bêtise. Cela ne signifie pas que la réforme économique en Ukraine doit ressembler à celle de la Chine. Nous n'avons pas de contradictions avec nos libéraux en ce qui concerne la nécessité des privatisations. Mais le problème de la justice sociale, après les années de socialisme, c'est un autre problème que celui de la justice sociale en Suisse, par exemple.

A. MICHNIK : Nous sommes dans une phase de crise du langage : gauche, droite, socialisme, libéralisme... En Pologne, ce sont des formules absolument vides. Kwasniewski, naturellement, est plus jeune, il est bien éduqué ; dans son bloc, il y a beaucoup d'apparatchiks communistes de l'ancienne époque ; mais la base commune de

ce bloc, maintenant au pouvoir en Pologne, c'est qu'il n'est ni à gauche ni à droite : c'est un parti de l'ancien régime. C'est très simple : l'unique base commune, c'est une biographie commune et une grande peur face à l'épuration anti-communiste. C'est tout. Après, je suis sûr que nous verrons beaucoup de divisions, de lignes de partage dans ces milieux. Mais le problème n'est pas de savoir s'ils sont ouverts ou sympathiques, non : la situation est différente, et, paradoxalement, les communistes au pouvoir, c'est la preuve décisive qu'un retour au communisme est impossible, parce qu'ils sont au pouvoir dans des conditions démocratiques.

Naturellement, je ne suis pas content du résultat des élections parlementaires en Pologne, j'ai voté contre, mais c'est aussi un résultat de la faiblesse, des divisions, des conflits internes dans les milieux démocratiques, et c'est une leçon de démocratie pour nous : nous sommes une démocratie jeune et faible, c'est une très bonne leçon pour notre arrogance !

Quant à Meškov et l'empire, à mon avis, Meškov est comparable à Karadžić en Bosnie : à la fois imprévisible et maître de lui. Les problèmes sont très dangereux, parce qu'il est imprévisible et incontrôlable — ni par El'cin, ni par Gračov, ni par Kozyrev, etc. La pensée impériale, en Russie, existe, c'est normal. Mais, aujourd'hui, la Russie comme État impérial est faible, l'unique impérialisme possible, ce sera l'impérialisme de la faiblesse. Aujourd'hui, El'cin a du mal à contrôler la situation à Saint-Petersbourg ou à Moscou, et l'idée qu'il pourrait contrôler l'ancien empire soviétique est, à mon avis, une fiction.

Enfin, qu'est-ce que le socialisme ? Naturellement, la nostalgie du socialisme existe, c'est clair, c'est la nostalgie de la sécurité, mais le socialisme réel, c'est autre chose. C'est l'économie planifiée, le système du parti unique, le rôle dirigeant du parti communiste, la dictature de la nomenklatura, la censure, les frontières fermées, la terreur de la police, etc, etc. Et dans ce sens-là, le socialisme est fini, grâce à Dieu !

A. ARHANGEL'SKIJ : Quelques mots sur Žirinovskij : on ne saurait dire que Žirinovskij soit un phénomène illégitime, mais il ne faut pas non plus surestimer la force de cette légitimité. Il s'agit d'un vecteur constitué par plusieurs raisons complexes ; en expliquer une seule ne signifie pas mettre en lumière tout le phénomène. Premièrement, le scrutin de fin 1993 n'exprimait pas tellement des options pour Žirinovskij que le refus d'une politique qui ne donnait pas de réponses aux nombreuses questions que se posaient la population, l'électorat. Deuxièmement, une grande partie des électeurs qui, pendant ces dernières années, avaient donné leur voix aux démocrates ne sont pas allés aux urnes en décembre 1993. C'est en partie le résultat de la paralysie qui a saisi le pays après les événements des 3 et 4 octobre 1993. Il y a eu un vent de panique qui s'est emparé des intellectuels, c'est évident. Mais, d'autre part, Žirinovskij a fait naître un électorat nouveau, des gens qui n'avaient auparavant jamais voté, et qui ont voté pour la première fois, pour lui.

Comment sauver la situation ? Tout d'abord, les intellectuels russes doivent faire preuve de plus de pragmatisme et de plus de sérénité, cesser de faire des caprices. Pendant tout 1993, les intellectuels, oubliant que le peuple continue à leur prêter oreille, se sont exclusivement occupés de discréditer El'cin. Quels que soient les immenses défauts de El'cin, il est le garant de la démocratie en Russie : c'est un président démocratiquement élu — et surtout élu après que la Russie a déclaré sa sou-

veraineté. Bien sûr, les intellectuels peuvent et doivent garder une attitude critique, mais ils ne doivent pas détruire l'idée d'un régime présidentiel fort en Russie.

Ensuite, je suis heureux que Žirinovskij soit sorti vainqueur de ces élections, qu'il ait subi la victoire, précisément, si l'on peut dire, car nous l'avons vu plus stupide que nous ne pouvions nous l'imaginer. Il avait sa chance : il pouvait se terrer, et continuer à bâtir un mythe ; on n'aime pas le pouvoir, en Russie, et les politiciens qui sont trop près du pouvoir doivent soit disposer d'un immense charisme — ce qui n'est justement pas le cas de Žirinovskij —, soit rester à l'ombre ou dans l'opposition. Žirinovskij peut dire tous les gros mots qu'il veut lors des séances parlementaires ; aux yeux du peuple, il relève du pouvoir, par conséquent, aux prochaines élections, je n'ai pas peur de Žirinovskij.

Le malheur est ailleurs : il est dans le fait que les démocrates n'ont pas de nouveau leader fort, dans le fait que la Russie n'a pas de tradition de partis, que le pays n'est pas structuré, qu'il n'a pas de terrain pour la formation de nouveaux partis. Par conséquent, nous attendons une personnalité ; mais de personnalité, les démocrates n'en ont pas d'autre que El'cin. Il faut que El'cin ait la force de continuer à évoluer, comme il l'a fait ces dernières années. Si El'cin peut satisfaire à la fois un intellectuel et un paysan, si l'intellectuel et le paysan peuvent s'identifier à El'cin, ça sera tant mieux. Mais vivons jusqu'à 1996 !

UNE PERSONNE DANS LA SALLE : *Personne n'a parlé encore de la Biélorussie. Pensez-vous que son cas soit comparable à celui de l'Ukraine ?*

A. MICHNIK : *En ce qui concerne la Biélorussie, c'est un problème vraiment très délicat, parce qu'il y a deux aspects. Le premier aspect, c'est l'aspect formel : son indépendance a été la volonté du parlement biélorusse ; dans ce contexte-là, je ne peux rien dire contre, c'est une volonté souveraine. Mais je vois une différence profonde entre la situation des Ukrainiens et celle des Biélorusses. Leur mémoire collective et leur conscience nationale sont différentes. En Biélorussie, la conscience nationale est vraiment celle d'être le « petit frère » de la Russie : cela existe dans la psychologie biélorusse, et à quelques exceptions près dans la littérature. Si vous lisez les célèbres romans de Vasil Bykov, vous ne voyez pas que c'est une autre nation que la nation russe. Dans la littérature ukrainienne, les choses sont absolument différentes : la conscience nationale ukrainienne, la tradition d'indépendance culturelle ukrainienne sont très fortes. Aussi à l'époque du communisme, à chaque étape, quand naissaient des conflits entre les cadres du parti communiste ukrainien, les victimes étaient toujours accusées de nationalisme bourgeois, depuis Šums'kyj, Skrypnyk, etc., jusqu'à Petrošelec. En Biélorussie, les choses ont été différentes.*

Personne ne sait maintenant ce qu'est la CEI, la Communauté d'États Indépendants, mais je trouve qu'il ne faut pas dire ex cathedra que c'est une idée impériale. Peut-être, pour la Biélorussie, pour le Kazakhstan, pour l'Arménie, par exemple, si la CEI devient une forme de Commonwealth, de Communauté Européenne, ce ne sera pas mal. C'est une zone proche de la Russie, oui, mais ce n'est pas une zone de domination autoritaire de l'armée russe : ce sont deux choses différentes ! Alors, le retour vers la Russie de la Biélorussie peut être le premier pas vers la reconstitution de l'empire, mais peut aussi être un moment de civilisation et de stabilisation de ces régions.

R. SZPORLUK : *J'ai toujours pensé à propos de la Biélorussie que personne ne la prend au sérieux. Les Biélorusses signent toutes sortes d'accords pour se faire disparaître, et ensuite, ils voient qu'ils n'ont en fait pas envie de se faire disparaître ! Ils aiment avoir leur banque nationale, ils ne veulent pas être une filiale de la Banque de Moscou ! Donc, pour parler plus sérieusement, nous avons affaire ici à la montée de la conscience nationale biélorusse, particulièrement parmi la jeune génération.*

Pour les jeunes gens, en Biélorussie, l'établissement de la Biélorussie, c'est justement le commencement d'une vie normale. L'identité nationale biélorusse n'est pas encore une identité nationale conventionnelle. Les Biélorusses vous diront dans un russe parfait pourquoi tout le monde devrait apprendre le biélorusse ; ils aimeraient que leurs enfants l'apprennent, eux-mêmes ne veulent pas le faire. Ils ont un sens de la nationalité qui est territorial.

Néanmoins, l'un de leurs problèmes est la très délicate situation religieuse. L'Église orthodoxe en Biélorussie est une Église qui s'affiche ouvertement et sans honte comme étant nationalement russe. Et l'Église catholique universelle, dont le chef vit à Rome, au Vatican, semble penser que sa mission en Biélorussie est de travailler ad majorem Poloniae gloriam ! Des milliers de prêtres polonais, de missionnaires et de nonnes vont dire aux pauvres Biélorusses que, s'ils veulent atteindre Dieu et la Sainte Vierge Marie, ils devraient prier en polonais !

B. OSADCZUK : *En ce qui concerne la Biélorussie, Ukraine et Russie ont commis des fautes colossales, en n'appuyant pas la politique du président du parlement biélorusse et de Šuškevič. L'Ukraine et la Russie se sont montrées indifférentes aux intérêts biélorusses et à toutes les tentatives de Šuškevič pour obtenir un appui politique, diplomatique et économique. C'est de la faute de Kiev, c'est de la faute de Varsovie, qui voyaient dans la Biélorussie un partenaire inégal, en quelque sorte.*

Genève, 1994.

1. Le « coupon » était une unité monétaire temporaire, introduite par le nouveau pouvoir dès 1992, et qui s'est rapidement et vertigineusement dépréciée, y compris face au rouble.

LEONID FINBERG

LES PROBLÈMES MAJEURS DE LA SOCIÉTÉ UKRAINIENNE EN 1995

Dans notre contribution, nous allons tenter de décrire les tendances politiques et économiques de l'Ukraine. Notre attention se portera tout d'abord sur l'activité des autorités ukrainiennes depuis la déclaration d'indépendance en 1991. Ensuite, nous examinerons les caractéristiques du développement de l'économie, ces dernières années. Puis, nous analyserons les différentes étapes du développement de la société civile ukrainienne et les principaux problèmes qui existent au niveau des relations internationales, en abordant tout particulièrement les relations russo-ukrainiennes. Enfin, nous terminerons par une description des processus politique et économique de certaines régions, en prenant comme exemple la région du Donbass.

1. Les autorités ukrainiennes

La toute nouvelle histoire de l'Ukraine (1991-1995) a déjà connu deux présidents, Léonid Kravtchouk et Léonid Koutchma, et deux Soviets suprêmes. Que peut-on dire de l'activité du premier Président et du premier Soviet suprême, et quelles sont les tendances de l'actuel Président au pouvoir en Ukraine aujourd'hui, ainsi que du deuxième Soviet suprême ? Nous allons tenter de répondre à ces deux questions.

Léonid Kravtchouk (1991-1994)

Durant la *perestrojka*, Kravtchouk a été secrétaire du comité central du parti communiste ukrainien, et, avant son élection, président du Soviet suprême d'Ukraine. Le nom de Kravtchouk est lié à la création des structures de pouvoir de l'Ukraine indépendante et à la transformation d'une partie de l'armée de l'ex-URSS en une armée ukrainienne, ce qui a par ailleurs également été accompli pour les services de sécurité. Outre cela, c'est à lui que l'on doit la reconnaissance de l'Ukraine par presque tous les pays du monde. Kravtchouk a abordé les problèmes intérieurs par des méthodes *politiques*, a maintenu la paix entre les différentes nationalités et a favorisé un dialogue interconfessionnel, qui, bien que difficile, n'en est pas moins

resté pacifique. Enfin, comme on peut le constater d'après le résultat des élections, un passage évolutif du pouvoir présidentiel à Léonid Koutchma s'est accompli.

Toutefois, Kravtchouk n'a pas su devenir un véritable leader pour le jeune État ukrainien, et il n'a jamais été considéré comme un Président volontaire et fort, deux traits nécessaires pour que des réformes décisives et fondamentales puissent être menées à bien. Aucune nouvelle constitution n'a été adoptée, les réformes économiques n'ont pas eu lieu, la corruption a prospéré, la paupérisation de la population a augmenté et s'est accompagnée d'un état d'apathie et de frustration. Les sociologues, quant à eux, parlent d'une augmentation du sentiment d'insécurité et de peur face au futur chez 70 à 80 % de la population (selon les chiffres de l'Institut de recherches stratégiques pour l'année 1993).

Le premier Soviet suprême de l'Ukraine indépendante

Ce Soviet suprême s'est occupé de la création d'une base législative pour l'activité des structures du pouvoir, de la démocratisation du pays et des transformations du marché. Reflétant les contradictions de l'époque et les intérêts des législateurs, les textes réglementaires ne se conformaient qu'à moitié aux règles de la démocratie, du marché et des lois. Malgré cela, l'activité de l'organe législatif le plus important d'Ukraine a été une étape sur la voie vers la démocratie, puisqu'un mécanisme collégial et public d'adoption des décisions capitales de l'État a été élaboré. Il ne faut en effet pas oublier que les prédécesseurs de ce Soviet suprême étaient les congrès et les plénums des communistes, aux traditions et mœurs totalement différentes.

Néanmoins, ni le Président, ni le premier Soviet suprême n'ont été aptes à créer un système effectif de conduite des réformes. Leurs pleins pouvoirs s'entrecroisaient, leurs décisions se contredisaient bien souvent, ce qui avait pour effet de faire croître la sphère de l'illégalité et d'empêcher la progression des réformes politiques et économiques. Quel type de pouvoir connaissait le pays : un pouvoir présidentiel à régime parlementaire, un pouvoir parlementaire à régime présidentiel, un pouvoir présidentiel de type soviétique, ou autre chose encore ? De fait, ce sont l'éclectisme et le chaos fondé sur le droit qui régnaient, consacrés par la constitution, et ce sont les législateurs eux-mêmes qui ont jeté le discrédit sur le droit et la légalité.

Ainsi, cela a démontré qu'à la différence des pays baltes ou de la Russie, ce ne sont pas les réformateurs qui ont déterminé le destin de l'Ukraine durant ces années. En revanche, l'inertie et l'incapacité des autorités à prendre des décisions ont permis une aggravation des phénomènes de crise et ont contribué à leur faire perdre les leviers de direction des processus en cours.

En 1994, un deuxième Soviet suprême a été élu. Les élections ont eu lieu selon le système majoritaire, ce qui a permis de réunir environ 400 députés du peuple (394 à la fin de l'année). Trouver les 50 qui restaient (selon la loi, ils devaient être 450) a été pratiquement impossible, car les électeurs ne vont pas voter.

Les députés se sont rassemblés en fractions :

1. l'orientation de gauche : les « Communistes », les « Socialistes » et les « Agrariens » : 145 personnes ;
2. le centre : le « Groupe des députés interrégionaux », le « Centre », et l'« Unité » : 86 personnes ;
3. l'orientation de droite : le « Mouvement populaire » (ROUKH), les « Réformes », et « Deržavnost' » : 84 personnes.

Les autres députés, environ 80, étaient des personnes indépendantes.

L'analyse des scrutins effectués de manière nominale a permis aux experts (N. Tomenko) d'évaluer le potentiel restaurateur et réformateur des fractions, ainsi que de tout le Soviet.

En ce qui concerne les décisions politiques, les tendances restauratrices dominent, avec une supériorité d'environ 10 à 15 %, alors que, lors des discussions et des prises de décisions concernant les questions économiques, les experts parlent d'une relative égalité des forces entre réformateurs et restaurateurs. Ainsi, cela équivaut à la situation que l'on trouve dans les échecs, lorsque le roi est pat et qu'il est impossible de prendre une décision.

Léonid Koutchma (1994-)

Par le passé, Koutchma a été directeur d'une des plus grandes usines militaires du pays. Ensuite, durant presque une année, il a été Premier Ministre d'Ukraine. Le nouveau Président s'est avant tout penché sur la réorganisation de l'économie, un des problèmes clés du pays, ainsi que sur la répartition des pleins pouvoirs entre le Président et le Soviet suprême. C'est dans ce sens qu'il a proposé d'adopter une « Loi sur le pouvoir », petite constitution du pays. Cette loi proposait la consolidation législative d'une république présidentielle et parlementaire, avec un pouvoir exécutif — le Cabinet des Ministres — soumis au Président. Finalement, après six mois de discussion, le Soviet suprême a confirmé cette loi à l'été 1995.

2. Les réformes économiques

La chute de l'État soviétique et la fin du complexe d'économie nationale unifiée se sont accompagnées de la chute du système planifié et uni de production et de distribution, ainsi que d'une rupture chaotique des liens économiques traditionnels qui existaient sur tout l'espace soviétique. Ainsi a-t-on passé presque instantanément à la phase de choc d'une crise qui durait depuis dix ans. Cela s'est caractérisé par une baisse extraordinaire de la production, une désorganisation de la sphère financière et monétaire ainsi que des crédits, et par une chute catastrophique du niveau de vie de la population.

Au début, les dirigeants ukrainiens ont en grande partie doublé les réformes russes de Gaïdar. Des lois sur la privatisation, sur la libéralisation des prix et du commerce extérieur ont été adoptées, de nouvelles conditions économiques pour l'activité des entreprises d'État, puis des entreprises privées, ont été créées, etc. Toutefois, on a très vite pu assister à une réorientation rampante de cette stratégie. La « nouvelle voie » est revenue au maintien d'un contrôle étatique rigide sur l'économie nationale et a refusé d'utiliser les leviers monétaires pour réglementer l'économie. Les dirigeants ukrainiens ont garanti un soutien financier aux entreprises d'État, par la voie d'émissions de monnaie couvrant le déficit budgétaire. L'octroi de crédits avantageux, et ce à des échelles gigantesques, a été la norme, tout comme la résorption des dettes dans les secteurs de base, tels l'agriculture, les entreprises de combustibles et le complexe militaro-industriel. Si au début de l'année 1992 environ 90 % des prix étaient libres, environ 70 % des prix sont régulés par le gouvernement à la fin de l'année 1993. Pour les autorités, la conséquence a été la perte des leviers

réels pour la mise en œuvre d'une politique économique. L'inflation s'est transformée en hyper-inflation : 50 % en décembre 1992, 60 % en juin 1993, 90 % en décembre 1993, selon l'estimation de l'ancien ministre de l'Économie V. Lanovoï. Le cours de la devise nationale a baissé d'une manière catastrophique, et le niveau de vie des citoyens a connu une détérioration brutale.

Les autorités ont alors été contraintes de prendre des mesures revêtant un caractère extraordinaire, afin de régler le système : interdiction de toutes sortes d'octroi de crédits, durcissement de la taxation des entreprises et des banques, etc. L'hyper-inflation a été stoppée, mais on a pu assister à une chute inouïe de la production. Le revenu national de janvier-mai 1994 a été inférieur de 34 % au revenu national de la période correspondante pour l'année 1993. Une baisse encore plus rapide de la production technologiquement complexe a eu lieu, et une orientation vers la production de matières premières s'est dessinée.

L'économie du pays est alors « entrée dans l'ombre », c'est-à-dire dans la sphère illégale, les spécialistes parlant d'une crise de la politique monétaire et fiscale.

C'est alors que Léonid Koutchma est élu Président. Il propose un programme de réformes économiques radicales, dont les thèses principales sont :

1. la réforme du système financier, basée sur une délimitation réelle du système des finances et des crédits du pays, des finances des entreprises d'État et du budget, ainsi que sur la décentralisation des finances de l'État ;
2. la réorganisation du système de taxation, allant dans le sens d'une libéralisation et d'une décentralisation ;
3. une réforme monétaire et l'introduction d'une unité monétaire nationale à part entière (*grivna*), en remplacement de ce succédané de devise qu'est le *karbovanec* (ou coupon ukrainien) ;
4. la réalisation d'une privatisation massive et le passage à l'actionnariat des entreprises d'État, ainsi que la mise sur le marché, dès le début 1995, des certificats de privatisation de biens ;
5. le refus catégorique du principe de gestion de l'économie par branche d'industrie ;
6. une réforme agraire basée sur la consolidation de la propriété privée de la terre.

Le mérite principal de ce programme ne consiste pas en des décisions radicalement nouvelles ou en une affirmation des approches du marché comme principe économique (ces décisions avaient déjà été proclamées auparavant). Mais, comme le développement des événements après le discours du Président nous le montre, ce programme a effectivement commencé à être réalisé. En effet, au début de l'année 1995, l'activité de la Bourse des changes interbancaire est totalement rétablie, le cours fixe du coupon ukrainien est supprimé, et on passe au cours du marché. Une libéralisation massive des prix commence, et le principe des prix subventionnés diminue d'une façon progressive. Un oukase présidentiel invitant à accélérer la privatisation de la terre est adopté et l'activité de l'économie extérieure est radicalement libéralisée. Enfin, on assiste à une privatisation de masse, sur la base de l'utilisation des certificats de privatisation libellés en monnaie.

La façon dont seront répartis les pleins pouvoirs entre le Président et le Soviet suprême va en grande partie déterminer le cours et la vitesse des réformes. Le Parlement s'est manifesté comme une force anti-réformatrice et a successivement tenté de

bloquer les réformes à des moments clés (il a tenté de suspendre la privatisation des entreprises d'État et de la terre, de conserver un cours fixe, de suspendre la libéralisation des prix, etc.). Il est encore impossible de faire le pronostic du développement économique proche, car il dépend directement de l'issue de la lutte politique entre les structures parlementaires et présidentielles. Actuellement, l'initiative appartient au Président, ce qui permet d'espérer une accélération des réformes économiques et une stabilisation de la situation économique.

La crise de la politique macro-économique est dans une grande mesure un facteur superficiel qui reflète l'excessive lenteur de la réforme des structures institutionnelles et des rapports de propriété. Ainsi que l'écrit le conseiller du Président, répondant aux questions de l'économiste A. Paskhaver, la transformation du marché en Ukraine a eu lieu, mais jusqu'au dernier moment, elle a surtout eu lieu hors de la sphère légale et a dû faire face à la résistance active (bien que non effective) des autorités.

Selon l'estimation d'un grand nombre d'experts (par exemple le précédent vice-Premier Ministre V. Pinzenik), la chute de la production est moins importante que ce qu'en témoigne la statistique officielle, car celle-ci ne cite pas la production « au noir », qui représente environ 50 % de la production totale (il est impossible de donner des estimations précises, car cette information est dissimulée par les personnes intéressées). Plusieurs raisons sont à l'origine de la crise profonde de la réforme économique. Une de celles-ci est qu'en Ukraine, la politique économique est avant tout déterminée par des gens qui ne sont pas intéressés à ce que la transformation du marché s'accomplisse dans la sphère de la légalité, car cela signifierait pour eux la perte de leur situation de monopole, d'avantages et de privilèges.

Pour conclure ce qui vient d'être dit au sujet des réformes économiques, voilà les données des sociologues sur le niveau de vie de la population (I. Bekechkina, Kiev, 1994) :

- « ne se refusent rien » : 2 % de la population ;
- « estiment qu'ils vivent normalement » : 32 % de la population ;
- « ont de la peine à joindre les deux bouts » : 41 % ;
- « sont obligés d'économiser sur la nourriture » : 21 %.

Ce n'est pas très gai, mais ce n'est pas apocalyptique, ainsi que l'affirment les textes de « gauche ».

3. La société civile

Durant la *perestrojka*, un nouveau phénomène est apparu, qui s'est développé avec la proclamation de l'indépendance de l'Ukraine. Il s'agit de la formation difficile et contradictoire d'une société civile légale.

Les chercheurs (A. Biélorous et d'autres) distinguent trois étapes fondamentales dans ce processus :

- la période anticommuniste : les années 80 ;
- l'époque des meetings : la fin des années 80, le début des années 90 ;
- l'étape de la formation et de l'enregistrement des partis et des mouvements : le début des années 90.

Actuellement (1995), on compte environ 50 partis et associations en Ukraine. Du point de vue idéologique, cinq tendances politiques principales se dégagent :

1. fortement nationaliste ;
2. national-démocratique ;
3. gestionnaire étatique ou pragmatique ;
4. démocratique ou libérale ;
5. socialiste-communiste.

D'une manière très schématique, en généralisant les données des sociologues et les résultats des élections, on peut affirmer qu'en 1995, les préférences des citoyens ukrainiens se déterminent ainsi : 5 à 10 % sont nationalistes, 20 à 25 % sont national-démocrates, 30 à 35 % sont centristes ou pragmatiques, 5 à 10 % sont libéraux, et 30 à 35 % sont socialistes ou communistes.

En Ukraine, à la différence de la Russie, les extrémistes de droite et de gauche sont souvent des antagonistes, car leur attitude par rapport à la question de l'indépendance de l'Ukraine diverge.

Les orientations politiques des partis et des mouvements se manifestent avant tout dans une série de positions fondamentales : le choix idéologique du parti ; le choix de la stratégie à adopter par rapport aux relations avec la Russie, la CEI, les États-Unis et l'Europe ; le choix d'un modèle d'organisation territorial ukrainien : système unitaire ou système fédératif ; l'attitude à l'égard du statut nucléaire ou non-nucléaire de l'Ukraine ; l'acceptation ou le refus des valeurs humaines et des normes internationales en vigueur pour la question des droits de l'homme et des minorités nationales.

Les forces politiques de gauche et les partis et mouvements d'Ukraine orientale et de la Crimée sont partisans de relations plus proches avec la Russie, qui peuvent aller jusqu'à des liens confédéraux et fédératifs. Presque tous les partis et mouvements des national-démocrates, sauf le ROUKH, de même que toutes les forces politiques de « droite », sont partisans d'une Ukraine unitaire. Ce sont eux, ROUKH inclus, qui ont défendu le statut nucléaire de l'Ukraine.

Les forces politiques ethnocratiques (« L'Ukraine pour les Ukrainiens ethniques ») ont aujourd'hui peu d'importance. Les associations et les partis populistes, radicaux de droite et promilitaires sont beaucoup plus puissants et voient leur influence grandir.

Afin de comprendre la situation politique en Ukraine, il est important de connaître les orientations politiques des citoyens par régions. Les résultats des élections au Soviet suprême (1994) montrent ces orientations. Sur 84 communistes, une majorité écrasante a été élue à l'est et au sud du pays. De la même manière, les socialistes et les agrariens sont les représentants de l'est, du sud et du centre du pays. Les députés des partis de droite et d'extrême-droite ont quant à eux en grande majorité été choisis dans les régions occidentales et à Kiev.

Enfin, le degré de politisation des citoyens permet de caractériser une société civile. Les sociologues (Institut de sociologie, Golovakha et Panina) proposent de le définir par la confiance que les citoyens placent dans les institutions sociales : 91 % des citoyens d'Ukraine font confiance à leur famille et à leurs proches, 54 % à Dieu, 38 % aux compatriotes, 42 % à l'armée, 33 % aux moyens d'information de masse, 19 % au Parlement et 20 % au parti communiste.

Ces chiffres, qui datent de la fin de l'année 1994, ne sont pas très réconfortants pour tous les politiciens !

Deux mouvements ont fortement influencé la vie politique en Ukraine, en particulier durant les premières années de l'indépendance du pays : le mouvement ouvrier et le mouvement étudiant.

Le mouvement ouvrier :

Le mouvement ouvrier possède une force considérable et a déjà plus d'une fois imposé ses exigences aux autorités. Il s'agit avant tout des mineurs de la région du Donbass, qui travaillent dans des conditions extrêmement difficiles (les traumatismes et la mortalité chez les mineurs ukrainiens sont plus élevés que chez leurs homologues européens). Les grèves, qui ont été suivies en 1991-1993 par des centaines de milliers d'ouvriers, ont eu une influence considérable sur le cours des événements politiques du pays, et les élites des pouvoirs locaux les ont efficacement utilisées afin de renforcer leur position au sein des structures de pouvoir de l'État. Cependant, ces deux dernières années, une baisse du mouvement des mineurs est perceptible.

Le mouvement étudiant :

Le mouvement étudiant ne joue plus un rôle politique essentiel aujourd'hui. En tout cas pas le rôle qu'il a joué il y a quelques années, lorsque la grève de la faim étudiante sur la place principale de Kiev avait contraint le Premier Ministre V. Masol à quitter son poste.

Aujourd'hui, les étudiants sont assez isolés, et il n'y a pas d'associations ou de partis de jeunes influents. Toutefois, il existe une série d'organisations, et parmi elles des associations de la droite radicale (par exemple l'assemblée nationale ukrainienne), au sein desquelles la jeunesse et les étudiants jouent un rôle considérable.

Les idéologies sont une des caractéristiques principales de la société civile naissante. Actuellement, on peut dire que ce sont les idées du nationalisme, du libéralisme, de la social-démocratie, du communisme et du socialisme qui sont les plus vivantes et les plus répandues.

Bien que d'une manière très succincte, nous allons nous arrêter sur ces idéologies :

Le nationalisme :

En dépit de toutes les répressions, les traditions de cette idéologie se sont conservées en Ukraine (comme, au demeurant, dans tous les autres pays post-soviétiques). Ces traditions ont été préservées grâce aux efforts de l'intelligentsia de maintenir vivantes l'histoire et la culture nationales, foulées aux pieds par l'empire soviétique, et elles s'appuyaient sur l'idéologie mise au point dans les années 30-40 de ce siècle.

Le nationalisme ukrainien en tant qu'idéologie se caractérise par une grande attention accordée aux communautés ethniques, aux problèmes de création et de maintien d'un État ukrainien, aux relations avec les voisins (Russie, Pologne, Roumanie). Bien entendu, il y a plusieurs sortes de nationalismes : il y a ses branches civilisées, patriotiques, que prônent les national-démocrates, et il y a ses versions

xénophobes et agressives, qui sont défendues par les organisations de l'extrême-droite. Il faut toutefois remarquer que durant la période décrite, ce sont les tendances civilisées, et non xénophobes, du nationalisme qui ont dominé, ce qui est très important pour les perspectives du devenir démocratique et civilisé du pays.

Le libéralisme :

La base économique pour le devenir des idées libérales en Ukraine, comme dans tous les autres pays post-soviétiques, est minimale. Aujourd'hui, le libéralisme ukrainien est davantage l'idéologie d'un groupe de l'intelligentsia que l'idéologie d'une couche sociale possédant un statut matériel correspondant. Le chemin pour parvenir à cette étape est encore long. Toutefois, une formation idéale de cette idéologie est également importante, car elle seule peut devenir dans le futur l'idéologie d'une jeune bourgeoisie naissante (c'est là l'estimation d'un des principaux politologues, A. Tolpygo).

La social-démocratie :

Cette idéologie a été reprise par toute une série de partis et de mouvements qui se situaient au centre politique. Pour les Ukrainiens, il est très difficile de s'éloigner de l'idée du socialisme : l'Ukraine industrielle traverse une crise économique importante et exige la défense sociale de ses citoyens. Selon les données des sociologues, à la fin de 1994, 45 % des ouvriers et 52 % des fonctionnaires ne travaillaient pas à plein temps, c'est-à-dire étaient des chômeurs partiels ! De plus, les idées démocratiques de cette idéologie se sont fortement imposées à la société et à l'intelligentsia, mettant fin au passé totalitaire. Toutefois, malgré le fait que toute une série de partis et de mouvements professe les idées de la social-démocratie, elles ne sont pas très répandues au sein de la société, en raison de la profonde crise économique et politique, de la paupérisation et du désarroi des citoyens face aux problèmes qu'ils affrontent.

Le socialisme et le communisme :

Ces idéologies, qui semblaient s'être discréditées au XX^e siècle avec le Goulag, les guerres, la police politique, la mort de millions de gens, acquièrent à nouveau de l'influence. Les raisons de ce phénomène sont claires : la génération des citoyens soviétiques qui ne connaissent pas d'autres idéologies (et il n'y a que l'intelligentsia qui réapprend) est encore vivante ; la faible démocratie n'est manifestement pas venue à bout des problèmes qui se sont déversés sur le pays ; la situation économique des citoyens est plus mauvaise qu'auparavant. C'est le point le plus important, car durant ces années, la base sociale pour les forces communistes s'est considérablement élargie.

Toutefois, malgré le retour des forces politiques de « gauche » au pouvoir dans presque tous les pays de l'Europe de l'Est, ce ne sont déjà plus tout à fait les forces de « gauche » qui étaient au pouvoir dans les années 70-80. Il faut espérer en leur évolution.

4. *L'Ukraine et le monde*

Ce sont les facteurs politiques et économiques internes qui ont déterminé la politique extérieure de l'Ukraine durant les années d'indépendance :

— la faiblesse économique du pays : le volume du commerce extérieur est d'environ 5 à 6 milliards de dollars par année, ce qui est inférieur à d'autres pays possédant un potentiel de ressources naturelles et techniques analogue ;

— la forte dépendance envers la Russie : traditionnellement, environ 60 % des ressources de l'industrie ukrainienne étaient livrées par la Russie, et environ 65-70 % des débouchés du marché de la production ukrainienne se trouvaient également en Russie et en partie en Biélorussie et au Kazakhstan.

Quant aux partenaires occidentaux, le peu d'attention qu'ils accordent à l'Ukraine est lié à l'incapacité des autorités ukrainiennes d'assurer des conditions acceptables pour le commerce et la coopération industrielle.

Malgré cela, les principales puissances mondiales ont témoigné de l'intérêt pour l'Ukraine. La plus grande partie des entreprises collectives et la plus grande somme investie dans l'économie de l'Ukraine appartiennent aux États-Unis et à l'Allemagne. Toutefois, les rapports avec le monde occidental jouent un rôle moins important dans la vie du pays que ceux entretenus avec le monde post-soviétique. Les relations avec la Russie ont toujours été et sont aujourd'hui encore capitales pour le destin de l'Ukraine et sont déterminées par des conditions historiques, ainsi que par des problèmes dus à la nouvelle situation géopolitique apparue après les accords de Biélorussie, en 1991. Le futur du monde post-soviétique dépend principalement des relations de ces deux pays, car il n'est pas difficile d'imaginer quelles seraient les conséquences si un conflit venait à éclater entre la Russie et l'Ukraine.

Pour l'Ukraine, l'acquisition de l'indépendance, la création d'un État indépendant signifient la sortie d'un empire, d'abord russe, puis soviétique, qui a bafoué les droits nationaux et qui est responsable de millions de victimes au sein du peuple.

Pour la Russie, cela signifie la perte d'une partie d'un territoire traditionnellement considéré comme sien, la perte d'une partie de son peuple (c'est précisément ainsi que cela est perçu du point de vue psychologique), un peuple qui, durant de nombreuses années, avait partagé le destin de la Russie. Cela représente donc un choc important pour l'orgueil national des Russes, qui appréhendent rarement cet événement d'un point de vue strictement rationnel.

Lorsque deux nouveaux pays apparaissent sur la carte du monde, des frontières s'érigent inévitablement. Enfin, la Russie et l'Ukraine doivent se partager la propriété de l'ancienne Union Soviétique, déterminer leurs nouvelles relations, partager une armée et une flotte immenses, et élaborer leurs propres doctrines de politique extérieure. Chacun de ces problèmes est très compliqué. De plus, il s'agit de les résoudre dans des conditions d'instabilité politique et économique, tant en Ukraine qu'en Russie, et dans des conditions de pression de la part des élites et des partis.

La politique de l'Ukraine vis-à-vis de la Russie n'a pas été constante durant ces années. La position de l'Ukraine a tout d'abord été déterminée par les attentes exagérées des politiciens, dont les propos étaient ceux-ci : l'Occident est intéressé à une Ukraine forte, susceptible d'être un opposant potentiel aux ambitions éventuelles de la Russie de restaurer l'empire ; notre potentiel économique est tel que, rapidement, nous nous mettrons à commercer avec le monde ; ainsi, nos problèmes seront

d'autant plus vite résolu. Mais très vite, il s'est avéré que l'intérêt du monde occidental pour une Ukraine économiquement faible et politiquement incapable de mener des réformes était totalement différent : l'Ukraine *doit* abandonner l'arme nucléaire, l'Ukraine *doit* prendre en considération les intérêts de la toute-puissante et nucléaire Russie, car l'Occident, lui, les prend en considération. Enfin, l'Ukraine *doit* s'en sortir elle-même, et ce n'est qu'à ce moment qu'une aide interviendra éventuellement...

Les tentatives ukrainiennes pour créer une union politique avec les pays de l'Europe de l'Est et les pays baltes, dont l'initiative d'une union mer Noire-Baltique, ne se sont pas réalisées, car ces pays se sont défini d'autres priorités : établir des contacts directs avec leurs voisins occidentaux les plus proches et tenter d'intégrer les structures européennes. À nouveau, une union avec l'Ukraine, pays économiquement faible et encore mi-communiste ne représentait pas une alternative raisonnable.

Quant à la Russie, de réelles relations se sont élaborées dans le secteur industriel et agricole. Entre les spécialistes militaires, un dialogue s'est instauré sur les questions de transfert de l'arme atomique à la Russie et du partage de la flotte de la mer Noire, et des pourparlers ont eu lieu sur la création et l'organisation de l'activité de la CEI.

Les relations se sont élaborées avec difficulté, accompagnées d'accusations réciproques, de reproches et de prétentions. Dans le domaine de l'économie, la Russie et l'Ukraine se sont mutuellement accusées de pratiquer des prix non adéquats à la production et de ne pas payer lors des livraisons. Les politiciens ukrainiens ont accusé la Russie de vouloir accaparer les biens situés sur le territoire d'Ukraine, afin d'augmenter sa dépendance politique. Les politiciens russes ont, quant à eux, exhibé les prétentions à l'isolationnisme des Ukrainiens, qui faisaient obstacle à la réintégration des économies des anciennes républiques de l'Union Soviétique.

Les négociations sur le statut nucléaire de l'Ukraine ont également été difficiles. La volonté des politiciens ukrainiens de conserver l'arme nucléaire s'est heurtée à la position rigide du monde occidental et de la Russie. La partie ukrainienne a tenté d'étayer sa position en soulignant les dangers que pourrait représenter l'arrivée au pouvoir en Russie de forces politiques susceptibles de porter atteinte à l'indépendance ou à l'intégrité de l'Ukraine. D'après eux, l'arme nucléaire pouvait être un facteur capable de contenir la Russie. Ces arguments ont été rejetés, et on a suggéré à l'Ukraine de « rendre l'arme ». En cas de refus, une isolation de la part de l'Occident menaçait le pays, ainsi qu'une réduction de tous les programmes de collaboration. Dans de telles conditions, l'Ukraine a bien entendu signé et ratifié le traité START-I. Lors des pourparlers avec la Russie au sujet de l'arme nucléaire, le dialogue s'est accompagné de désinformation réciproque et d'ultimatums. Ce n'est que la médiation active de l'Occident, et en particulier de la diplomatie américaine, qui a calmé les divergences qui existaient entre la Russie et l'Ukraine.

Parallèlement, « hors de la grande politique », les relations économiques entre la Russie et l'Ukraine se sont développées et ont pris peu à peu un cours plus tranquille et pragmatique, apparemment, car dans les deux pays, les relations sont devenues moins étatiques, plus régionales et plus particulières. Bien entendu, cela n'efface en rien les divergences d'intérêts qui subsistent, tant dans la lutte pour les ressources et pour les débouchés que dans celle pour les investissements à l'étranger. Toutefois, cela montre que la tendance est à la diminution des passions.

À la question des sociologues : avec quel État l'Ukraine a-t-elle le plus de risque d'avoir un conflit militaire, 32 % ont répondu que c'était avec la Russie, et 7 % avec la Pologne. Toutefois, 38 % pensent qu'un conflit est impossible (revue *Demos*, 6, 1994).

Actuellement, les relations russo-ukrainiennes divergent encore considérablement. Les causes en sont principalement les positions différentes par rapport à la question du partage de la flotte de la mer Noire, l'accord sur les intérêts réciproques de la péninsule de la Crimée, le désarmement nucléaire de l'Ukraine et le paiement des compensations correspondantes par la Russie, la répartition des sphères d'influence dans l'« étranger proche », et l'équilibrage des intérêts économiques...

Ces problèmes sont loin d'être résolus et ne permettent pas de pronostiquer de relations sans nuages entre les deux pays. Toutefois, on peut espérer que durant ces années, une expérience de dialogue a été acquise et que les relations resteront dans le cadre de la civilité.

Les difficultés de l'Ukraine se manifestent à travers les processus de régionalisation, à travers l'aspiration des régions à mener leur propre politique, afin d'augmenter la possibilité de résoudre les problèmes locaux. Cette tendance est clairement visible dans la région la plus importante de l'Ukraine de l'est, la région du Donbass.

L'industrie détermine le potentiel économique de cette région, et sa part représente environ les deux tiers du revenu national produit, ainsi que 82 % des bénéfices. 4/5^e du volume de la production industrielle proviennent de l'industrie lourde : extraction de charbon et sidérurgie en premier lieu. Environ 80 % des mines n'ont pas été reconstruites depuis plus de vingt ans, et 65 à 70 % des équipements de la branche métallurgique sont utilisés alors que le délai légal d'exploitation est dépassé. La situation écologique est très difficile, et la densité des rejets dans l'atmosphère est six fois plus importante que ne l'est la moyenne en Ukraine.

La contribution de la région en ce qui concerne le produit national brut est très élevée (16,4 %), ce qui est également caractéristique d'autres régions de cette partie de l'Ukraine : Dniepropetrovsk : 12,65 %, Lougansk : 8,4 %. Les indices des régions occidentales sont beaucoup moins importants : Lvov : 3,94 %, Rovno : 1,64 %, Subcarpatie : 1,19 % (données du politologue G. Nemyri).

Pour l'opinion publique, l'aggravation de la situation économique de la région est liée à la nouvelle répartition du produit national brut. Jusqu'en 1991, on tenait Moscou pour responsable, ce qui, selon les estimations des experts, a été un facteur dominant lors des scrutins référendaires en faveur de l'indépendance, en 1991. 83 % des habitants de la région de Donetsk ont voté « pour ».

Depuis l'indépendance, c'est Kiev qui est tenue pour responsable. Mais, à part les accusations, les élites locales aspirent à renforcer leurs positions au sein des structures de pouvoir du pays et sont beaucoup plus présentes dans le deuxième Parlement que dans le premier. La particularité politique principale de cette région d'Ukraine est son caractère « soviétique », son orientation vers les communistes et les socialistes. La population russe y joue un grand rôle, car le territoire jouxte la Russie. Ainsi, le futur de l'Ukraine y est perçu d'une manière très différente qu'en Galicie : seulement 13,3 % de la population de la région de Donetsk saluent de façon inconditionnelle l'indépendance du pays, alors que ce chiffre est de 62,2 % à Lvov. En ce qui concerne une union avec la Russie, 57,7 % des habitants de la région de Donetsk y sont favorables, contre 5,4 % à Lvov. Dans sa quête d'une voie de survie, alors que la situation économique du pays va en s'aggravant, et ce particulièrement dans le

secteur public, les autorités locales ont entrepris une série de démarches afin de mettre au point des liens économiques avec les régions russes voisines. Ces actions comportent indubitablement une composante séparatiste, mais il pourrait difficilement en être autrement. Seule une Ukraine économiquement forte et menant une politique régionale raisonnable peut compter sur la loyauté des régions. Les premiers éléments d'une telle politique peuvent être perçus dans les actes de Koutchma. Lorsque Kravtchouk était au pouvoir, la politique d'attente et la crainte de prendre des décisions politiques ont également été responsables de la crise économique et politique. Koutchma, quant à lui, a créé un conseil des régions en tant qu'organe consultatif auprès du Président, il a stimulé le développement d'actes législatifs permettant de déterminer les relations entre le centre et les régions, il a soutenu une série d'initiatives régionales sur les liens économiques des régions, sur la création de zones économiques libres, etc. En même temps, les premiers pas pour l'élaboration et la réalisation d'une politique régionale de l'État, peut-être un des problèmes les plus importants pour le futur du pays, viennent à peine d'être faits. C'est d'autant plus important qu'en 1995, les élites régionales sont totalement organisées et ont structuré et déterminé leurs intérêts. Cela concerne précisément la région du Donbass, dont les leaders sont les représentants de la jeune génération des réformateurs.

Bien entendu, les problèmes de la Crimée, de la flotte de la mer Noire, les relations nationales et confessionnelles, l'observation des droits de l'homme, la réorganisation de l'armée, etc. méritent un éclairage séparé. Mais nous pouvons d'ores et déjà avancer certaines conclusions, en citant quelques-unes des questions que se pose aujourd'hui la société ukrainienne :

1. Quelle solution apporter à l'opposition du Président et du Soviet suprême ? Les méthodes démocratiques sont-elles pour cela suffisantes, ou l'Ukraine, inévitablement, se dirige-t-elle vers une confrontation encore plus violente des structures de pouvoir ? Si cette dernière variante l'emporte, la déstabilisation de la société et de l'État est alors inévitable.

2. Quel va être le prix pour stopper l'économie « au noir » ? Quand et comment cela aura-t-il lieu ? En effet, l'argent de ce « secteur de l'économie » n'est réinjecté ni dans le domaine médical, ni dans l'éducation ou dans d'autres secteurs publics, et ne fait que renforcer la corruption, qui a déjà atteint des proportions immenses.

3. Quelles sont les voies d'une amélioration des relations entre l'Ukraine et Russie ? Des rapports confédéraux ou même fédératifs avec son grand voisin sont-ils inévitables pour l'Ukraine ? Cette voie ne mène-t-elle pas au rétablissement de l'Empire russe et de ses intérêts ?

4. Jusqu'où une déstabilisation de la situation dans cette partie de l'espace post-soviétique est-elle probable ? Quelles sont les voies et les méthodes qui permettent d'augmenter la stabilité dans la région ?

Kiev, 1995.

RÉSUMÉS/ABSTRACTS

Vadim SKURATOVSKII, *Pour une typologie des relations culturelles russo-ukrainiennes.*

On examine souvent les relations culturelles russo-ukrainiennes à la lumière de différents modèles de conception du monde qui ne sont pas capables de refléter toute l'originalité de ces relations, en particulier celles de la fin du XVII^e — début du XVIII^e siècle. A cette époque les relations entre la Russie et l'Ukraine (entre autres, les relations culturelles) avaient un caractère « extra-ethnique ». On a tenté dans le présent article de faire ressortir cette originalité, liée à l'« énorme » exportation culturelle « ukrainienne » vers la Russie d'alors. Les relations russo-ukrainiennes postérieures — à l'époque du *narodničestvo* et des révolutions du XX^e siècle — sont déjà compliquées par la présence de facteurs interethniques, se métamorphosant en facteurs « inter-nationaux » (*mežnacional'nye*). La présence massive de la culture ukrainienne dans la culture russe est un garant possible de la normalisation des relations entre les deux pays, tant culturelles que politiques.

Vadim SKURATOVSKII, *For a typology of cultural relationship between Russia and Ukraine.*

The cultural relations between Russia and Ukraine have often been analyzed from various standpoints; however, their specific nature, — in so far as they were “extra-ethnic” relations, particularly in the late seventeenth and early eighteenth centuries —, has not always been stressed. This article tries to show how the “huge Ukrainian” cultural exports to Russia account for it. Later on, during the *narodnichestvo* and the twentieth-century revolutions, those relations have been interspersed with interethnic factors, which turned into “international” (*mezhnatsional'nye*) ones. However, the significant presence of Ukrainian culture in Russian culture may be a guarantee of the normalization of cultural as well as political relationship between the two countries.

Aleksandr ARHANGEL'SKII, *La mystique de l'Empire dans la politique russe et la culture du début du XIX^e siècle.*

On analyse dans cet article la question de la « conscience impériale » en tant que paradigme culturel et historique de la Russie du premier tiers du XIX^e siècle ; ses traits appartiennent au même titre à des « programmes » d'édification de l'État opposés, à des conceptions historiosophiques différentes — celles d'Alexandre I^{er} et de Karamzin, de Ryleev et de Puškin; ils transparaissent même dans le poème *Edda* de Baratynskij, dans lequel l'auteur parodie précisément les vers « impériaux » de Puškin. Ce paradigme est parfois dangereux dans la politique de la Russie (*rossijskaja politika*) mais irrévocable dans la culture russe.

Aleksandr ARKHANGEL'SKII, *The mystic of the Empire in Russian policy, and the early nineteenth-century culture.*

The article analyzes the question of “imperial consciousness” as a cultural and historical paradigm in the first three decades of the nineteenth century. Its characteristics belong in the same way to opposite projects as far as the structure of the state is concerned, and to different

Cahiers du Monde russe, XXXVI (4), octobre-décembre 1995, pp. 511-514.

historiosophical stances — ranging from Alexander I and Karamzin to Ryleev and Pushkin. They are even to be found in Baratynskii's poem *Edda*, which parodies Pushkin's "imperial" verses. This paradigm sometimes turns out to be dangerous in the Russian Empire imperial policy, but is irrevocable in Russian culture.

Vladimir KADENKO, *L'Ukraine et les trois temps de Kondratij Ryleev*.

Le mouvement décembriste, résultant de l'entrelacement des traditions romantiques et de la situation politique et militaire dans l'Europe post-napoléonienne, sert de toile de fond à l'œuvre du poète K. Ryleev. Ses héros lyriques, ombres du passé, se trouvaient indissolublement liés à l'époque du poète. L'histoire de l'Ukraine, celle de sa lutte pour l'indépendance, fournissait sous ce rapport un matériau très abondant. Pendant les années de culte de Pierre le Grand, Ryleev brosse des portraits « poétisés », vivants et pleins de relief, des ennemis de ce dernier, combattant pour la liberté de l'Ukraine. L'intégrité du poète-romantique apparaissait dans ses paroles et dans ses actes qui évoquaient de façon étonnante les paroles et les actes de ses héros.

Vladimir KADENKO, *Ukraine in Kondratii Ryleev's work*.

K. Ryleev's work stands out against the background of the Decembrist movement, which resulted from the intertwining of romanticist traditions and the political and military situation in post-Napoleonistic Europe. His lyrical characters are indissolubly linked to Ryleev's time. In this respect, Ukrainian history, and the struggle for its independence provide an enormous material. Throughout the years in which Peter the Great is celebrated, Ryleev depicts Peter's enemies, striving for liberty, in a vivid and poetic way. There is no discrepancy whatsoever between the romantic poet's words and actions, and the statements and deeds of his characters.

Victor KOPTILOV, *Le passage des grands mythes européens en Ukraine*.

La littérature ukrainienne est ouverte au passage des personnages des grands mythes européens depuis un siècle et demi. Dans les œuvres de T. Ševčenko, I. Franko, P. Tyčyna, Ju. Klen, M. Bajan et beaucoup d'autres auteurs, les images de Prométhée, Moïse, la Vierge Marie, Faust, Don Juan, Don Quichotte ont subi des transformations diverses sous l'influence de la personnalité des écrivains et des événements sociaux et politiques. Certains personnages ont connu une évolution considérable (ainsi Moïse dans le poème de Franko ou Don Juan dans le drame de Lesja Ukrajinka), mais ils conservent toujours leur « noyau idéologique ». Le recours constant de la littérature ukrainienne aux grands mythes de l'Europe souligne l'appartenance de cette littérature à l'espace culturel commun à toutes les nations européennes.

Victor KOPTILOV, *The penetration of the major European myths in Ukraine*.

The main figures of the major European myths have made their way through Ukrainian literature over the last century. In the works of T. Shevchenko, I. Franko, P. Tychna, Ju. Klen, M. Bajan, etc., such figures as Prometheus, Moses, the Virgin Mary, Faust, Don Juan, and Don Quixote have undergone various alterations, according to the writer's personality and under the influence of political and social circumstances. Even when noticeably altered (and this was the case with Moses in Franko's poem, or with Don Juan in Lesia Ukraiinka's drama), they still preserve their "ideological nucleus." The constant presence of the major European myths in Ukrainian literature is witness to its belonging to the European cultural space.

Konstantin SIGOV, *La mutation de la « guerre extérieure » et la théorie politique de Dragomanov*.

Au seuil du XX^e siècle, la formule de Clausewitz selon laquelle la guerre est la poursuite de la politique par d'autres moyens, cesse de fonctionner. L'ordre des choses a été inversé.

Comment et pourquoi la politique intérieure se transforme-t-elle en continuation de la politique extérieure, et les deux — en continuation de la guerre ? Qu'est-ce qui conduit à leur reproduction mutuelle ? La suite des événements confère une signification particulière au témoignage historique de M. Dragomanov (1841-1895) sur les voies de la mutation de la « guerre extérieure » (campagne balkanique, terrorisme politique dans la capitale), et à son analyse des symptômes de la future « guerre inversée ». Émigré politique à Genève, Dragomanov fait une analyse très pénétrante des guerres de l'époque de la chute des empires (Empires russe, autrichien, ottoman) dans plusieurs de ses œuvres.

Konstantin SIGOV, *The transformation of "external war" and Dragomanov's political theory.*

On the verge of the twentieth century, Clausewitz' statement according to which "war is nothing but a continuation of political intercourse with the admixture of different means" is no longer valid. The order of things has been reversed. How comes that domestic policy turns into the continuation of external policy, and both — into the continuation of war? What is prompting their mutual recurrence? The course of events enhances the value of M. Dragomanov's historical testimony (1841-1895) on the transformation of an "external war" (such as the Balkan campaign, the political terrorism in the capital), as well as of his analysis of the signs of a "reversed war" to come. As a political émigré in Geneva, Dragomanov provides an in-depth analysis of wars at the time when Empires (such as the Russian, Austrian, and Ottoman ones) collapsed.

Igor' VINOGRADOV, *La vie et la mort du concept soviétique d'« amitié des peuples ».*

L'article examine le passage du concept soviétique d'« amitié des peuples » à celui d'« étranger proche ». Il tente d'expliquer l'apparition de l'antagonisme violent (ethno-paranoïa), l'explosion d'ethnocentrisme dans l'Europe post-communiste qui a pris une dimension pseudo-religieuse. Il fait ressortir que les sources de ce phénomène ne sont pas tant dans la sphère politique, économique ou sociale que dans le « vide spirituel ». L'article aborde ensuite le rôle de l'intelligentsia, appelée à donner l'exemple et à rechercher une dimension universelle.

Igor' VINOGRADOV, *The life and death of the Soviet notion of "friendship of the peoples".*

The article examines how the Soviet notion — "the friendship of the peoples" — has been replaced by the recently coined expression: "near abroad." It investigates the rise of a violent antagonism and the outburst of ethnocentrism in post-communist Europe, and compares this ethno-paranoia with a pseudo-religious crisis, the origin of which is to be ascribed rather to a spiritual vacuum than to political, economic or social causes. Under these circumstances, the intelligentsia is meant to play an important part in the future, and has to set an example in reviving universal values.

Adam MICHNIK, *Pologne et Ukraine: un nouveau dialogue.*

L'article analyse les rapports entre Pologne et Ukraine, lesquels sont pensés différemment selon qu'il s'agit d'une Pologne multiethnique ou monoethnique. La mémoire collective des deux peuples est divisée, douloureuse, et cherche à censurer des épisodes dramatiques comme la répression anti-ukrainienne dans la Pologne de l'immédiat avant-guerre.

Adam MICHNIK, *Poland and Ukraine: a new dialogue.*

The article analyzes the relationship between Poland and Ukraine, which is viewed differently, depending on whether a multiethnic or monoethnic Poland is at stake. The collective memory of both peoples is divided, distressed, and tries to dodge dramatic events such as the anti-Ukrainian repression in pre-war Poland.

Georges NIVAT, *Kiev et Moscou: mythe ou héritage à partager.*

L'article tente de brosser un tableau du réveil national ukrainien lié à la dissidence des années 70, avec les figures de Dzijuba, Osadčyj ou Pljušč. Il évoque la difficulté de partager un héritage commun, tiré vers la Russie par Gogol' ou Repin, vers l'Ukraine par Ševčenko ou Dragomanov.

Georges NIVAT, *Kiev and Moscow: a myth or a legacy to be shared.*

The article depicts the national awakening of Ukraine, connected to the dissident figures of the 1970's, such as Dziuba, Osadchyi or Pliushch. It shows how difficult it is to share a common heritage, tilted towards Russia by Gogol' or Repin, and towards Ukraine by Shevchenko or Dragomanov.

Leonid FINBERG, *Les problèmes majeurs de la société ukrainienne en 1995.*

On a tenté dans cet article de présenter les principaux problèmes soulevés par la constitution de la société et de l'État ukrainiens et d'en faire un bilan. L'auteur examine les traits distinctifs des orientations politiques et de l'activité du Parlement et du Président. Suivent une estimation de la dynamique des transformations économiques et une analyse des données sociologiques sur le niveau de vie de la population. L'article décrit ensuite les processus de formation de la société civile, des partis et des mouvements, et des principales orientations idéologiques et politiques. Il étudie les particularités du développement des régions occidentale et orientale de l'Ukraine. L'évolution du jeune État est présentée dans le contexte des nouvelles réalités géopolitiques de l'Europe de l'Est, et des relations avec la Russie. En conclusion, l'auteur présente les facteurs dominants qui détermineront le développement du pays dans les prochaines années.

Leonid FINBERG, *The major problems of Ukrainian society in 1995.*

In this article, the author describes the main issues linked to the restructuring of the Ukrainian state and society. He outlines the main political tendencies and the course of action taken by the Parliament and the President. Then he assesses the economic transformations and sociological data related to the standard of living of the population, and he sketches the shaping of civil society, parties and movements, as well as the main ideological and political tendencies, whilst focusing on a few peculiarities in western or eastern Ukraine. The transformation of the young state is emphasized in the context of the new geopolitical realities in Eastern Europe, and of its relationship with Russia. In conclusion, the author presents the prevailing factors which will contribute to the development of the country in the near future.

(traduit par D. Négrel)

Rectificatif

Par suite d'une erreur technique, dans l'article de M. Confino, « Present events and the representation of the past », *CMR*, XXXV, 4, 1994, un appel de note a sauté (p. 854) et la note correspondante a été omise (p. 868). Il faut donc rétablir le texte ainsi :

p. 854 : « Russia was simply a 'bad fit' and a 'deviation' from the Western path », and this serves as « an explanation of Russia's erratic and collision-prone historical course »^{43bis}
et la référence p. 868 :

43bis. Jane Burbank, "The imperial construction of Russian nationality," prepared for the Social Science Research Council Workshop, "Reconstructing the History of Imperial Russia," Iowa City, 1-3 novembre 1991, p. 1.

LIVRES REÇUS

Les ouvrages suivants peuvent être consultés à la Bibliothèque du Centre :

Arranging identities : Constructions of race, ethnicity, and nation, n° spécial de *Socialist Review*, 94, 1-2, 1995.

BALCEROWICZ (Leszek), *Socialism, capitalism, transformation*, Central European University Press, Budapest — Londres — New York, 1995.

BARON (Samuel H.), *Plekhanov in Russian history and Soviet historiography*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh — Londres, 1995.

BRUNET (Roger), ECKERT (Denis), KOLOSSOV (Vladimir), *Atlas de la Russie et des pays proches*, RECLUS — La Documentation française, Montpellier — Paris, 1995 (coll. «Dynamique du territoire»).

CHAQUERI (Cosroe), *The Soviet Socialist Republic of Iran, 1920-1921. Birth of the trauma*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh — Londres, 1995.

DOWLER (Wayne), *An unnecessary man : The life of Apollon Grigor'ev*, University of Toronto Press, Toronto — Buffalo — Londres, 1995.

FRENCH (R. Antony), *Plans, pragmatism and people. The legacy of Soviet planning for today's cities*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 1995.

GELDERN (James von), STITES (Richard), eds, *Mass culture in Soviet Russia. Tales, poems, songs, movies, plays and folklore, 1917-1953*, Indiana University Press, Bloomington — Indianapolis, 1995.

JAHN (Hubertus F.), *Patriotic culture in Russia during World War I*, Cornell University Press, Ithaca — Londres, 1995.

KEEP (John), *Power to the people. Essays on Russian history*, East European Monographs, Boulder, distributed by Columbia University Press, New York, 1995.

LENTINI (Peter), ed., *Elections and political order in Russia. The implications of the 1993 elections to the Federal Assembly*, Central European University Press, Budapest — Londres — New York, 1995.

Cahiers du Monde russe, XXXVI (4), octobre-décembre 1995, pp. 515-516.

LÜDEMANN (Ernst), *Ukraine*, Verlag C.H. Beck, Munich, 1995.

MARTIN (Janet), *Medieval Russia, 980-1584*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995.

MOURADIAN (Claire), *L'Arménie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1995 («Que sais-je?», 851).

MOZUR (Joseph P.), Jr., *Parables from the past. The prose fiction of Chingiz Aitmatov*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh—Londres, 1995.

NETHERCOTT (Frances), *Une rencontre philosophique. Bergson en Russie, 1907-1917*, L'Harmattan, Paris, 1995.

PALIJ (Michael), *The Ukrainian-Polish defensive alliance, 1919-1921. An aspect of Ukrainian revolution*, Canadian Institute of Ukrainian Studies Press, Edmonton—Toronto, 1995.

PETRO (Nicolai N.), *The rebirth of Russian democracy. An interpretation of political culture*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.—Londres, 1995.

Pétrole (Le) et le gaz russes. Histoire et perspectives, ouvrage réalisé par le CRES et l'ACI, sous la direction de Valeri Kostiouk de l'Académie des Sciences de Russie, du Dr Iouri SAIAMOV, de Patrick GANTES et Michel HELLER, CRES — ACI, Genève, 1995.

PORSHNEV (B.F.), *Muscovy and Sweden in the Thirty Years' War, 1630-1635*, ed. by Paul Dukes, transl. by Brian Pearce, Cambridge University Press, Cambridge, 1995.

Revue des Études roumaines [Paris—Iasi], XVII-XVIII, 1993.

RUBLE (Blair A.), *Money sings. The changing politics of urban space in post-Soviet Yaroslavl*, Woodrow Wilson Center Press et Cambridge University Press, Washington—Cambridge, 1995.

Russies, Mélanges offerts à Georges Nivat pour son soixantième anniversaire, rassemblés par Aminadav DYKMAN et Jean-Philippe JACCARD, L'Age d'Homme, Lausanne, 1995.

SICHER (Efraim), *Jews in Russian literature after the October Revolution : Writers and artists between hope and apostasy*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995.

SWIETOCHOWSKI (Tadeusz), *Russia and Azerbaijan. A borderland in transition*, Columbia University Press, New York, 1995.

Vestnik Evrazii/ Acta eurasiaca [Moscou], 1, 1995.

WHITE (Stephen), *Russia goes dry. Alcohol, state and society*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995.